

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Theodor LINDKEN, Rudolf REHN, *Die Antike in Nietzsches Denken. Eine Bibliographie* (Bochumer Altertumswissenschaftliches Colloquium, 69), Trier, Wissenschaftlicher Verlag, 2006, 15.5 x 21, 207 p., rel. EUR 29.50, ISBN 3-88476-821-2.

« L'Antiquité dans la pensée de Nietzsche » est le titre de la bibliographie, parue en 2006 dans la série *Bochumer Altertumswissenschaftliches Colloquium*, que proposent Theodor Lindken et Rudolf Rehn. Le projet est issu de la contribution des deux auteurs à la rencontre co-organisée par ce dernier et Daniel W. Conway sur le thème « Nietzsche et la philosophie antique », publiée en 1992 dans la même collection. Le présent volume se veut une simple contribution au dossier, et n'a pas vocation à se substituer aux bibliographies générales sur la vie et l'œuvre du philosophe auxquelles nous a habitués un siècle de *Nietzscheforschung*. Theodor Lindken et Rudolf Rehn ont ainsi répertorié, jusqu'à la fin de l'année 2005, plus de mille cinq cents références susceptibles d'éclairer le rapport de Nietzsche à l'Antiquité. Figurent dans cette bibliographie les études consacrées non seulement à l'image de l'Antiquité dans la pensée nietzschéenne (« Nietzsches Antike »), mais aussi à sa production philologique à l'université de Bâle (« Nietzsche als Philologe »). Rien en revanche n'apparaît concernant la place du christianisme, du judaïsme ou des religions orientales dans la philosophie nietzschéenne : il n'est ici question que de ce que les deux auteurs désignent comme « l'Antiquité païenne ». — Venons-en à l'organisation de l'ouvrage, qui se compose de trois sections principales. La première, intitulée « Bibliographien », recense, en quelques pages, une série de bibliographies générales, qu'inaugurait Emil Windrath en 1913, avec la publication de son « Beitrag zur Nietzsche-Bibliographie », en annexe de son livre *Friedrich Nietzsches geistige Entwicklung bis zur Entstehung der „Geburt der Tragödie“*. Cette première section atteste la diversité en même temps que la vitalité des recherches autour de la philosophie nietzschéenne. La section suivante (« Texte ») offre un aperçu du corpus des écrits nietzschéens sur l'Antiquité (éditions de référence, recueils, traductions). Vient ensuite le travail bibliographique proprement dit. De prime abord, les quelque cent cinquante pages qui constituent la troisième et dernière section (« Literatur ») ont de quoi décevoir le lecteur : seul un classement alphabétique vient sommairement organiser la liste des entrées bibliographiques, sans aucune indication sur leur contenu ou leur intérêt. Ce n'est qu'avec l'index proposé dans les dernières pages du volume (p. 171-207) que cet imposant répertoire devient opérationnel. Auteurs anciens et modernes, notions, œuvres du philosophe : l'index comporte suffisamment d'entrées et de rubriques pour satisfaire chaque utilisateur. En se reportant à la liste alphabétique, le lecteur obtient ainsi un dossier bibliographique prêt à l'emploi sur le thème retenu. Cette bibliographie se veut un « outil de travail » utile et efficace. Ses deux concepteurs, Theodor Lindken et Rudolf Rehn, ont pleinement atteint ce but. Signalons, pour terminer, deux titres publiés récemment et susceptibles de compléter ce travail bibliographique : Dale

WILKERSON, *Nietzsche and the Greeks*, Continuum International Publishing Group, 2006 ; Enrico MÜLLER, *Die Griechen im Denken Nietzsches*, Berlin, de Gruyter, 2005.

A. ANDURAND.

Vanda ZAJKO & Miriam LEONARD (éd.), *Laughing with Medusa. Classical Myth and Feminist Thought*, Oxford, University Press, 2006, 14.5 x 22.5, XIV + 445 p., rel. £ 55, ISBN 0-19-927438-X.

Laughing with Medusa (=LWM) fait partie de la série *Classical Presences* des publications d'Oxford, qui s'adresse aux spécialistes intéressés par les correspondances entre l'Antiquité gréco-romaine et l'expérience intellectuelle ainsi que la symbolique modernes. Le livre est divisé en cinq parties, dont la première, « Myth and Psychoanalysis », s'ouvre avec une article de Rachel Bowlby : « The Cronus Complex : Psychoanalytic Myths of the Future for Boys and Girls ». En tant que spécialiste de l'œuvre freudienne et de ses influences (voir son récent *Freudian Mythologies : Greek Tragedy and Modern Identity*, Oxford, University Press, 2007), Rachel Bowlby révèle comment et pourquoi le complexe de castration freudien se fonde sur une mauvaise interprétation du mythe grec (passant sous silence Zeus le castrateur, car, selon Freud, Zeus représente l'ordre civilisé du λόγος). L'A. nie la validité du concept même pour la réalité sociale moderne. Suit l'essai de Vanda Zajko (« Who are we when we read? Keats, Klein, Cixous, and Elizabeth Cook's Achilles »). Son texte envisage différentes images d'Achille, reprises en particulier au roman féministe homonyme d'E. Cook, à une lettre du poète J. Keats et à l'œuvre de la théoricienne féministe H. Cixous. Zajko interprète le héros du mythe en tant que modèle, dont le poète se fait l'émule en même temps qu'il s'en sert pour la formation de son propre *ego*. Le dernier essai de la première partie, celui de Griselda Pollock (« Beyond Oedipus : Feminist Thought, Psychoanalysis, and Mythical Figurations of the Feminine »), propose, après une première partie qui laisse à désirer, une lecture d'Antigone fondée sur la peinture de Bracha Ettinger, en complément de la lecture lacanienne, suivant laquelle l'héroïne incarne le féminin qui sert de matrice (*matrixial*) dans la lutte en faveur de l'humain et contre le bestial. — La deuxième partie (« Myth and Politics ») se concentre sur un thème bien précis, l'Antigone de Sophocle, figure emblématique du féminisme. Le choix des éditeurs s'avère très heureux, car cette partie nous présente un véritable débat scientifique, au contraire de la première partie, dont les composants ne sont pas très bien articulés. L'étude de Miriam Leonard intitulée « Lacan, Irigaray, and Beyond : Antigones and the Politics of Psychoanalysis » prolonge la discussion de Griselda Pollock et reprend à son compte la critique de Luce Irigaray contre la lecture lacanienne d'Antigone comme une image d'esthétique et une expression de la passion, lecture qui fait de l'héroïne un sujet passif, tout en reproduisant une approche « androcentrique » de la civilisation grecque. Cette critique, que l'on rencontre par ailleurs dans l'œuvre de N. Loraux, demande que les actions d'Antigone recouvrent leur caractère politique. Simon Goldhill et son « Antigone and the Politics of Sisterhood » entreprend une critique analogue, qui va jusqu'à saper (ou peu s'en faut) les fondements de l'approche féministe du monde ancien. L'A. remet en lumière la figure d'Ismène, trop souvent passée sous silence dans l'érudition d'inspiration féministe, préoccupée avant tout de célébrer les actions d'Antigone. Cet essai s'impose désormais pour qui s'intéresse au thème négligé de la fraternité de sœurs dans la littérature grecque. L'étude originale de Katie Fleming (« Fascism on Stage : Jean Anouilh's *Antigone* ») poursuit la déconstruction du portrait glorifié de l'héroïne, soutenant que, chez Anouilh, l'Antigone anti-conformiste et révolutionnaire devient une Antigone pro-nazie. K. Fleming défend une lecture spéculative de l'œuvre (ainsi, une Antigone anti-bourgeoise n'implique pas absolument une nazi), dont il est difficile de justifier la place dans le livre. La troisième partie (« Myth and History »), s'ouvre avec l'essai d'Ellen O'Gorman (« A Woman's History of Warfare »), qui soutient l'idée que les femmes grecques avaient une certaine connaissance de la guerre et qu'en conséquence (et contrairement à l'avis de Polybe),

elles étaient autorisées à en faire le récit. L'argument semble plausible, mais l'A. évite la discussion des implications de sa thèse, puisque tous les exemples de narration tragique féminine qu'elle cite ont été écrits par des hommes. Plus convaincant, l'essai remarquable de Gregory Staley (« Beyond Glorious Ocean : Feminism, Myth, and America ») étudie les rapports entre la femme et les confins géographiques, de la Grèce ancienne à la découverte de l'Amérique, et la façon dont les féministes ont envisagé le nouveau continent comme un monde d'espérance et de renversement des structures patriarcales. — Les essais de Duncan Kennedy (« Atoms, Individuals, and Myths », dans la quatrième partie « Myth and Science ») et d'Alison Sharrock (« The Philosopher and the Mother Cow : Towards a Gendered Reading of Lucretius, *De Rerum Natura* »), qui doivent être lus ensemble, enrichissent notre connaissance sur la question du genre dans la pensée scientifique. Elles nous montrent comment le mythe a été associé à la nature et au féminin, tandis que la raison (le λόγος) était associée à la victoire sur la nature et à l'interprétation scientifique, ce qui est attesté surtout chez Lucrèce. D. Kennedy donne une étude générale, tandis qu'Alison Sharrock se concentre sur le *De rerum natura*. Les deux auteurs constatent le besoin d'une pensée scientifique ouverte aux opinions différentes et accusent la pensée féministe d'être aussi unilatérale et intolérante que le point de vue patriarcal qu'elle remet en cause. Enfin, l'essai de Genevieve Liveley (« Science Fictions and Cyber Myths : or, Do Cyborgs Dream of Dolly the Sheep ? »), sans doute un peu trop moderne pour le goût des philologues, est néanmoins très original et intéressant. Liveley propose de voir le mythe du *cyborg* (tel qu'il apparaît dans l'œuvre de Donna Haraway) dans la continuité des anciens ἀντόμοιτα, surpassant la distinction entre masculin et féminin. — La dernière partie (« Myth and Poetry ») est la plus importante, mais aussi la plus faible du livre, exception faite du premier essai (Lillian Doherty, « Putting the Women Back into the Hesiodic *Catalogue of Women* »). Doherty offre une étude novatrice, bien que discutable, qui suggère d'interpréter le *Catalogue des femmes* pseudo-hésiodien comme le premier exemple connu d'un genre littéraire de l'Antiquité : les épopées narratives ayant comme sujet les grandes dames et destinées à être lues par des femmes. Penny Murray, dans son étude intitulée « Reclaiming the Muse », traite d'une manière un peu sommaire de l'image des muses dans la peinture anglaise du XVIII^e siècle : leur image antique comme des figures passives de la fantaisie, le lien de la naissance à la créativité artistique (quoiqu'elle omette l'image de Socrate) et Sappho comme exemple d'inspiration féminine. Sa conclusion est que les muses étaient des figures dynamiques vis-à-vis des mortels, malgré leur subordination au système patriarcal de l'Olympe. Efi Spentzou (« Defying History : The Legacy of Helen in Modern Greek Poetry ») évoque le mythe d'Hélène dans la poésie grecque moderne, principalement sous la forme d'un résumé bibliographique. Sa contribution au sujet traité est la découverte, solipsiste et totalement arbitraire, du remplacement progressif d'Hélène, telle qu'elle était traitée par les poètes grecs, par la voix des poétesses grecques (dès la fin des années soixante), bien que celles-ci ne parlent nulle part d'Hélène ! Dans l'essai de Rowena Fowler (« 'This Tart Fable' : Daphne, and Apollo in Modern Women's Poetry »), l'œuvre de deux poètes modernes, Jorie Graham et Eavan Boland, fournit l'outil méthodologique pour passer du mythe ovidien de Daphné à un aperçu sur la femme comme sujet et auteur de poèmes. Le livre s'achève par une brève composition d'Elizabeth Cook (« Iphigenia's Wedding »), où la première menstruation d'Iphigénie, ses sentiments de rivalité vis-à-vis de sa mère, la guerre injustifiée des hommes, la position symbolique du féminin entre terre et ciel, entre autres thèmes, fournissent la matière à un texte provocant, que beaucoup de philologues trouveraient impubliable dans un tel volume scientifique. — En résumé, *LWM* comporte bien des défauts, ce qui est assez inévitable pour une collection d'essais tirés d'une conférence (tenue à Bristol, en septembre 2002). La cohésion et les limites des diverses parties du livre sont souvent mal définies. Beaucoup d'essais n'enrichissent guère notre savoir sur les mythes correspondants, bien étudiés depuis plusieurs décennies, même s'ils sont étudiés ici à l'aune de la « pensée féministe » (ce qui se vérifie pour tous les titres de toutes les parties). Certains essais sont trop spécialisés et trouveraient mieux leur place dans une revue ; d'autres ne laissent guère entrevoir leur

principal argument, car ils restent fragmentaires ou n'envisagent que très partiellement les constituants du titre (mythe, pensée féministe, psychanalyse ou poésie). Tous les essais sont cependant écrits par des auteurs renommés et fournissent au lecteur une connaissance adéquate sur les sujets examinés, tout en luttant contre des « tabous » qui malheureusement restent toujours vivaces dans la philologie classique.

CHRISTOS ZAFIROPOULOS.

Michael PASCHALIS (éd.), *Pastoral Palimpsests. Essays in the Reception of Theocritus and Virgil* (Rethymnon Classical Studies, 3), Rethymnon, Crete University Press, 2007, 17 x 24, XI + 216 p., br., ISBN 960-524-237-4.

Dans cet ouvrage se trouvent ciblés quelques moments typiques de l'influence exercée, au fil des siècles, par les *Idylles* et les *Églogues*. L'ensemble est présenté par M. P. dans un exposé qui dépasse le cadre habituel d'une introduction : il brosse, en effet, une vaste fresque où l'histoire et l'état des questions voisinent avec les axes essentiels de la problématique (p. 1-12). Viennent alors neuf contributions classées dans l'ordre chronologique des points d'impact de l'influence. M. Fantuzzi (« The Importance of Being *boukolos* : ps.-Theocr. 20 », p. 13-38), traite notamment de la frustration du bouvier repoussé par « l'urbaine » hétaïre, pour jeter des ponts avec des situations analogues attestées par la littérature grecque. L'illustration de l'incompatibilité sociale est prolongée jusqu'à opposer les « gens de la terre » à ceux et celles qui hantent les univers marins (cf. notamment Théocr., *Id.* 11, objet d'une étude approfondie). De plus, dépassant le cadrage sociologique, M. F. s'emploie à repérer des oppositions comportementales qui lui paraissent destinées à symboliser des oppositions de genres littéraires : *the proud opposition of the rustic to the urban sphere in ps.-Theocr. 20 might be read as a new development of the agonistic competition that had always been a specific feature of bucolic poetry, – not only agonistic competition in singing between the rustic characters –, but also an agonistic stance between bucolic poetry and other more 'monumental' genres of poetry* (p. 34). — R. Hunter (« Isis and the Language of Aesop », p. 39-58), implique la première *Idylle* et la première *Églogue* dans les débats que connut l'Antiquité sur l'origine du langage. Le point d'ancrage de cette association est recherché dans l'épisode qui, dans la recension G de la *Vie d'Ésope*, évoque, dans une ambiance de *locus amoenus*, le don de l'éloquence et de la création littéraire accordé par Isis pour prix de la piété à son égard. Un *status quaestionis* détaillé et un large déploiement de parallélismes textuels et conceptuels permettent à leur auteur de conclure à l'exploitation, dans la *Vie*, d'un *developmental narrative in which status and language 'rise' together, if not always in perfect step. If this analysis is on the right lines, then the Live of Aesop takes its place in a long history of the exploration of the relationship between language, power and status. The role of bucolic and pastoral literature in that exploration is not to be underestimated*, p. 56). — Avec Th. Hubbard (« Exile from Arcadia : Sannazaro's Piscatory Eclogues », p. 59-75), on dévale les siècles pour aboutir à la Renaissance. Le point de vue de Th. H. est le suivant : le rôle joué par J. Sannazaro dans l'histoire de la pastorale est connu et reconnu, et l'on n'en conteste ni la nature ni l'extension, qui pourraient être résumées comme suit : *even as Jacopo Sannazaro's Arcadia was seminal in the development of pastoral romance as a literary genre, his Piscatoriae inaugurated what was to prove a rich and productive variant of pastoral poetry throughout Europe during the sixteenth and seventeenth centuries, and in England as late as the eighteenth century* (p. 59) ; mais on a négligé dans l'étude de son œuvre, même quand il s'agissait de la relation à Virgile, des allusions qui trahiraient une volonté de suivre une courbe analogue à celle que le Cygne de Mantoue connut dans sa carrière. Et Th. H. de combler cette lacune par étapes successives dans un exposé dont le fil conducteur n'est pas toujours aisé à tenir. En bref, il s'agit de croiser les résultats d'une recherche bidirectionnelle : d'une part des éclaircissements sur la chronologie de son œuvre, fondés sur la confrontation, avec le vécu de l'auteur

(notamment son exil volontaire), des thèmes qui la traversent, d'autre part, l'établissement d'un réseau serré de recoupements avec les écrivains anciens mais aussi « en interne », en passant de l'une à l'autre de ses œuvres. Au terme d'un habile maillage de ces données se dégage un tracé de cursus littéraire où s'observe le passage progressif de la pastorale à une poésie de connotation épique, ce qui reproduirait la courbe de la production virgilienne : *Bucoliques*, *Géorgiques*, d'abord, *Énéide* ensuite. — On avance d'un siècle avec Milton, dont traite Ph. Hardie (« Milton's *Epitaphium Damonis* and the Virgilian Career », p. 79-100), qui examine la référence à Virgile dont se couvre Milton pour intégrer dans sa démarche littéraire l'épreuve que constitue la perte d'un ami, qui *died in England while Milton was in Tuscany during his European journey of 1638-1639. Thyrsis, the mask for Milton, presents his journey to Italy as both an exile from and a homecoming to the pastoral world...* (p. 84). On en retiendra que *at the end of the Epitaphium the quasi-identifications conventional in Virgilian pastoral allow Milton to test another model for his poetic ambitions* (p. 98). — A. Patterson (« Too Much Virgil ? Too Much talk ? Wordsworth's Anxiety of Influence », p. 101-115), met en lumière la cohérence et l'originalité de la théorie de la pastorale professée par Wordsworth, apportant plus d'une nuance à la thèse qu'elle soutenait il y a une vingtaine d'années, dans *Pastoral and Ideology: Virgil and Valéry* (1988). Plus d'une nuance... nous sommes trop modéré : en effet, l'A. déclare elle-même — avec une modestie et une loyauté tellement rares que l'aveu « mérite le détour » — en être arrivée à un point de vue *that is almost diametrically opposite to that worked out at length in Pastoral and Ideology, a position that now resembles that of Robert Coleman, in his widely used edition of the Eclogues* [NDLR : Cambridge, 1977]. *The sense that a pastoral of any integrity needs to be anchored in the 'real countryside', as distinct from being rendered an allegory, political or otherwise, may perhaps be a souvenir of the beautiful journey from Heraklion to Rethymnon ; or, conversely, a reaction to how we, in our century, are ruining the Earth* (p. 115). — Il est également question de la relation Wordsworth - Virgile sous les plumes de M. Paschalis (« Thomas Hardy and Virgil », p. 119-153), et de R. F. Thomas (« Shadows are Falling : Virgil, Radnóti and Dylan, and the Aesthetics of Pastoral Melancholy », p. 191-214), mais ce rapprochement n'émerge plus que de façon fugace et indirecte dans l'évocation de la dette de Thomas Hardy à l'égard de Wordsworth, et dans l'analyse des composantes de la mélancolie pastorale. Les préoccupations, comme l'indiquent à suffisance les intitulés, se portent ailleurs. M. Paschalis aborde, sous l'angle de l'intertextualité avec Virgile, six romans de Hardy, en élargissant, des *Églogues* aux héros de l'*Énéide*, ses investigations. R. F. Thomas creuse les ingrédients de l'esthétique de la mélancolie chez le poète hongrois Miklós Radnóti, et dans l'œuvre musicale de Bob Dylan. Vu l'existence d'un arrière-plan thématique chez Théocrite, il juge nécessaire de justifier qu'il privilégie Virgile : *the fact is that pastoral melancholy seems to be an invention of Virgil. In spite of the intense intertextual relationship to the idylls of Theocritus, as we shall see the lines of Virgil that most create this particular aesthetic are generally without Theocritean models* (p. 193). Et de retenir, parmi les principaux constituants, l'évocation du temps jadis, la hantise du souvenir, l'absence de l'être aimé... — On reste au XX^e siècle avec Th. Ziolkowski (Twentieth-century Variations on *Eclogue 1* », p. 155-169) : faisant fond sur six exemples tirés des littératures anglaise et américaine, qui témoigneraient de la popularité de la première *Églogue*, l'A. en tire notamment le signe d'une collusion avec l'actualité : *in the politically charged atmosphere of the twentieth century and with the accompanying dramatic changes in culture and society — notably World War I, the economic and social reforms of the 1930s, and the cultural revolution of the final decades — it has been conspicuously the First Eclogue that has offered itself again and again to classically trained poets as a vehicle for the expression of their own political thoughts and their sociocultural criticism* (p. 167). — Dimension socio-politique et socio-culturelle également chez F. Cox : dans « Night Falls on America : Virgilian Pastoral in Michel Butor's *Mobile* » (p. 171-189), il entend démontrer que, malgré l'absence de toute mention explicite du poète latin, la promenade guidée à travers les sites, les espaces et l'histoire du nouveau monde

qu'offre *Mobile* renvoie des échos des thèmes virgiliens. — À la fermeture de ce recueil, on pourrait éprouver, dans un premier temps, une impression mitigée : toutes les contributions, tous les passages de celles-ci, n'atteignent pas un égal degré de persuasion. Cela tient, pensons-nous, à deux facteurs : d'une part, l'un ou l'autre rapprochements dont on tire présomption d'une influence pourraient également s'expliquer par les tendances universelles de la psychologie et de l'expression littéraire des états d'âme ; d'autre part, quelques démonstrations se gardent insuffisamment d'arguties et de subtilités pour conférer aux parallélismes mis en valeur un ancrage précis dans telle ou telle œuvre de l'Antiquité. Mais ces sentiments mélangés vont de pair avec l'inattendu, dans le sens noble et fécond du terme, qui caractérise cette production. Inattendu lié aux choix des auteurs attirés par des réalités pointues, généralement laissées dans l'ombre. Inattendu synonyme aussi d'originalité. C'est là un grand mérite que l'on ne peut dénier à l'entreprise coordonnée par M. Paschalis. Et l'on soulignera aussi la diversité de la thématique qui compense à souhait la sélectivité que les auteurs ont dû pratiquer dans le traitement d'une matière si abondamment attestée dans les littératures envisagées. — D. DONNET.

Claude-Henri ROCQUET, *Hérode*, Paris, Lethielleux, 2006, 11.5 x 20, 174 p., br., EUR 17, ISBN 2-283-61235-7.

Ce livre présente un long monologue d'Hérode le Tétrarque, qui fit décapiter Jean le Baptiste et renvoya à Pilate Jésus revêtu de blanc, couleur des fous. Au début, on est dérouté par ce genre littéraire : Hérode, exilé en Espagne par Caligula, revoit sa vie et veut s'expliquer, se disculper ou imaginer ce qu'il aurait pu faire d'autre. Cette évocation historico-poétique ressemble à une divagation avec des allers-retours dans le temps, et avec des recherches de style un peu précieuses. Rien n'est construit. Hérode insiste fortement sur sa passion érotique pour sa belle-fille, Salomé, qui lui a déjà permis quelques privautés. Cet amour incestueux, le Tétrarque le chante en trois poèmes, comme un jeune amoureux. Il reproche aux chrétiens de ne pas avoir cherché à le comprendre et à l'excuser, comme ils l'ont fait pour le bon Larron, Longin ou Judas. — Il faut attendre la postface pour apprendre que Cl. Rocquet a voulu écrire une pièce à une voix et que cette pièce a été jouée pendant six mois dans la crypte de Saint-Eustache, à Paris. L'A. donne alors des conseils de mise en scène et demande à l'acteur de souligner l'ambiguïté du personnage et la comédie intérieure qu'il se joue à lui-même. Pour finir, il affirme que le vrai thème de la pièce serait celui du bourreau racheté par son crime – nécessaire, tout comme le serait Judas. À chacun de juger.

B. C.

Jackie PIGEAUD (éd.), *L'eau, les eaux. X^{es} Entretiens de La Garenne Lemot* (Interférences), Rennes, Presses Universitaires, 2006, 15.5 x 21, 251 p., br. EUR 18, ISBN 2-7535-0252-8.

Fruit de la dixième session des Rencontres de la villa La Garenne Lemot, où se réunissent annuellement, sur les bords de la Sèvre et sous l'égide du Conseil Général de Loire-Atlantique, des historiens de l'imaginaire, ce volume (les précédents portent respectivement les titres suivants : *Winckelmann et le retour à l'Antique* ; *La redécouverte de la Grèce et de l'Égypte au XVIII^e siècle* ; *Le culte des Grands Hommes au XVIII^e siècle* ; *Lecture du jardin* ; *La Tolérance* ; *Les Académies* ; *Les Voyages* ; *Les Sibylles* ; *La grâce, les Grâces*), délibérément dépourvu d'introduction et de conclusion, réunit seize études d'esthétique, qui proposent chacune une élucidation critique d'un certain nombre de lieux communs des imaginaires aquatiques. En voici le détail : « L'eau et la poétique de la création » (Alain Michel), « La source mystérieuse de Pline Le Jeune : percer les secrets de la nature » (Frédéric Le Blay), « La Vague : Courbet et la photographie » (Céline Flécheux), « Du cheminement poétique de Federico García Lorca vers les *Méditations et allégories de l'Eau* [*Meditaciones y*

alegorías del Agua] » (Jocelyne Aubé-Bourlignieux), « La beauté et la tempête. Aspects de la mer à la Renaissance » (Édouard Pommier), « L'eau dans la vie et la pensée de Pétrarque » (Étienne Wolff), « Delacroix : le radeau, la méduse et la girafe » (Claude Imbert), « Les Muses et l'eau » (Françoise Graziani), « La glaciation des mots : Rabelais et la lecture biblique » (Pierre Maréchaux), « Du Sublime de la Tempête » (Baldine Saint Girons), « *Water Musics* : Musiques sur l'eau, Musique de l'eau » (Pierre Brunel), « De Sienne à Gand : La peinture des fleuves à la fin du Moyen Âge » (Nadeïje Laneyrie-Dagen), « Eaux douces/eaux salées ; fécondité et corruption des États » (Yvon Le Gall), « Cataractes et résurgences » (Jackie Pigeaud), « L'eau sous la langue et autres arabesques » (François Clément), « Quelques réflexions sur les gouttes » (Yves Hersant). Plusieurs illustrations agrémentent cette invitation oxymorique à une réflexion analytique rigoureuse mise au service de la rêverie poétique.

J. BOULOGNE.

Anne-Marie DILLENS (éd.), *Pouvoir et religion* (Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 104), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2005, 15.5 x 23, 210 p., br. EUR 30, ISBN 2-8028-0159-7.

Quel est le pouvoir des religions et comment se situe-t-il par rapport aux autres formes de pouvoir ? Alors qu'on avait parlé du « naufrage des religions », d'où vient leur capacité accrue d'influencer le pouvoir politique ? Comment réagir devant les fondamentalismes et les intégrismes ? Six conférenciers tentent de répondre à ces questions complexes : un juif, trois chrétiens, un musulman et un membre de la pensée laïque. Un séminaire, en 2003-2004, a traité de « Pouvoir et religion » et un autre, en 2004-2005, des « religions face à leurs fondamentalismes et intégrismes ». Organisatrice de ces séminaires, Anne-Marie Dillens situe au lendemain du 11 septembre le retournement de situation des religions face au pouvoir politique, alors que l'Europe croyait avoir solidement établi la séparation de l'État et de la religion. Quel est aujourd'hui le pouvoir des religions sur la politique et quelle est la spécificité de ce pouvoir ? C'est la réponse à la seconde question qui est apparue comme la plus complexe (elle fut d'ailleurs à peine abordée par certains conférenciers). — A. M. Dillens cite de Tocqueville disant que politique et religion peuvent se rendre des services mutuels à condition d'éviter tout monopole du pouvoir ou de la vérité. Tocqueville faisait aussi remarquer que la démocratie tend à devenir une sorte de religion dont la majorité serait le prophète. Il faut bien voir que la liberté elle-même peut dévier en certitude et en intolérance aveugle. Fondamentalismes et intégrismes interpellent avant tout les religions dont ils se réclament et leurs prétentions à la vérité ; mais ils interpellent aussi notre capacité de cohabiter dans des sociétés démocratiques en acceptant les différences. Le but de ces journées, précise A.-M. Dillens, est de favoriser la diversité et la confrontation éclairée. — À défaut de pouvoir résumer les douze exposés, nous présentons quelques très brèves notes de lecture. Le Rabbin D. Meyer explique les duretés des Israéliens envers les Palestiniens par l'absence de pratique politique des Juifs pendant 2000 ans ; il ajoute qu'il n'y a pas de réponse simple à des problèmes complexes. Le P. C. Duquoc reconnaît sans fard les erreurs de pouvoir de l'Église catholique, trop centralisatrice et trop hiérarchique : il faudrait partager le pouvoir interne dans l'Église, de même que désacraliser le passé sans avoir peur de l'avenir. M. Charfi, professeur à Tunis, note que la lutte pour le pouvoir dans l'islam a commencé dès la mort de Mahomet, car l'islam ne possède pas d'autorité suprême. Il fait observer que concilier politique et religion est difficile : l'Europe y a mis trois siècles. Pour M. Chebel, il faudrait arriver à faire de la liberté de conscience et de pensée une vertu musulmane et accepter l'autonomie du sujet. Selon J. Gueit, l'Église orthodoxe s'est trop souvent soumise au pouvoir politique ; Constantinople et Moscou se disputent la primauté religieuse ; l'orthodoxie se méfie trop de la raison. Pour A. M. Reijnen, théologienne protestante, le protestantisme s'est trouvé trop souvent inféodé aux pouvoirs politiques, alors qu'en principe il favorise l'autonomie

personnelle. Le fondamentalisme est, selon elle, surtout propre aux protestants des USA. Elle ne propose pas de remède. Pour G. C. Liénard, parlant au nom de la laïcité, la laïcité philosophique peut être assimilée à une religion, car elle propose également un sens à la vie : il serait bon qu'elle fasse réflexion critique sur ses sources, ce qui est d'ailleurs valable pour toutes les religions. — Ces notes trop sommaires voudraient donner une idée de la haute tenue de ces exposés, malgré leurs limites. On voudrait des solutions pour tout, alors que, trop souvent, elles n'apparaissent pas encore, tant les situations sont diverses et complexes. Il faut du temps et de la patience. — B. CLAROT, SJ.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

R. WARDY, *Doing Greek Philosophy* (Classical Foundations), Oxon - New York, Routledge, 2006, 13 x 20, VII + 149 p., br. £ 12.99, ISBN 0-415-28235-7.

Robert Wardy's *Doing Greek Philosophy* is the fourth title in the welcomed Routledge series "Classical Foundations". The series is a scholarly effort to equip students and non-specialist readers in general with an accurate and friendly toolkit for the study of classical culture. The title makes this book seem, at first, a rather ambitious task. Yet, the author's erudition and his ability to explain seemingly complex arguments, as well as a much debated scholarly tradition, through a comprehensible reasoning that stays faithful to his introductory commitments (that is, to show the dynamic and continuous nature of the Greek philosophical tradition through the study of particular issues that run across this *λόγος*), render this book a valuable reference to every teacher of classics. This book does indeed introduce its audience on how to *do* (Greek) philosophy, but it also demonstrates the usefulness of the Greek philosophical thought as a guideline for an active and practical dealing with modern philosophical issues and dilemmas. Thus, it can be placed next to similar valuable toolkits for students such as Christopher Gill's *Greek Thought* and Julia Annas' *Ancient Philosophy: A Very Short Introduction*. — Wardy addresses his reader in a direct and friendly second-person narrative. He structures his arguments through questions of an analytic type that reveal what (Greek) philosophy is, while at the same time throughout the book he interweaves explanations of terms and up-to-date criticism, from the whole nexus of classical culture (e. g., the main philosophical schools and philosophers, ontology, deontological and consequentialist theories, *ξενία*, piety and cultic behaviour etc.). His main discussion, however, is on 'relativism' as a central issue of Greek philosophy, which proves to be a successful and elucidating choice. Wardy traces the Greek debate on relativism in the works of Heraclitus, Xenophanes and Protagoras (Chapter 1), in Plato and Aristotle (Chapter 2) and in the Sceptics (Chapter 3). Heraclitean relativism and the subsequent thesis that oppositional *θέσεις* are contradictory and thus unresolved, as well as the 'doctrine of flux' initiate the debate. After which, Xenophanes' theological arguments are supplemented to augment the relativist viewpoint. Protagoras' far-reaching and subversive relativism completes the picture before the antagonistic reactions that were expressed by Plato and Aristotle. In particular, in the *Theaetetus*, Socrates questions both the coherence of Heraclitus' doctrine of flux and Protagoras' claim that all opinions are true. In addition, Aristotle in his *Metaphysics Gamma* uses the principle of contradiction to similarly reveal that Heraclitean and Protagorean positions are untenable and self-refuting. The debate concludes with the Pyrrhonists, who free themselves from the Aristotelian drive to resolve dialectically the *ἀπορία*. Moreover, they adopted the image of the aporetic Socrates as an exemplification of the right way to *do* philosophy and sought to *live* an active intellectual and emotional freedom, a philosophical 'life without beliefs'. Wardy finds their teachings applicable to our questions and puzzles. — This book has most of the virtues and only a few of the vices that could accompany an attempt to

do philosophy with one's audience in an almost oral style. Sometimes it fails to keep a narrative balance and is hard for the non-specialist reader ; complicated arguments follow Wardy's easy-to-understand questions (this is the case mainly – probably unavoidably – for the pages on Aristotle). Occasionally, Wardy interrupts his arguments with digressions that explain a certain term (e.g., p. 61), at the expense of the cohesion of his main text. One feels the need for further bibliographical references, especially on issues that touch upon Greek culture in general. Nevertheless, in sum not only does this book fulfill its aims, but it also betrays and conveys to the reader the author's passion and devotion to his work, a scholarly paradigm that is much needed nowadays. – Chr. ZAFIROPOULOS.

Sylvain DELCOMMINETTE, *Le Philèbe de Platon. Introduction à l'agathologie platonicienne* (Philosophia antiqua, 100), Leiden - Boston, Brill, 2006, 16.5 x 24.5, XVI + 680 p., rel. EUR 149, ISBN 90-04-15026-9.

Les derniers dialogues de Platon comptent parmi les plus difficiles et le *Philèbe* se situe parmi les trois derniers. On en parle peu parce qu'il paraît manquer de cohérence ou de rigueur dans la pensée et n'aboutit pas à une conclusion conceptuelle claire. Certains commentateurs avaient saisi la réponse à cette opinion quasi générale, mais sans l'établir de façon structurée. S. Delcomminette, chercheur au FNRS belge, s'est attaqué à ce problème et il en résulte cette thèse défendue en 2003. Le livre éclaire l'un des points essentiels de la philosophie de Platon, la question du bien, qui permet de comprendre l'ensemble de la philosophie platonicienne. Pour Platon, le bien, objet ultime du désir de tout homme, est conçu comme « ce dont la possession est capable de nous procurer le bonheur ». La recherche du bien reste avant tout une « science », qui réside en fait dans le cheminement lui-même (et non dans une simple connaissance des résultats). Pareille démarche peut seule nous montrer que le bien est notre bien, le seul digne d'être poursuivi et possédant une valeur contraignante une fois connu. La science du bien est essentiellement « dialectique », à savoir un mouvement de pensée, cause par excellence de la détermination de l'empirique indéterminé. C'est donc une forme de connaissance active et dynamique. Seule pareille activité peut nous procurer le bonheur. C'est pourquoi cette dialectique ne peut se déployer que dans le dialogue entre deux points de vue contradictoires et dans le mouvement de détermination qui se joue entre les interlocuteurs. Au lecteur de le parcourir pour son propre compte s'il veut le comprendre réellement. Ceci est déjà vrai de toute la philosophie de Platon. Le *Philèbe* est un dialogue qui pratique admirablement ce type de raisonnement. Il assigne à chaque type de connaissance (morale, esthétique, épistémologique) sa place et sa signification dans la recherche du bien qui est la question fondatrice de la valeur de notre vie. Le *Philèbe* fait saisir que l'agathologie n'a de sens et d'existence que dans sa mise en œuvre toujours renouvelée, dans son dynamisme toujours ouvert sur l'inédit. En ce sens, dit l'A., la philosophie est infinie, parce qu'elle n'atteint parfaitement son but que dans la pratique. L'agathologie de Platon est la philosophie la plus conséquente, l'élan qui anime toute philosophie ou encore l'origine vivante de toute philosophie. — Cette analyse brillante et profonde fait bien augurer de l'avenir de ce jeune chercheur. Ce livre est magnifiquement édité, ce qui accroît le plaisir de lire un texte clair. – B. CLAROT, sj.

Geert ROSKAM, *On the Path to Virtue. The Stoic Doctrine of Moral Progress and its Reception in (Middle-)Platonism* (Ancient and Medieval Philosophy, XXXIII), Leuven, University Press, 2005, 16.5 x 24.5, 507 p., br. EUR 60, ISBN 90-5867-476-2.

Il fallut attendre longtemps avant que les philosophes grecs étudient explicitement le thème de la vertu, que l'on plaçait auparavant dans le courage, la sagesse ou les

valeurs aristocratiques. Héraclite († -480) indiqua une nouvelle voie vers la sagesse à travers la connaissance de soi. Jusqu'à Socrate, le sens de la vertu semblait clair à tout le monde. Socrate fut le premier à discuter son sens et à placer la vertu dans la justice et une conduite conforme aux lois, mais sans définir encore le sens précis de la vertu et du vice ; contrairement aux sophistes, il doutait qu'on pût enseigner la vertu de façon purement intellectuelle. Il constatait que la plupart des gens se situaient entre le bien et le mal. Socrate et Platon clarifièrent bien des problèmes, mais laissèrent beaucoup de questions sans solutions. Aristote fit avancer la question en soulignant qu'il ne s'agit pas là d'un problème théorique mais pratique, celui de devenir bon et de pratiquer la vertu ; toutefois, sa célèbre *Éthique à Nicomaque* en reste encore à l'étude des problèmes moraux et n'apprend pas à progresser dans la vertu. La vertu est surtout un art, une pratique, écrit-il, mais il y faut aussi une sagesse pour découvrir la bonne voie vers la vertu. Le progrès moral suppose habituellement une bonne éducation, qui nous aide à progresser par amour du bien, alors que la plupart s'abstiennent du mal par crainte des châtimens. Le passage du vice à la vertu est un chemin long et difficile. Pour Épicure († -270), par contre, la philosophie est une thérapie pour guérir les maladies de l'âme selon une méthode rigoureuse et une doctrine précise. — Ici commence à proprement parler le thème de cette étude. Les stoïciens, disciples de Zénon († -264), attachaient aussi beaucoup d'importance au progrès moral, mais bizarrement sans admettre d'intermédiaire entre le bien et le mal. Le passage entre les deux extrêmes était instantané (après des efforts, bien entendu). Cette curieuse doctrine est à comprendre dans l'ensemble de la philosophie stoïcienne qui se présentait comme un tout, unifié et logique. Les stoïciens croyaient au Destin, à un déterminisme universel de la nature, où la « liberté » consiste à choisir ce qui est conforme à cette nature. Ils tentaient cependant de concilier ceci avec le « progrès moral ». Mais c'était là une tâche malaisée et, sur ce point, leur doctrine a évolué avec le temps, de Panétius, Sénèque, Épictète à Marc-Aurèle ; chacun y a mis des nuances. — La seconde partie du livre traite de la réception critique de ce stoïcisme moral par le Moyen Platonisme et spécialement par Plutarque († 125) dans son traité *De profectibus in virtute* qui est le plus ancien et le plus important texte ancien sur le progrès moral, assure Roskam, et la critique la plus serrée du point de vue stoïque. On a trop peu attaché d'importance à cet ouvrage, aussi G. R. l'étudie-t-il en détail. Avant Plutarque, le Juif Philon d'Alexandrie († 54) avait pratiquement tenté la même critique, mais à partir d'une interprétation philosophique de la Bible, ce qui l'obligeait à adopter parfois des positions stoïques pour rester en accord avec elle. G. R. termine son exposé avec deux auteurs, Alcinoüs et Apulée, qui avaient tenté de systématiser la pensée de Platon et qui critiquaient la doctrine stoïcienne du progrès moral. — L'école stoïcienne exerça une grosse influence jusqu'au III^e s. de notre ère. Plotin († 270) ne parle plus guère du progrès moral et les chrétiens l'imitèrent, estimant comme lui que le progrès dans la vertu est un bien. Jérôme et Augustin eurent cependant à se défendre contre les interprétations du texte de Jacques 2,10 ; ils expliquèrent que tous les péchés ne se valent pas et qu'il y a de petites et de grandes transgressions du bien qui méritent des traitements différents. Il resterait à discuter du champ d'application du principe philosophique disant : *bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu...* — Livre clair et intéressant à propos d'une doctrine curieuse qui n'a duré que quelques siècles. — B. C.

David BRAKKE, Michael L. SATLOW et Steven WEITZMAN (éd.), *Religion and the Self in Antiquity*, Bloomington - Indianapolis, Indiana University Press, 2005, 15.5 x 23.5, br. US \$ 24.95, ISBN 0-253-21796-2.

Qu'est-ce que le soi et d'où vient-il ? C'est la question à laquelle a tenté de répondre un congrès réuni en 2003 à l'*Indiana University*. Ce congrès interrogeait les religions anciennes de la Méditerranée et du Proche-Orient, afin de réfuter l'opinion courante faisant débiter la « construction du soi » à la Renaissance ou au Siècle des Lumières (M. Foucault remontait à la philosophie gréco-romaine et au christianisme

ancien, alors que Ch. Taylor faisait dériver cette construction de Platon et d'Augustin.) — Il ressort de ce livre que le soi était anciennement un concept religieux, à savoir une entité séparable du corps et aspirant à contacter le divin, ou bien encore une expression du divin. L'histoire de ce soi est antérieure à Platon et découle de la religion. Tous les soi décrits dans cette publication peuvent se situer entre le transcendant et le matériel. Et les sens physiques prirent de plus en plus d'importance, surtout dans l'expérience religieuse chrétienne jusqu'au V^e s., chez Romanos le Mélode. Weitzman, pour sa part, fait remonter l'importance religieuse de l'expérience sensorielle au Deutéronome (VI^e s. av. J.-C.). Selon Harrill, c'est vers 300 av. J.-C. que les stoïciens révisèrent leur conception du soi, en réfléchissant au soi des esclaves. Foucault et ses disciples ont recherché un « soi sociétal » et non le soi individuel. Or les deux aspects existaient dans l'Antiquité : comment toutefois les déceler dans les textes écrits ? En outre, les textes donnent-ils accès au soi véritable ou simplement fictif ? Il n'est pas simple de le déterminer dans chaque cas. On le montre pour le « moi esclave » de Paul en Rom 7, pour la prière d'Esther et pour le soi dont parle Évangre dans la vie monastique. On a souvent affaire à un langage conventionnel. — Hadot a expliqué que la philosophie ancienne, loin d'être une simple connaissance intellectuelle, offrait une ascèse pour le moi, ce qui impliquait une bonne connaissance du corps humain. Les premiers penseurs chrétiens ont suivi la même direction avec des méthodes variées. On n'a donc pas attendu la Renaissance pour étudier les aspects culturels du soi et ses rapports au monde. Weitzman explique le rôle du sexe dans le judaïsme et son éducation en vue de la relation à Dieu. Les chrétiens ont continué dans cette voie à propos des différentes manières de nous unir au divin au-delà de la recherche rationnelle, car Dieu doit être plus expérimenté que compris (cf. Augustin, Romanos le Mélode, Ephrem). Mais les moines étant souvent tentés par le démon ont appris à lutter continuellement contre leur imagination pour arriver à contempler Dieu par-delà les pensées et les images. — On répétait aux étudiants en philosophie et aux futurs rabbins que le soi devait être continuellement éduqué. On distinguait deux types d'ascèse : l'une « horizontale », au niveau des relations humaines et l'autre « verticale » : où me situer par rapport aux cieux et à la terre, aux anges et aux animaux ? Puis-je changer, devenir un être divin, ou dégringoler plus bas que l'humain ? Et cela tout en restant dans mon corps ? Au II^e s., Artémidore avance une notion nuancée et évolutive du soi en attachant de l'importance aux rêves et à leur interprétation (chose remarquable pour l'époque). Dans les rêves, écrit-il, l'âme joue un rôle actif, indépendant de la personne individuelle, avec un côté transcendant et des possibilités de se transformer elle-même. Les stoïciens, ainsi qu'Origène et d'autres penseurs chrétiens (mais pas les rabbins) affirment que l'âme doit se transformer pour pouvoir approcher du divin. La prière enfin nous situe dans un « soi relationnel » en face de la divinité. La prière d'Esther manifeste sa relation confiante à Dieu, en même temps que sa soumission. Par contre les ex-voto juifs semblent faire du troc avec Dieu et le traiter d'égal à égal. — L'ouvrage groupe les articles en trois parties : la recherche du « soi religieux », le rôle des sens et enfin l'enseignement sur ce thème. Les treize articles sont très variés et nous aident à comprendre en quoi consiste le fait d'être humain et comment aider chacun à l'être davantage. Ce sont là des problèmes qui nous concernent tous, à toutes les époques. Il est bon de noter que si l'on interrogeait l'Orient (hindouisme et bouddhisme) sur le soi, on aboutirait à des réponses fort différentes (le sujet n'existe pas, est simple illusion, car tout forme la seule et unique divinité dans laquelle doivent finalement fusionner tous les « moi illusoire »). Toutefois, ceci confirmerait néanmoins la thèse du caractère éminemment religieux du soi. — B. C.

Nicole BELAYCHE, Pierre BRULÉ, Gérard FREYBURGER, Yves LEHMANN, Laurent PERNOT, Francis PROST (éd.), *Nommer les Dieux. Théonymes, épithètes, épicleses dans l'Antiquité*. Textes réunis et édités par N. B., P. B., G. F., Y. L., L. P., F. P. (Recherches sur les rhétoriques religieuses)

ses, 5), Turnhout, Brepols / Presses Universitaires de Rennes, 2006, 16 x 24, 665 p., br. EUR 85, ISBN 2-503-51686.

Le très copieux volume qui est ici présenté est issu de deux Colloques aux thèmes proches qui ont heureusement choisi de faire converger leurs Actes. C'est ce qui explique aussi une relative redondance dans les communications qui n'entame toutefois en rien la qualité de l'ensemble. On soulignera tout particulièrement l'effort accompli pour structurer la presque cinquantaine de contributions : la matière extrêmement foisonnante est ainsi canalisée vers des problématiques rigoureusement énoncées ; Nicole Belayche et Francis Prost ont accompli un excellent travail d'introduction de chaque section. Le volume en compte six : « Penser et écrire le nom », « Une théologie par le nom », « La construction du nom et les fonctions de l'épiclèse », « Les noms des dieux à l'épreuve de l'histoire », « Les noms des dieux dans l'adresse rituelle » et, enfin, « Des dieux et des hommes ». — L'introduction générale, due à la plume de Pierre Brulé, centre d'emblée les enjeux généraux : nommer les dieux est un acte inhérent au culte, c'est-à-dire à la communication entre les hommes et les dieux. C'est aussi un puissant outil de différenciation au sein des polythéismes. Or, depuis les *Götternamen* d'Hermann Usener, en 1896, cette question a connu une éclipse. Avec les instruments, les méthodes, les concepts et les questionnements du XXI^e siècle, il est heureux que cette problématique ait été remise sur la table. Le nom est central à la fois dans le mythe (qui souvent en rend compte) et dans le rite (qui y fait sans cesse référence). Il entraîne avec lui tout un cortège de « sous-produits » aux fonctions analogues (dire l'identité des dieux), en particulier les épithètes et les épiclèses. — La nomination des hommes et des dieux répond, en effet, à un *système de pensée* qu'il importe à l'historien de pénétrer et d'interpréter. Partant, le nom est une partie intrinsèque de la personnalité des dieux, un élément de leur « fabrication », un indice de leurs pouvoirs. Le nom du dieu « invente la nature de celui-ci ; [...] il contient sa part du système théogonique » (p. 18). Les noms forment aussi des *réseaux* à la fois verticaux (les lignages) et horizontaux (les cohabitations, avatars, épiclèses, etc.). Ces coordonnés, qui dessinent la carte des panthéons, évoluent cependant dans le temps : la part de l'histoire dans le fonctionnement des réseaux est heureusement soulignée dans ce volume. Les noms se chargent ou se déchargent de sens, ils sont contaminés les uns par les autres, ils favorisent des rapprochements, des associations, des fusions. Les pratiques rituelles en particulier permettent de saisir les glissements de sens dans les usages nominaux. La communication rituelle engage l'exactitude, en ce qu'elle se veut efficace, mais en cela aussi, elle peut être « opportuniste ». C'est donc un constant aller-retour entre les hommes et les dieux, en contexte public comme en contexte privé, que nous propose cet itinéraire à travers les noms de dieux qui devait forcément faire le crochet par les noms d'hommes, les théophores, prolongements humains du système panthéonique. — Il est impossible de fournir ici le détail des contributions : elles portent sur toute l'aire méditerranéenne et sur toutes les religions antiques, polythéistes et monothéistes : Zeus, Apollon, Dionysos, Aphrodite, Artémis, etc. y côtoient Jésus, Thot ou les dieux « Sans-Nom ». On appréciera aussi l'extrême diversité des sources et supports envisagés : sources littéraires, épigraphiques, numismatiques, iconographiques (avec l'ἑκφρασις), sans oublier les sources historiographiques avec une belle approche de l'apport d'Usener par J. Scheid et J. Svenbro. — Le volume se clôture sur une riche bibliographie générale et des index, particulièrement précieux et riches. L'université de Rennes (en particulier l'équipe de recherche CRESCAM), qui fut à l'origine d'un des deux Colloques ici présentés et de la publication, promet depuis quelques années la réalisation d'une base de données des épiclèses grecques ; or, au moment de rédiger ce compte rendu, la nouvelle de la mise en ligne de ce remarquable outil de travail vient de nous parvenir. On consultera dès lors le site web : http://www.uhb.fr/sc_sociales/crescam pour tout savoir sur ces auxiliaires des théonymes. Que Pierre Brulé et son équipe en soient vivement remerciés ! — Corinne BONNET.

Pierre SINEUX, *Amphiaraios. Guerrier, devin et guérisseur* (Vérité des mythes), Paris, « Les Belles Lettres », 2007, 15 x 21.5, 276 p., br. EUR 31, ISBN 2-251-32441-0.

À la fois héros en tant que guerrier et dieu en tant que devin et guérisseur, Amphiaraios est un personnage complexe du système socio-culturel grec. C'est cette complexité que l'A. met en évidence sous tous ses aspects en six chapitres (« Querelles », « Le héros, le dieu », « Le territoire et la frontière », « Faire venir le dieu à soi », « Incubation », « Rêves : images et récits, oracles et guérissons »). L'approche nécessairement polyparadigmatique mobilise de manière très éclairante les données littéraires, historiques et archéologiques (comme en témoignent les vingt figures ajoutées en fin de volume), si bien que cette brève – et néanmoins exhaustive – monographie (276 pages) constitue un excellent instrument de travail (ajoutons qu'une bibliographie d'une vingtaine de pages ainsi qu'un index général en augmentent l'efficacité), aussi bien pour les spécialistes de la mythologie et de l'histoire des religions que pour ceux qui explorent l'imaginaire grec ou s'intéressent à l'anthropologie culturelle. De fait, loin de viser à seulement reconstruire la cohérence mythique du personnage, l'étude met en évidence les multiples relations qui existent entre cette figure ambiguë et les divers environnements que lui donnent les Grecs. Outre qu'elle propose une histoire complète du sanctuaire d'Oropos et qu'elle permet d'interroger le rapport des Grecs à la guerre, au territoire, à la mantique et à la guerre, elle développe une analyse du glissement de la fonction oraculaire vers la fonction guérisseuse à partir de l'expérience onirique du divin dans le cadre du rite de l'incubation, une modalité de consultation commune à Asclépios, et oblige à considérer les divinités de la culture grecque comme des combinaisons de caractéristiques ou de fonctions pouvant être partagées par plusieurs d'entre elles, ce qui amène à les regarder comme autant d'accès différents à une même réalité divine. – J. BOULOGNE.

Eftychia STAVRIANOPOULOU (éd.), *Ritual and Communication in the Graeco-Roman World* (Kernos. Supplément, 16), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2006, 16 x 24, 350 p., br. EUR 40.

Créé en 2002 à Heidelberg, le Centre de recherches *Ritualdynamik* fédère des spécialistes issus de champs disciplinaires variés autour de questions touchant aux conditions qui font naître, évoluer ou disparaître les rituels dans les sociétés humaines. L'un des projets mis en œuvre porte plus spécifiquement sur le monde grec : *Ritual and Communication in the Urban Communities of Ancient Greece*. Il s'agit d'analyser la « fonction communicative » des pratiques rituelles dans les cités, principalement entre 300 avant et 300 après notre ère, en étudiant notamment le rôle qu'ils jouent dans la construction de l'identité, la mise en place des systèmes hiérarchiques et la légitimation du pouvoir. L'ouvrage édité par Eftychia Stavrianopoulou livre le fruit des réflexions engagées par le groupe de chercheurs qui participent au projet, en présentant douze études issues de leurs séminaires ; y ont été ajoutées deux contributions d'éminents spécialistes, l'une de Walter Burkert, l'autre de Henk Versnel. Une introduction et plusieurs index – index des sources (littéraires, épigraphiques et papyrologiques) et index thématique – viennent compléter l'ensemble afin de lui conférer une cohérence générale ; il manque cependant une bibliographie commune qui aurait permis de refléter davantage l'aspect collectif du travail présenté. Les quatorze contributions n'ont pas été regroupées par thèmes et, en l'absence de transitions destinées à marquer la progression de la réflexion et les articulations logiques, c'est au lecteur qu'il revient d'opérer les rapprochements – ce qui n'est pas toujours aisé, car les articles ne dialoguent pas suffisamment entre eux. La présentation liminaire d'Eftychia Stavrianopoulou le guide dans cette entreprise : elle tisse des liens entre les papiers et s'emploie à rattacher chacun d'entre eux à la problématique générale, à savoir l'interpénétration entre le rituel, en tant que moyen de communication, et la communi-

cation, envisagée comme un phénomène rituel. L'éditrice y rappelle la définition des rituels (*schematised actions in an interpersonal and social context with clearly delineated beginnings and endings (frame) that marks them as distinct events*), en soulignant leur dimension « performative » et « communicative ». Ils se présentent selon elle comme des interfaces flexibles qui permettent au présent de communiquer avec le passé, aux hommes de communiquer avec les dieux, mais aussi entre eux. — L'article de Walter Burkert (« Ritual between Ethology and Post-modern Aspects : Philological-historical Notes ») constitue une excellente entrée en la matière. Après une brève mise au point théorique, il soulève la question de l'origine des rituels (en particulier leur relation éventuelle avec un monde « primitif », prélinguistique), de leur fonction et des mutations qu'ils subissent, menant l'enquête à partir de trois exemples précis : les serments, les rites qui marquent ou instaurent une relation hiérarchique, les rites funéraires. Adoptant une posture comparatiste, Walter Burkert nourrit sa contribution de références à des aires géographiques et culturelles variées, replaçant ainsi la Grèce ancienne dans un cadre de réflexion plus large, anthropologique. Le deuxième article du volume (« Moving Events. Dance at Public Events in the Ancient Greek World : Thinking Through its Implications ») permet d'analyser plus en avant un type de pratique rituelle jusque là négligé par la majorité des chercheurs : la danse, ce que les Grecs nommaient ὄρχημα et χορός et qu'ils considéraient comme un élément de la μουσική. Frederick G. Naerebout dresse un état de nos connaissances en la matière, soulignant leurs limites, imputables à la nature même des sources dont nous disposons. Renonçant alors aux tentatives de reconstitution, qu'ils jugent vaines, l'A. préfère s'interroger sur le rôle social de la danse, qui constitue selon lui *an effective medium of communication* – quelques exemples précis auraient été bienvenus ici pour étayer la démonstration. — La notion de « performance », qui sert de fil directeur à l'article de Frederick G. Naerebout, est reprise dans l'article de Joannis Mylonopoulos, « Greek Sanctuaries as Places of Communication through Rituals : An Archaeological Perspective ». L'étude nous rappelle que les rites s'inscrivent dans l'espace. Plusieurs pratiques sont ainsi étudiées à la lumière de la documentation archéologique et iconographique : le sacrifice et le banquet qui suit, les offrandes votives, les « représentations » (δρῶμενα), les processions. L'étude des aménagements réalisés sur la terrasse inférieure du sanctuaire de Déméter et Korè, sur l'Acrocorinthe, de la période archaïque à l'époque impériale, révèle par exemple que les changements qui affectent un rituel (ici le repas sacrificiel, en milieu féminin) se matérialisent dans l'architecture (en l'occurrence la disposition et la taille des salles de banquet). Le rôle déterminant des gradins dans les sanctuaires rappelle également qu'il existe différents degrés de participation aux rituels : de l'implication active et physique à une attitude plus passive, reposant sur l'observation ou l'écoute d'un message. — La contribution de Vinciane Pirenne-Delforge, « Ritual Dynamics in Pausanias : the Laphria », fait écho à celle de Walter Burkert, en démontrant, d'une façon convaincante et incisive, à partir d'une étude de cas, qu'il ne faut point considérer les rituels comme les reliques d'un état primitif des sociétés. Les Laphria, fêtes aux rites étranges, célébrées à Patrae chaque année en l'honneur d'Artémis et décrites par Pausanias, relèvent de l'ἐπιχώριος non pas parce qu'elles seraient « archaïques », mais parce qu'elles sont spécifiques du lieu. Il s'agit en fait d'une reconstruction augustéenne, élaborée en accord avec le goût pour la violence et l'« antique » qui caractérise alors le monde romain. L'histoire des traditions rituelles et leur propension à évoluer sont du reste bien documentées par le corpus épigraphique connu sous le nom de « lois sacrées », qui fait l'objet de l'étude d'Eftychia Stavrianopoulou (« Normative Interventions in Greek Rituals : Strategies for Justification and Legitimation »). Puisque les rituels obéissent à un ensemble de règles établies, qui ne doivent pas être transgressées ni altérées, de quelle façon peut-on rendre un changement acceptable par l'ensemble de la communauté ? Qui en prend l'initiative et comment obtient-il une reconnaissance publique officielle ? L'A. examine des exemples précis et établit l'importance des « lois sacrées » elles-mêmes, qui ne constituent point de simples aide-mémoire mais symbolisent une forme de communication rituelle. Le même ensemble documentaire est repris par Ivana et Andrej Petrovic dans

« “Look who is talking now !” : Speaker and Communication in Greek Metrical Sacred Regulations », mais dans un autre but : montrer que la forme versifiée, parfois employée dans les inscriptions, instaure une forme de communication directe et suggère la parole divine. Sa présence confère ainsi au règlement ou à la résolution un très haut degré d'autorité. — L'étude d'Irene Berti (« “Now let Earth be my witness and the broad heaven above, and the down flowing water of the Styx...” (Homer, Ilias XV, 36-37) : Greek Oath-Rituals ») recoupe en partie l'analyse de Walter Burkert et permet d'en approfondir certains aspects. L'A. rassemble en effet la documentation littéraire (depuis Homère) et épigraphique pour établir que, si la fonction du serment reste la même, le mode opératoire choisi peut prendre de multiples formes. Néanmoins, en dépit de leur diversité, les gestes accomplis renvoient à des objectifs identiques : souligner le lien, le contact établi entre les partis et avec les dieux, dramatiser l'engagement devant un public, rendre sensible le caractère irréversible de la procédure et la menace de destruction qui pèse sur l'éventuel parjure. La peur constitue ainsi l'un des ressorts de la mise en scène. L'importance de l'arrière-fond affectif dans l'accomplissement des rites fait l'objet de la contribution d'Angelos Chaniotis, « Rituals between Norms and Emotions : Rituals as Shared Experience and Memory ». L'A. y rassemble des témoignages littéraires et épigraphiques datant des époques hellénistique et romaine, afin de démontrer que les Grecs avaient conscience que les pratiques rituelles étaient l'occasion de partager une expérience émotionnelle collective. Cela explique selon lui le besoin de contrôle et de régulation qu'ils ont ressenti et qui est à l'origine d'un certain nombre de règlements culturels et de lois somptuaires. Les émotions jouent notamment un rôle déterminant lors des rites funéraires, qui font l'objet des deux études suivantes. Péter Kató, dans « The Funeral of Philopoimen in the Historiographical Tradition », revient sur le cérémonial auquel a donné lieu l'enterrement du chef de la ligue achéenne, Philopoimen, en 182 avant notre ère. La confrontation entre le témoignage de Polybe, qui y a assisté, et celui de Plutarque révèle la part de réécriture effectuée par le moraliste. Ce dernier gomme la dimension politique au profit de l'aspect affectif, mettant en exergue la dévotion du peuple pour celui qu'il considère comme son bienfaiteur, reproduisant ainsi un schéma devenu habituel dans les cités des I^{er} et II^e siècles de notre ère. L'étude suivante, de Manolis Skountakis (« Ritual Criticism and Consolation »), nous rappelle que les émotions, pour contribuer à l'efficacité des rituels, doivent être de « bonnes émotions » – pour reprendre la formule employée par Eftychia Stavrianopoulou dans l'introduction. L'A. souligne la nécessité ressentie par les Anciens de limiter tout risque de débordement affectif lors des funérailles : Plutarque prône ainsi la modération auprès de son épouse ; les décrets d'époque impériale encadrent le déroulement de la cérémonie. — Un excellent exemple d'« excès » commis dans le domaine rituel nous est fourni par l'histoire des honneurs réservés par les Athéniens à Démétrios Poliorcète. Annika B. Kuhn, dans « Ritual Changes during the Reign of Demetrios Poliorcetes », étudie minutieusement les mesures adoptées, autant d'entorses à la tradition : modification du calendrier des Mystères d'Éleusis en vue de l'initiation accélérée du roi, transfert des Jeux Pythiques à Athènes, domiciliation du souverain dans l'opisthodomus du Parthénon, attribution de l'autorité oraculaire. L'article met en exergue la part prise par les considérations d'ordre politique dans les décisions votées par les Athéniens ; il s'agit d'un moment charnière, qui inaugure l'ère des royautés hellénistiques et du culte du souverain. D'autres facteurs peuvent également contribuer à la modification des pratiques rituelles : c'est ce qu'établit l'étude de Stephan Hotz, « Ritual Traditions in the Discourse of the Imperial Period », qui porte sur les inscriptions des I^{er}-III^e siècles de notre ère provenant de cités d'Asie mineure. Il dresse la liste des causes qui peuvent provoquer l'abandon d'un rituel (pénurie financière, chaos lié à une guerre, incertitude quant à l'efficacité d'un rituel...). La restauration d'un rituel, à l'inverse, s'explique souvent par un souci d'εὐσέβεια et de respect de la tradition, mais aussi par des raisons économiques et politiques, dans un contexte de rivalité entre cités. Les initiateurs des lois appartiennent majoritairement à l'élite et contribuent à ce mouvement de revitalisation du passé qui caractérise la seconde sophistique. Ils agissent par piété personnelle mais aussi dans le but d'affirmer leur prestige et leur position

sociale au sein de la communauté. — La contribution de Thomas Kruse (« The Magistrate and the Ocean : Acclamations and Ritualised Communication in Town Gatherings in Roman Egypt ») se distingue des précédentes. Elle aborde le cas de l'Égypte romaine à travers une procédure propre à l'époque impériale, celle des acclamations, destinées habituellement aux empereurs et aux notables locaux. Le texte d'un papyrus daté de 300 de notre ère est analysé en détails, afin de suggérer la façon dont l'occasion devient prétexte à une forme de communication ritualisée. — Enfin, le dernier article, celui de Henk S. Versnel, intitulé « Ritual Dynamics : The Contribution of Analogy, Simile and Free Association », élargit la discussion en suggérant le potentiel multi-référentiel que recèlent les analogies et associations qui sous-tendent les rituels. L'A. revient sur un exemple qu'il connaît bien, celui des tablettes de défixion, puis s'arrête sur la riche polysémie des Thesmophories, fêtes qui combinent rites de fécondité, situation d'ἄνομια et retour à une existence virginale pour les femmes mariées. L'A. envisage enfin le cas des récits de miracles et d'épiphanies divines. Cette dernière étude résume fort bien la démarche adoptée par l'ensemble des auteurs du volume : un souci constant de contextualisation, jugé indispensable pour appréhender correctement les « dynamiques rituelles » à l'œuvre dans les cités grecques. — Au total, l'ouvrage offre au lecteur un panorama riche et varié, même s'il porte presque exclusivement sur le monde grec, contrairement à ce que laisserait penser le titre. Les études balayent un champ chronologique étendu, de la période archaïque à l'époque impériale, et se fondent sur un corpus documentaire diversifié – les sources iconographiques et archéologiques restant néanmoins relativement peu exploitées. De multiples formes de rituels sont analysées (funérailles, serments, banquet sacrificiel, fêtes religieuses et processions, rites d'initiation, oracles...), toujours en tant que pratiques sociales. Les auteurs abordent la question de leur efficience, de la façon dont ils sont perçus au sein de la communauté et démontrent qu'ils continuent à évoluer tant qu'ils permettent de véhiculer un message, réussissent à établir une communication fructueuse. Dans le cas contraire, ils sont voués à l'abandon. Les pistes de réflexion ouvertes sont nombreuses et prometteuses. Signalons plus particulièrement un point, soulevé par Stephan Hotz, qui mériterait d'être approfondi. S'il ressort que les rituels contribuent à créer une identité collective et une forme d'harmonie au sein de la cité, le biais des sources dont nous disposons ne doit pas faire oublier l'existence de groupes d'exclus et de systèmes hiérarchiques à l'intérieur du corps social. Les divisions et les tensions qui en découlent constituent sans nul doute un puissant moteur des dynamiques qui régissent le champ des pratiques rituelles en Grèce ancienne. – Adeline GRAND-CLÉMENT.

James B. RIVES, *Religion in the Roman Empire* (Blackwell Ancient Religions), Malden, MA, Blackwell, 2007, 15 x 23, X + 237 p., br. £ 17.99 / US \$ 32.95, ISBN 1-4051-0656-5, rel. £ 50 / US \$ 81.95, ISBN 1-4051-0655-7.

Fruit de vingt ans d'étude, ce livre de J. B. Rives, *associate professor* à Toronto, entend montrer la complexité du monde religieux romain et tracer un tableau d'ensemble de la religion romaine. Rives reconnaît que, par manque de données, le tableau garde ses zones d'ombres. L'Empire romain ici considéré commence à Auguste et s'arrête à Constantin. Cet Empire a évolué en étendue. C'est Auguste qui a lancé le culte de l'Empereur sous forme de culte de la personnalité. Après lui, on divinisa l'Empereur défunt, puis on rendit cet honneur à l'Empereur vivant. — Dès le début, Rives précise le sens qu'il donne au mot « religion » : croyance en une puissance surhumaine et désir de lui plaire en vivant en harmonie avec elle. Cette définition large permet l'existence de beaucoup de croyances religieuses. Différentes conceptions et pratiques coexistaient pacifiquement dans l'Empire, en correspondance avec les différents peuples qui la constituaient ; mais c'était la culture et la religion gréco-romaines qui dominaient, du moins chez les élites des deux peuples et cultures. On regardait les différences religieuses comme de simples variétés religieuses locales

(et non comme des religions différentes). C'est pour ce motif que ce livre étudie « la » religion de l'Empire et tente d'en présenter une vue globale, claire et systématique. Tour à tour, l'A. explore les différentes pratiques religieuses, le rôle des dieux dans la vie courante, dans la formation des communautés familiales et sociales et enfin dans la cohésion de l'Empire lui-même. J. B. Rives passe alors aux cultes étranges pratiqués pour s'unir à la divinité et, finalement, à la politique religieuse des Romains (en vue de déterminer les conduites religieuses acceptables ou non). L'A. insiste sur la religion en tant qu'élément dynamique de l'Empire, élément toujours en évolution et qui a grandement contribué à l'intégration des peuples. Sa conclusion dit un mot des changements religieux intervenus au cours des trois cents années étudiées par lui. On peut parler d'une « religion de l'Empire », dont l'essentiel fut le culte de l'Empereur. Nombreuses furent les méthodes pour incorporer l'Empereur dans la vie religieuse des gens et ces moyens évoluèrent sans que jamais l'Empereur acquit l'importance des divinités traditionnelles. De même on a trop exagéré l'importance des cultes à mystères ou « religions orientales » (Cybèle, Isis, Mithra) : ces religions n'avaient que peu de spécialités « orientales » et les mystères et initiations sont essentiellement d'origine grecque. En outre, c'était des populations immigrées qui apportaient ces cultes avec elles et qui les pratiquaient sans guère se mélanger avec les autres cultes. — Le culte civique ou culte de la Cité, dont l'Empereur était le grand prêtre à Rome, resta toujours puissant et contribua à romaniser l'Empire et parfois certaines cultures, comme celle des Nabatéens, mais cette influence varia d'une région à l'autre. Certains peuples, tels les Juifs, s'opposèrent farouchement à toute assimilation religieuse et réussirent cependant à se faire tolérer par les autorités romaines en raison de l'ancienneté de leur culte ; mais en 135, après une ultime révolte, ils furent expulsés de Palestine. — La tradition platonicienne favorisa un certain monothéisme en fusionnant plusieurs dieux ou en créant une hiérarchie parmi les dieux. Le culte du « Soleil vaincu » fusionna plusieurs divinités et créa un sacerdoce ainsi que des jeux quadriennaux. Constantin passa du Soleil vaincu au dieu des chrétiens, car il voulait « un seul dieu et un seul Empereur ». L'astrologie prit de plus en plus d'importance et, en éloignant le ciel de la terre, créa un puissant besoin de salut, tout comme le culte de Mithra et les courants gnostiques. Le christianisme prit beaucoup d'ampleur bien que, écrit Rives, on n'ait aucune certitude sur l'enseignement de Jésus... Les intellectuels chrétiens montrèrent que le christianisme réalisait mieux que les autres les buts de la culture gréco-romaine. La religion gréco-romaine fut de plus en plus regardée comme étrange et dépassée ; mais on perdit la souplesse et l'adaptation religieuses aux différentes régions de l'Empire. Le christianisme était une religion exclusive, avec une doctrine unique, ce qui entraîna des luttes religieuses internes sur le dogme. La classe sacerdotale hiérarchisée du christianisme doubla ou copia l'administration civile. En combinant en un tout le culte et la philosophie, le christianisme devint une « religion » au plein sens du mot. On voit que ce mot de religion a changé de sens au cours des siècles et continuera à évoluer, à moins que les monothéismes ne stoppent cette évolution. — Ce volume offre plusieurs glossaires très utiles (sur les dieux les plus importants, les auteurs, les textes) et un index général, avec quatre cartes, onze illustrations et de nombreux textes anciens. Rives présente une bonne vue d'ensemble de la religion romaine, mais une vue assez extérieure, sans effort pour pénétrer son esprit, sa richesse intérieure (ce qui, certes, est difficile). On sent qu'il admire ce type de religion vue de l'extérieur et la préfère au christianisme qui lui a succédé. C'est son droit. Mais ceci l'amène à être peu objectif envers le christianisme et à le regarder de l'extérieur comme une religion du passé. Il n'explique pas le succès du christianisme face aux religions de l'Empire et il minimise les persécutions dont furent victimes les chrétiens (il n'en reconnaît que trois véritables, parce que systématiques, en 249, 257 et 302 ; il n'appelle pas persécutions les mises à mort par Néron ou Domitien, ni le fait de pouvoir être exécuté sur simple dénonciation, si on refusait d'apostasier). Pour Rives, Jésus fut un simple enseignant et un réformateur (p. 206) et c'est Paul qui en a fait un sauveur (p. 218). C'est un peu court et ne témoigne pas d'une étude approfondie. — B. CLAROT, sj.

Roger BECK, *The Religion of the Mithras Cult in the Roman Empire. Mysteries of the Unconquered Sun*, Oxford, University Press, 2006, 16 x 24, XIII + 285 p., rel. £ 50, ISBN 0198140894.

Dans ce livre, Roger Beck essaie de tracer des routes nouvelles dans le domaine des études mithriaques, initiées jadis par Frantz Cumont et J. Vermaseren. Comme très peu de nouvelles données archéologiques ou textuelles ont été découvertes récemment, Beck réinterprète les données existantes, voulant attribuer une signification plus grande à quelques-unes (comme le *De Antro Nympharum* de Porphyre) et en examiner d'autres dans un cadre anthropologique, voire psychologique. La ligne méthodologique dominante dans l'histoire du mithriacisme s'est centrée sur l'iconographie et les lieux de culte, les *mithraea*. Cette ligne est représentée par les œuvres du précurseur F. Cumont, par celles de l'historien des religions J. Vermaseren (dans les années cinquante) et même par celles d'auteurs plus récents comme R. Turcan et Clauss. Cette ligne admet la suprématie de l'archéologie, surtout en ce qui concerne l'histoire de l'art. Beck, au contraire, propose une nouvelle lecture des données. Sans critiquer les préceptes heuristiques des auteurs précités, il pose que la multitude des éléments iconographiques prouve d'elle-même que les adhérents du culte avaient choisi l'iconographie comme moyen principal de communiquer le « message » du culte. Pourtant, Beck fait remarquer que les sources iconographiques laissent plusieurs choses inexplicables, ou mal expliquées, et c'est pour cela qu'il essaie de lire à nouveau la source littéraire que constitue le *De antro Nympharum* de Porphyre. — Les dix chapitres du livre sont divisés en deux parties : la première comprend quatre chapitres et constitue une recherche sur les préceptes existants à propos du mithriacisme, avec une mise en perspective dans le cadre des religions mystiques de l'empire Romain. La deuxième partie, plus difficile à lire, comprend six chapitres sur la « Transition », l'interprétation du culte à travers des données anthropologiques (comparaison avec le système religieux des Chamulas du Mexique). Beck adopte ici l'approche anthropologique de Clifford Geertz, selon qui le rituel et les symboles (iconographiques et autres) constituent l'essence primordiale d'une religion (ou, plutôt, d'un culte) d'où la doctrine est presque absente. — Selon Beck, le mithriacisme s'adresse à tout le monde, surtout du fait de l'absence de doctrine, à laquelle se substitue le rituel. Le *mithraeum* est l'image du monde ; l'iconographie doit être expliquée à l'aide de l'astrologie, puisqu'elle porte des significations astrologiques expresses ou insinuées. Il ne faut toutefois pas chercher les équivalences exactes entre signes astrologiques et symboles mithriaques, mais plutôt les raisons et les moyens par lesquels s'effectuent les correspondances, s'établit le symbolisme (p. 38). L'effet psychologique important est que les dévots peuvent revivre leur vie : ils font l'expérience de leur arrivée, de leur séjour et de leur départ du monde (p. 43). En ce qui concerne les racines culturelles du culte, Beck est d'accord avec Merkelbach, qui propose un fondateur du culte possédant un bagage culturel iranien, mais vivant cependant dans un milieu romain. Peu importe de savoir si ce fondateur était ou non un membre de la dynastie royale de Commagène. Dès lors, l'utilisation de l'œuvre d'un néo-platonicien tel que Porphyre comme source pour l'interprétation, à tout le moins, de la fonction de *mithraeum* et pour la compréhension de l'essence du mithriacisme, peut paraître en contradiction avec la supposition que le culte a été créé pour être adopté par tout le monde, en particulier par les soldats romains peu éduqués. Beck défend pourtant l'idée que les néo-platoniciens interprétaient correctement le mithriacisme. — Le sixième chapitre m'apparaît comme le plus problématique. Beck s'y emploie à nous faire comprendre la manière dont les adorateurs de Mithra appréhendaient le culte en affirmant que, somme toute, la capacité psychologique et mentale de l'*homo sapiens* à créer des représentations d'êtres divins n'a pas trop changé en deux mille ans. Pourtant, Beck ne semble pas se fonder pour cela sur des références psychologiques solides. Dans le chapitre suivant, il essaie de comparer le *mithraeum* avec les églises des Chamulas du Mexique, pour mieux étayer ses arguments : le résultat est toutefois peu compréhensible, étant donné qu'il utilise des notions du structuralisme biogénétique avec lesquelles les historiens, y compris les historiens des religions, ne sont pas

très familiers. Plus intéressante et plausible est la supposition du chapitre huit, selon laquelle les signes astrologiques utilisés par les adeptes de Mithra fonctionnaient, dans le monde antique, comme une « langue » qui était compréhensible par les gens de ce temps-là, indépendamment de leurs différences culturelles. Ce que les gens ne comprenaient pas eux-mêmes était expliqué par les initiés plus avancés, membres de la hiérarchie mithriaque, qui comprenaient mieux les symbolismes de la Tauroctonie. Les propositions de Beck dans ce chapitre sont fascinantes, quoiqu'il soit parfois difficile de les comprendre et encore plus difficile d'en percevoir la vérité et la validité. — En conclusion, l'approche que Beck propose du mithriacisme est vraiment innovatrice – ou plutôt révolutionnaire – et fondée sur une connaissance solide et profonde des sources. Pourtant, les explications données sont parfois difficiles à comprendre si l'on ne possède pas le même bagage méthodologique et leur validité, masquée sous un jargon anthropologique et psychologique très sophistiqué, n'apparaît pas toujours de manière évidente. – Aphrodite KAMARA.

Jaclyn L. MAXWELL, *Christianization and Communication in Late Antiquity. John Chrysostom and his Congregation in Antioch*, Cambridge, University Press, 2006, 16 x 23.5, XI + 198 p., rel. £ 48 / US \$ 85, ISBN 0-521-86040-7.

Quelles étaient, dans les débuts du christianisme, les relations entre les autorités ecclésiastiques et le peuple chrétien et comment ce type de relations influença-t-il l'évangélisation de l'Empire romain ? C'est la question que tente de résoudre J. L. Maxwell, professeur assistante à la Ohio University. Pour y répondre, elle concentre sa recherche sur un orateur fameux du IV^e s., Jean Chrysostome (349-407), en se limitant toutefois à sa période antiochienne (386-398), plus utile pour le propos de son livre (parce que Jean Chrysostome demeura longtemps à Antioche et y prononça le plus grand nombre de sermons). Alors que Constantinople était une ville assez récente (340) et dominée par la famille impériale, Antioche était une des plus grandes villes de l'Empire, entièrement hellénistique ; ville de commerce, d'administration et d'enseignement, avec des communautés dynamiques de Juifs et de païens – ces derniers étant soutenus par le fameux rhéteur Libanius, ancien professeur de Chrysostome. Jean s'efforça de créer une mentalité chrétienne chez ces chrétiens mêlés à d'autres communautés et tenta de changer certaines coutumes qui paraissaient normales jusque-là. Il est difficile de préciser jusqu'à quel point le prédicateur réussit à faire admettre ses désirs de réforme par une population très mêlée, constituée de pauvres et de riches, mais chrétiens de naissance pour la plupart. Les sermons nous apprennent les idées de l'orateur, mais on ne possède rien du côté des auditeurs, car aucun d'eux n'a publié de mémoires écrits. Jean voulait orienter spirituellement les laïcs en tenant compte de leur situation concrète. Certains dialogues oratoires nous éclairent cependant sur les opinions des auditeurs, leurs dévotions et leur piété. — Les textes publiés de ses sermons ont-ils été retouchés après coup ou bien certains sont-ils les textes de sermons d'abord improvisés ? Nous l'ignorons. On s'est demandé aussi si le public, en grosse majorité sans instruction, était capable de suivre et de comprendre de tels chefs-d'œuvre d'éloquence. Il ne faut pas oublier que ces auditoires étaient habitués à entendre de longues pièces d'éloquence à l'occasion de fêtes, de panégyriques ou en vue des élections politiques. La rhétorique et ses procédés formaient le centre de la culture d'alors. N'oublions pas la passion des foules de cette époque – où se fixait le dogme – pour les discussions théologiques sur la double nature du Christ ou sur le Saint-Esprit. Pourrait-on trouver aujourd'hui le même engouement chez nos masses dites cultivées ? L'instruction développe mais ne crée pas l'intelligence. — Il est certain que Jean a influencé ses grands auditoires par son talent oratoire et sa passion apostolique, mais il n'a pas toujours réussi à les convaincre au point de changer leurs habitudes de vie. Jean n'était d'ailleurs pas la seule autorité religieuse d'Antioche et devait lutter contre les idées des auditeurs ainsi que contre d'autres influences chrétiennes allant dans des sens différents du sien. Le christianisme a

démocratisé la culture, autrefois monopole d'une élite ; il a aussi démocratisé la théologie, qui était autrefois le monopole des clergés païens et des initiés. Qu'est-ce qui a changé dans la société du Bas-Empire ? Surtout les relations entre les élites et la masse à la suite des conversions au christianisme ; mais cette démocratisation favorisa aussi les sectes dans l'Église et des luttes internes pour imposer la vraie foi. On assista aussi à de grands débats autour des spectacles et du théâtre païens, parce qu'ils proposaient à l'admiration de tous des spectacles inacceptables pour la morale chrétienne. On constate, par ailleurs, que le peuple, très large sur certains points de morale, était fort strict sur d'autres. Il ne suffisait pas d'ordres impériaux pour christianiser la culture et la vie sociale ; cela fut l'œuvre d'une foule d'orateurs sacrés qui, patiemment, durent persuader leurs auditoires. — Cette étude fouillée est un excellent ouvrage qui aide à mieux comprendre le climat de l'évangélisation qui suivit la liberté de culte instaurée par Constantin en 313. Chrysostome fut l'une des lumières de cette époque, avec Basile, Grégoire de Nazianze et Augustin. — B. CLAROT, sj.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

T. WHITMARSH, *Ancient Greek Literature* (Cultural History of Literature), Cambridge, Polity, 2004, 15 x 23, VIII, 284 p., br. £ 15.99, ISBN 0-7456-2792-7.

Dans cet ouvrage, Tim Whitmarsh traite de questions qui sont toujours à la mode, tels le genre, la culture, la sexualité, la classe sociale et la démocratie. En outre, l'A. cherche à dégager l'influence de ces concepts sur la pensée contemporaine. — L'ouvrage comporte trois sections, celle des concepts, celle des contextes et celle des conflits. La première section traite des concepts les plus intellectuels relatifs à la littérature grecque. Après avoir défini les notions de littérature et d'histoire culturelle, l'A. fait ressortir celles d'« auteur », de « texte », de « canon ». Il détermine ensuite les limites de la littérature grecque. Ayant démontré que l'écriture de l'histoire littéraire est liée à la politique de l'auteur, l'A. étudie le concept de « tradition » de la littérature. Les points cruciaux de son étude concernent l'invention de la tradition, ses origines depuis Homère, l'influence homérique sur la culture universelle et, enfin, la tradition grecque littéraire. — La seconde section est consacrée aux contextes de la production littéraire. Cette section comporte sept chapitres traitant des institutions culturelles, tels les festivals, les symposiums et le théâtre, ainsi que des sources historiques, appelées « Archives », dont l'A. esquisse l'histoire à partir de l'époque d'Hérodote jusqu'à celle de la Grèce romaine. — La dernière section met en évidence le fait que la tradition littéraire grecque était un moyen de communiquer l'identité grecque, considérée comme *a locus of conflict* (p. 176). À la lumière de cette identité, l'A. essaie de déterminer la condition sociale de la femme, les relations féminines interpersonnelles, et, enfin, de dégager la conception que les Grecs se faisaient de l'esclavage et de l'esclave. L'ouvrage s'achève par un tableau chronologique de la littérature grecque (p. 246-250), une bibliographie (p. 251-275), un *index* des auteurs grecs (p. 276-278) et un *index* général (p. 279-284). — En conclusion, il s'agit d'une nouvelle présentation de la littérature grecque, qui est fondée sur les méthodes les plus récentes d'analyse littéraire et culturelle, et qui met en lumière l'importance du rapport entre oralité et écriture, entre public et privé, entre masculin et féminin.

Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Robert KIRSTEIN, *Junge Hirten and alte Fischer. Die Gedichte 27, 20 und 21 des Corpus Theocriteum* (Texte und Kommentare, 29), Berlin - New York, Walter de Gruyter, 2007, 16 x 23,5, X + 247 p., rel., ISBN 3-11-019224-1.

Quiconque a fréquenté le *Corpus* des bucoliques attribuées, à tort ou à raison, à Théocrite, sait ce que représentent les nœuds inextricables auxquels se heurtent parfois les problèmes d'authenticité. Si discrète qu'ait été la bibliographie concernant les pièces 20, 21 et 27, elle suffit à attester que la critique philologique ne les a pas, à cet égard, laissées pour compte. On exhuma des faits de langue, de métrique, de vocabulaire, pour évaluer la compatibilité de la rédaction avec les habitudes de Théocrite ou avec les tendances de son époque. La critique externe, à son tour, scruta l'horizon des témoignages d'auteurs ou de copistes pour devoir se résoudre à d'indécis constats. Puis la suspicion, voire le discrédit, liée à la présomption d'inauthenticité découragea les philologues et en dissuada plus d'un de pousser plus avant les investigations (cf. pour plus de précisions, p. 1 [deuxième alinéa] à 2) ; au demeurant, ce fut aussi le cas pour d'autres pièces contestées du *Corpus*. R. K. reprend le problème avec la volonté délibérée de le sortir de l'impasse où il était engagé, voire remis. Pour ce faire, il ignore, dans un premier temps, les questions d'attribution pour creuser les contenus aux points de vue linguistique, conceptuel et structurel, et pour débusquer les points de contact qu'ils affichent avec d'autres *Idylles*, reçues ou non comme authentiques. Le plan de l'ouvrage est classique. L'A. esquisse d'abord à larges traits la configuration de la transmission manuscrite du *Corpus* (« Zur Textgeschichte », p. 17-23), puis il évoque les incunables et les éditions des XVI^e et XVII^e contenant les *Idylles* 20, 21 et 27 (« Zu den frühen Drucken der idd. 27, 20 und 21 », p. 24-30), pour mentionner ensuite (p. 30) les principales éditions des XIX^e et XX^e s., dont il fera état dans ses appareils tout en s'alignant largement sur Gow (1952²). Dans cette quinzaine de pages, il s'agit essentiellement d'inventorier ce qui interviendra dans la présentation des textes. Par la suite, les éléments d'information interviendront à nouveau en tenant compte, dans un ciblage plus rapproché, de l'intérêt qu'ils présentent pour chaque idylle (cf. pour l'*Id.* 27, p. 42-44 ; pour l'*Id.* 20, p. 97-98 ; pour l'*Id.* 21, p. 150-151). De chaque idylle est reproduit le texte, nanti d'un copieux appareil ouvert aux manuscrits et aux éditions tant anciennes que modernes, et flanqué d'une traduction allemande. Dans l'étude menée par R. K., on trouve en commun pour les trois pièces : les points que soulève l'ecdotique, ainsi que nous venons de le dire ; les *status quaestionum* (« Zur Forschungsgeschichte » : *Id.* 27, cf. p. 45-46 ; *Id.* 20, cf. p. 98-100 ; *Id.* 21, cf. p. 151-154) ; un exposé consacré à l'interprétation, où il est question de la structure et de la forme sous laquelle le poète présente son œuvre (*Id.* 27, cf. p. 47-66 ; *Id.* 20, cf. p. 102-106 ; *Id.* 21, cf. p. 155-162). Quant aux points particuliers, ils sont abordés, cela va de soi, en fonction des contenus propres et des questions qu'ils suscitent, ainsi qu'il découle clairement des intitulés de ces rubriques : pour l'*Idylle* 27 (p. 66-87) : « Konstruktionsprinzip retrospektiver Verständniserhellung », « Vollständigkeit des Dialogs », « Vollständigkeit des Gedichts », « Die Verse 72-73 : Literarische Bezüge ». Pour l'*Idylle* 20 (p. 106-137) : « Welt der Hirten », « Lob der eigenen Vorzüge », « Katalog mythischer Exempla », « Anhang : Parallelen ». Pour l'*Idylle* 21 (p. 163-212) : « Bezüge zum *Corpus Theocriteum* », « Abweichungen vom *Corpus Theocriteum* », « Fischer im *Corpus Theocriteum* », « Exkurs : Fischer im Hellenismus », « Asphalions Traum ». Il y aurait beaucoup à dire sur les contenus dont ces intitulés suggèrent clairement la substance et la portée. Disons d'emblée que l'exposé confirme ce que l'on pouvait soupçonner dès l'*Einleitung* (p. 1-15) : l'intérêt du travail ne réside pas dans la découverte, au sens strict, d'éléments nouveaux, mais, d'une part, dans la science de son auteur à comparer, confronter, opposer ou au contraire étayer l'une sur l'autre, les données éparses disséminées autour des trois *Idylles* qui avaient été mal servies par la recherche récente et, d'autre part, dans le « flair » dont il fait preuve pour débusquer, çà et là, des indices significatifs. On évolue dans des investigations privilégiant une démarche de caractère analytique, ce qui exclut la présentation d'un rapport exhaustif. Qu'on nous accorde donc d'être sélectif. L'analyse de l'*Idylle* 27, qui joint pertinemment l'examen rigoureux du texte *in se* et les rappels thématiques qu'il autorise, permet au moins de conclure à la complétude du dialogue : *die Helena-Paris-Episode in v. 1-2 bildet eine Exposition für die Linien des folgenden Geschehens ; ein nicht direkt geschilderter Kuss ist das Ereignis, auf dem das Gedicht in v. 1 beginnend aufbaut ; also ist der*

Dialog zwischen Daphnis und Akrotome in v. 1-66 in sich vollständig (p. 69). Mais la démonstration nous paraît de valeur inégale quand il s'agit, sur base d'analogies de divers ordres, de relier l'idylle à des compositions parentes. Certes, les treize parallélismes textuels (p. 76) interpellent le fouineur, mais ce point fort de l'argumentation était déjà acquis précédemment. Quant aux considérations déduites des faits de langue et de grammaire (p. 86-87), elles nous paraissent plutôt fragiles. On se sent plus à l'aise pour approuver l'A. lorsque, à propos de l'*Idylle* 20, il décrit les ingrédients du monde des bergers dans leur réfraction littéraire (p. 106-111), et qu'il en survole les antécédents mythiques (p. 111-137). Et sa contribution nous semble importante quand, avec l'*Idylle* 21, il ouvre son enquête au cercle des pêcheurs : les faits de métrique et de dialectologie (p. 155-162) nous paraissent judicieusement remis dans l'éclairage du rattachement à un genre littéraire qui concerne en fait une autre catégorie sociale. Et sur le thème même du pêcheur, l'A. ratisse large dans la littérature et les représentations artistiques (p. 180-203). Des conclusions, qui prennent en compte des données de caractère variable sans dissimuler les contradictions qu'elles accusent de temps à autre (cf. p. 213), on retient que les pièces analysées possèdent des particularités telles qu'elles n'excluent pas l'attribution à Théocrite, et que, d'une manière générale : *Die Gedichte weisen neben den formalen und inhaltlichen Bezügen auch ein dichterisches Niveau auf, das dem Kernbestand theokriteischer Bukolik nahesteht* (p. 215). En liaison avec le problème de l'authenticité il convient de souligner que les *Idylles* 27 et 20, qui baignent dans l'atmosphère campagnarde des troupeaux, relèvent de la veine bucolique au sens propre, tandis que l'*Idylle* 21 en constituerait un développement connexe puisqu'elle vise le monde de la pêche : *Unabhängig von der Frage der Autorschaft ist deshalb festzustellen, dass sie der Gattung Bukolik im weiteren Sinne angehören, Idyll 27 und 20 in konventionellem Sinn (eigentliche Bukolik), Idyll 21 als eine Weiterentwicklung...* (p. 215-216). R. K. formule ses conclusions avec toutes les nuances et la prudence qui s'imposent, et au-delà de sa thèse, on apprécie la qualité d'une recherche où se trouvent mises en valeur l'association de motifs littéraires et d'expressions langagières de sources diverses, l'ouverture aux tendances de l'art hellénistique, l'insertion de la création poétique dans une histoire qui ouvre grand les fenêtres sur des catégories sociales, sur leur vécu et sur leurs rêves. Nonobstant les limites et les traverses qu'imposait à tout chercheur avisé l'état de l'information, la conduite de ce travail laisse une bonne impression. L'impression qu'on ressent au terme d'un parcours toujours intéressant, souvent interpellant, et parfois convaincant.

D. DONNET.

M. HEATH, *Menander. A Rhetor in Context*, Oxford, University Press, 2004, 14.5 x 22.5, XVII, 374 p., rel. £ 65, ISBN 0-19-925920-8.

I. L'A. insiste sur l'évolution de l'argumentation aux II^e et III^e s. apr. J.-C. : Hermogène, que Ménandre commenta, décrivait treize *στάσεις* (*status*, qui précisent le litige et la position qui permet de confondre l'adversaire), au lieu de sept chez Hermagoras. À cette époque, et bien au-delà, la rhétorique est vigoureuse ; l'A., qui publie sur ce sujet depuis 1993, identifie avec minutie les auteurs et les écrits de cette période politiquement et socialement troublée, mais qui se révèle créative et novatrice en rhétorique. — II. Texte, traduction et bref commentaire de tous les témoignages sur Ménandre. D. A. Russell et N. G. Wilson (*Menander Rhetor*, Oxford, 1981), qui ont publié les deux traités épictétiques de Ménandre, consacraient à quelques témoignages deux pages, dont trois lignes aux scolies de Démosthène. M. Heath leur consacre une quarantaine de pages, avant de tenter la reconstitution du commentaire de Démosthène par Ménandre (ou par des proches), une des sources importantes de toutes les scolies démosthénienne, commentaire qui nous permet aussi de voir comment Ménandre travaillait, manquant parfois de clarté ou d'objectivité, mais habile pédagogue. L'A. tire une conclusion nette qui oriente toute la suite de son livre : alors qu'aujourd'hui, Ménandre passe pour un modèle d'éloquence épictétique, l'Antiquité voyait en lui un commentateur réputé de Démosthène, c'est-à-dire un expert en éloquence judiciaire et

délibérative, pourtant jugée mineure à cette époque (*contra* L. Pernot, *La rhétorique de l'éloge...*, Paris, 1993, non sans nuances). — III. C'est donc le contenu (que parfois révèlent les seuls *testimonia*) de l'enseignement des rhéteurs de l'Antiquité tardive qui est revu. Contrairement à l'opinion de plusieurs historiens, l'A., très documenté et critique, montre que la rhétorique (donc non seulement épideictique, mais aussi judiciaire et politique) conduit à l'exercice d'une profession. Il lève le soupçon qui pèse sur cette rhétorique, devenue inutile sous le régime impérial ; pour les gens de l'époque, dans la politique locale, dans la gestion de situations concrètes, elle avait sa place (p. 287) et les exercices de déclamation sont plus qu'un substitut de la réalité (p. 300). Voilà qui donne de la rhétorique une image très différente des « bourdieuseries » sur la légitimation des élites et la reproduction des inégalités sociales. — Rendant sa place à la rhétorique judiciaire et délibérative, l'A. défend la thèse que l'Antiquité tardive n'a pas connu que l'éloquence épideictique. — B. STENUIT.

Garrett G. FAGAN & Paul MURGATROYD, *From Augustus to Nero. An Intermediate Latin Reader*, Cambridge, University Press, 2006, 17.5 x 25, X + 214 p., br. £ 15.99 / US \$ 28.99, ISBN 0-521-52804-6, rel. £ 45 / US \$ 80, ISBN 0-521-82120-7.

Ce manuel de lecture est destiné à des étudiants qui, sans être encore véritablement « confirmés » en latin, en possèdent déjà les bases. Il vise à leur permettre d'améliorer leur pratique de la version, tout en allant, à travers un éventail de textes choisis, à la découverte d'une période-clé de l'histoire de Rome, celle qui correspond aux débuts de l'Empire romain et à la dynastie julio-claudienne. Une courte introduction contient un résumé de l'histoire romaine commençant avec la « crise de la République », une présentation des différents empereurs julio-claudiens, une biographie de Tacite et de Suétone, les deux principaux auteurs sollicités (il y a en outre un unique extrait de l'*Apocoloquintose*), ainsi qu'un glossaire des termes techniques. Ce survol sommaire (il n'est par ex. pas question de la littérature augustéenne ou de l'idéologie de Tacite et Suétone) inclut une bibliographie copieuse et récente. Viennent ensuite les textes (entre 12 et 20 lignes habituellement, quelques-uns allant jusqu'à 30 lignes et le dernier – la mort de Néron chez Suétone – s'étendant sur 49 lignes), répartis en cinq sections : sept textes pour Auguste, quinze pour Tibère, douze pour Caligula, vingt pour Claude, vingt-huit pour Néron. Afin d'être accessibles, ils présentent des coupes, y compris au sein des phrases elles-mêmes ; ces coupes ne sont pas signalées et on regrettera qu'elles puissent altérer la perception à la fois du style des auteurs, en particulier de Tacite (qui pratique volontiers la « phrase à rallonge »), et de l'enchaînement historique. On citera par ex. le discours de Cremutius Cordus (258 mots dans les *Annales*, 87 ici), avec disparition des lignes (sur les notions de *fides* et d'*eloquentia*) qui permettent de faire de ce passage plus qu'un simple procès de majesté et d'y voir une réflexion sur le travail de l'historien sous le Principat. Les textes sont suivis d'une liste de points de grammaire à réviser, selon une progressivité, et de notes consistant en éclaircissements grammaticaux (ex., p. 33, « *adiri* : present infinitive of *adeo* », « *quoquam* is ablative singular of *quisquam* », « *nisi se consulto* : ablative absolute » ...), lesquels se réduisent du reste au fil de l'ouvrage et des progrès attendus des étudiants. À la fin de chaque section figurent, sous la rubrique « Appreciation », de brefs commentaires explicatifs qui donnent des pistes pour une exploitation littéraire et historique des passages. La sélection est opérée de manière à capter l'intérêt et donc favorise les épisodes spectaculaires ou anecdotiques (extravagances, déboires familiaux, *exitus*...), comme la mort d'Agrippine (9 textes pour ce seul épisode). Le livre se termine par un lexique latin, les mots supposés être connus des étudiants étant marqués d'un astérisque. On signalera aussi trente-quatre figures (monnaies, monuments, inscriptions...) ; une carte de l'Empire romain est proposée, mais, étant donné que la plupart des extraits concernent Rome, un plan de l'*Vrbs* aurait également eu sa place. — Olivier DEVILLERS.

P. MAGNO, *Principi di metrica latina* seguiti da una scelta di poesie di Catullo, tradotte e commentare, Fasano di Brindisi, Schena Editore, 2003, 14 x 21, 111 p., br. EUR 5.00, ISBN 88-8229-441-2.

C'est une présentation claire, jusque dans la typographie, des notions élémentaires de prosodie et de métrique (spécialement Catulle, le théâtre et Horace) ; les notes présentent les points litigieux et leur bibliographie. Plusieurs appendices : vers saturnien, métrique de Livius Andronicus, Ennius, Pacuvius, Laevius, Horace (scansions différentes des vers éoliens et conséquences sur le rythme) et Martial (la clausule trisyllabique du pentamètre). Des extraits de Catulle surtout, d'Horace, de Tibulle et de Martial, sont commentés et traduits en différents vers libres : celui qui est aussi un spécialiste de la littérature italienne pense que c'est un bon moyen d'apprécier ce qui, fondamentalement, est chant. On ne peut que lui donner raison, recommander ces « principes » et leur pratique. – B. STENUIT.

Anthony J. BOYLE, *Roman Tragedy*, London - New York, Routledge, 2006, 14 x 21.5, XI + 303 p., br. £ 12.99, ISBN 0-415-25103-6.

I. Naissance et évolution du théâtre à Rome. Le goût du spectacle est ancien chez les Romains (funérailles, triomphe), la première représentation attestée est une tragédie de Livius Andronicus en 240 ACN, mais les Grecs et les Étrusques ont dû mettre Rome au contact du théâtre : les *ludi scaenici* (Liv., 7, 2, 3-13), toutefois controversés. II. Évolution de la tragédie. L'A. cite, traduit et commente brièvement des fgts de Liv. Andron., Naevius, Ennius, Pacuvius et Accius, recourant aux travaux récents (dont certains, excellents, telle l'éd. Dangel, CUF 1995, d'Accius), cités dans les notes nombreuses (hélas ! en fin de volume) : la bibliographie est bien exploitée, quoique surtout anglaise, avec quelques oublis incompréhensibles (comme l'éd. Chaumartin de Sén., CUF 1996-1999). Figurent les témoignages sur les pièces perdues : la *Thyeste* de Varius, sujet anti-tyrannique traité aussi par Cassius de Parme et peut-être par Sempronius Gracchus (p. 161-162). À part Publius Pomponius Secundus (perdu) et Sénèque, objet d'un chapitre entier (e. a. : théâtre récité, bien que conçu pour la scène ; part relative du stoïcisme dans l'inspiration ; les chœurs ne sont pas étudiés), le théâtre semble disparaître, et pourtant : contrôle ou mainmise d'Auguste sur les spectacles en général, désintérêt de Tibère, *obsessive theatricality* (Beacham 1999) et Caligula, qui annonce le regain d'intérêt sous Claude, culminant avec Néron, *scaenicus imperator* (Plin., *Pan.*, 46, 4) ; insistance sur la *recitatio*, accompagnée de chants et de danses (p. 186-187). III. La tragédie romaine meurt deux ou trois générations après Sénèque ; à cette ultime étape appartient *Hercule sur l'Oeta* (sans doute) et *Octavie* (sûrement). — Malgré quelques bizarreries dans la bibliographie et certaines expressions (*Roman palimpsests*, p. 205 et s. à propos de Sén., mais l'index, s.v. *imitatio*, ne renvoie qu'à la p. 12), ce livre bien documenté se lit agréablement et tombe bien, puisque le caractère fragmentaire de la tragédie romaine n'a pas favorisé les synthèses. – B. STENUIT.

Titus Maccius Plautus. *Asinaria*. Edidit Rupertus Marius Danese (Editio Plautina Sarsinatis), Urbino, Quattroventi, 2004, 17 x 24, 95 p, br. EUR 15.00, ISBN 88-392-0575-6.

Un examen minutieux de la tradition manuscrite et imprimée caractérise la nouvelle édition complète de Plaute, dirigée par C. Questa et R. Raffaelli, appuyée sur des travaux préparatoires (*Lecturae Plautinae Sarsinates...*, ab 1998). La présente édition de l'*As.* propose une bibliographie détaillée : principales éditions (depuis Merula, Venise, 1472), commentaires et études (depuis Turnèbe, *Adversaria*, t. I, Paris, 1564). L'A. a procédé à l'examen personnel de onze mss (p. 9). L'a.c. est double : titres, personnages, attribution et longueur des répliques ; variantes, conjec-

tures, difficultés métriques. L'A. se montre respectueux de la tradition manuscrite, décrite avec grande précision (différentes mains des corrections, lettres peu lisibles, espaces blanc dans un vers) ; il maintient les *crucés* et signale en a.c. les conjectures. Quelques interventions plus personnelles (il n'y a pas de liste récapitulative) : au v. 205, *inquam*, < *iniqua* >, *praebeo*. La dittographie résout le problème métrique. 238 : *singraphum*, car « *antiqua forma* » (au lieu d'un y) que l'on retrouve aux v. 746 et 802. L'a.c. suggère quelques corrections : au v. 217, *aves suescunt* Boldrini per litteras (raison métrique ; synérèse de *suescunt*). 403 : *cedit* : *incedit* codd., car 405 : *cedit* Jos. Scaliger. – B. STENUIT.

Giampiero SCAFOGLIO, *L'Astyanax di Accio. Saggio sul background mitografico, testo critico e commento dei frammenti* (Collection Latomus, 295), Bruxelles, Latomus, 2006, 16 x 24, 156 p., br. EUR 30, ISBN 2870312369.

Pour l'A. (= S., ici), l'édition de J. Dangel, CUF, 1995 (= D.), réalisa un progrès appréciable de notre connaissance d'Accius, mais la vision d'ensemble qui présida à cette édition (difficile : plus de 700 vers inégalement transmis pour une cinquantaine de titres) laisse la place à l'approfondissement des principales tragédies ; leur action générale est connue, puisque le corpus accien offre « un ensemble narratif unitaire » (D., p. 79) : trois cycles (en plus d'un cycle de Thèbes et de tragédies prétextes) : Pélopidès ; guerre de Troie ; après Troie (Pélopidès, fin). L'*Astyan.* et les *Troad.* (vraisemblablement la même tragédie, au titre double : S., p. 74-75) relèvent du second cycle : le triste sort du fils d'Hector et Andromaque, précipité par Néoptolème du haut des remparts. Pour Accius, le problème (toujours actuel, p. 9 et 127) de la guerre et de ses violences, en pleine conquête romaine : quel droit pour les peuples conquis ? L'A. dresse d'abord un vaste panorama, littéraire et parfois iconographique, du mythe depuis Homère, avant de fournir des précisions sur son traitement par Accius ; *Servius auctus ad En.* 3, 489, pourrait reproduire l'*argumentum* de la *fabula* accienne ; d'où reconstruction de la trame et des particularités de l'*Astyan.*, et comparaison avec les autres sources : le commentateur peut s'étoffer, mêlant considérations ponctuelles (critique textuelle, style, mythologie...) et place des treize fçts dans le tissu de la tragédie. L'ordre des fçts est le suivant (entre parenthèses, l'ordre de D.) : 1 (1) ; 2 (13) : *mi* S. car meilleure métrique que *mihi* D. ; 3 (11) : S. ne reprend que *arce* (plausible et économe) de la correction *arce ex D.* : *arcere* codd. ; 4 (6) ; 5 (2) ; 6 (3) ; 7 (5) ; 8 (7) ; 9 (8) : *repertus*, conjecture de Mercier, plutôt que *refertur* D. ; *fortuna* et non *Fortuna* ; 10 (9) ; 11 (10) : *prorepens* S., Bothe : *prope euntem* D. (corr. non signalée par S.) ; 12 (4) ; 13 (12). S. ajoute un *dubium* (Cic. *Tusc.* I 16, 36). *Troad.* : 1 (1) : *nunc tornans* D. paraît inutile à S. qui reprend *nocturnam* du *Servius auctus* et corrige plus loin *frendere* ; en suivant S., je traduis : « (Les Achéens veulent que moi [une prisonnière troyenne ; Hécube ?]), la nuit, (je) fasse crisser les grains calcinés sur la pierre. » Il s'agit de la préparation du pain (cf. Virg., *Én.*, 1, 179). 2 (2). Un excursus sur le fçt 5 d'*Astyan.* : la violente attaque contre les devins « qui comblent de mots les oreilles des gens pour remplir d'or leur propre demeure » est un *topos* dont l'impact sociopolitique n'est pas sûr. — Une quinzaine de fçts (le plus long fait 3 vers et 2 mots) revivent ! – B. STENUIT.

Giuseppina MAGNALDI, *Parola d'autore, parola di copista. Usi correttivi ed esercizi di scuola nei codici di Cic. Phil. 1.1 - 13.10* (Minima Philologica. Serie latina, 2), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, 15 x 21, 280 p., br. EUR 20, ISBN 88-7694-742-6.

V (Arch. San Pietro H.25), fort apprécié avant le XVII^e s., fut dénigré au profit de D (*codices decurtati*) ; il faut attendre les collations de Halm (1856) pour que le caractère interpolé de D fût montré et V à nouveau apprécié, malgré ses *duplices*

lectiones : son copiste, ignorant mais fidèle, a intégré au texte des *Phil.* les corrections et explications marginales et interlinéaires de son modèle. Exemples (encore simples) : en 2, 104, V lit *hastaea* (impossible), parce que son modèle devait avoir *hasta* accompagné de la corr. *ae* au-dessus de la finale erronée : *hasta* D, edd. 10, 15 : *Caesaris res actas* V D : *C. acta* edd. ; *res* glose *acta*, est intégré mais compris comme accusat., d'où *actas*. L'A. travaille depuis plusieurs années sur ces problèmes paléographiques, autour du mot-signal, du mot-repère, mot erroné, ou précédent, ou suivant, qui est répété dans la corr. pour bien la signaler, mais intégré au texte de la copie suivante (voir *LEC* 69 [2001], p. 435-436). Ici, sur base de collations personnelles, elle discute avec minutie plus de cent vingt passages des *Phil.* et permet de mieux comprendre les corr. et variantes (de D et V), de distinguer pour la première fois les différentes mains des correcteurs de V et de proposer parfois du neuf. Ainsi, 3, 31 : *senatum stiparit [armatis]*, *armatos*. Là où l'éd. Boulanger et Wuilleumier (CUF, 1959-1960) voyait une amplification oratoire, l'A. explique qu'*armatis* est de trop (car *armis* un peu supra) et vient de la corr. d'*armatos* (COD de *includerit* infra) interprété comme complément de *stiparit* (+abl.). 5, 39 : la faute *sapientiam* fut corrigée par un *-tia* (mal compris, même aujourd'hui), d'où la corr. *sapientia [etiam] : sapientia et clementia* Boulanger - Wuill. 8, 7 : ... *faciebat*. < *Contendebat* > *Sulla cum... per uim [olo consulla] latas... Contendebat* a disparu par homéoteleute avec *faciebat* et est restitué grâce à *contentionem* qui précède ; en marge, le copiste inscrit *olo* (i.e. *lege*) *contendebat sulla* (mot-signal) ; enfin ; le tout est intégré à un mauvais endroit sous l'abréviation *olo consulla*, i.e. *L(ucius) con(sul) Sulla*. - B. STENUIT.

Marcus Tullius Cicero. Speech on Behalf of Publius Sestius. Translated with Introduction and Commentary by Robert A. KASTER (Clarendon Ancient History Series), Oxford, University Press, 2006, 14.5 x 22.5, XVI + 493 p., rel. £ 70, ISBN 0-19-928303-6.

Sestius avait contribué au retour de Cicéron à Rome. Quelques mois plus tard, en mars 56, il est accusé *de ambitu* et *de ui*. Cicéron le défend, il est acquitté. L'introduction de Kaster raconte tout cela (mais la *lex Plautia* s'applique-t-elle aux violences privées ou publiques ?), analyse le discours et décortique l'excursus des § 96-143 (*natio optimatum* 96, *cum dignitate otium* 98...). La traduction veut fournir un texte agréable à l'oreille et garde l'ampleur des périodes cicéroniennes ; les termes institutionnels et politiques sont traduits avec une précision intéressante (glossaire en fin de volume), parfois redondante : *ciuitas*, « *civil community* » (à côté de « *citizenship* ») ; *dignitas*, « *worthy standing* » ; *nonnullius officii* [...] *religione* (8), « *scruple over an aspect of dutiful behavior* » (cf. Cousin, CUF, 1965 : « le respect d'une certaine courtoisie »). 96 : *optumates*, « *men of the best sort* » et *populares*, « *men of the people* ». 98 : *otiosae dignitatis*, « *tranquil worthiness* » et, parmi les fondements de cette dernière : *religiones*, « *sources of religious scruple* » ; *potestates magistratuum*, « *the magistrates' formal powers* » ; *leges*, « *positive laws* » ; *fides*, « *the validity of one's word* ». Le texte suit Maslowski (Teubner, 1986), sauf en vingt-deux endroits, discutés dans le commentaire. Signalons au moins 8, fin : *uobis omnibus* de plusieurs mss, car geste de Cicéron. 16, dernier mot : *insani* peut être gardé, malgré l'ingénieux *exsangui* Koch. 82 : *Quintum Orelli* et non *Quintium* codd., puisqu'il est inutile d'ajouter à la confusion créée autour d'un homme ayant deux prénoms dans ses *tria nomina* (exemple de l'A. : Patrick Henry). 85 : < *alii* > *magistratus*, car symétrie avec un *alii* dans la suite. Les lemmes du commentaire sont en anglais, procédé bizarre, même dans un livre destiné aux historiens, mais les termes latins reviennent souvent dans les explications historiques, idéologiques et rhétoriques. Le *Sest.* brosse avec talent le tableau des violences à Rome (Clodius) ; sans doute encore grisé par son retour triomphal, prolix sur son action mais aveugle sur la réalité de son influence politique, Cicéron verse dans la naïveté : au § 45, il se dit avoir été prêt, en 58, donc loin de Rome, à lutter contre des pirates pour défendre ses concitoyens : « *sleight of hand* ». Bien dit. Plus loin : *Seruau* *igitur rem publicam*

discessu meo (49), etc. Toutefois, pour l'A., ces phrases reflètent l'opinion à l'égard de Cicéron, en dépit de quelques exagérations (p. 29-30). À moins qu'il ne se fût agi de jeu, pour donner du courage, dans cette époque violente... – B. STENUIT.

Francois GUILLAUMONT, *Le De diuinatione de Cicéron et les théories antiques de la divination* (Collection Latomus, 298), Bruxelles, Éditions Latomus, 2006, 16 x 24, 396 p., br. EUR 57, ISBN 2-87031-239-3.

Rentré à Rome avec l'absolution de César, le pompéien que fut Cicéron se consolait de son inactivité politique en philosophant avec son ami Atticus et en écrivant ce livre sur la divination, car la période troublée des guerres civiles fut riche en prodiges. Ce *De diuinatione* se présente sous forme de dialogue entre Cicéron et son frère Quintus. Dans la première partie, Quintus se fait le porte-parole des stoïciens et prend la défense de la divination qui suppose l'existence d'un Destin immuable que les dieux peuvent dévoiler lors d'événements graves. Quintus apporte des exemples à l'appui de sa thèse. Dans la seconde partie, Marcus, disciple des platoniciens de la Nouvelle Académie, réfute son frère et ses exemples. Mais pour finir, Marcus laisse au lecteur la liberté de choisir entre les deux thèses. Cicéron lui-même souligne le lien de ce traité avec deux autres qui abordent des aspects différents de la même question, le *De fato* et le *De natura deorum*. — La thèse de Guillaumeont est qu'on s'est trop obstiné à chercher les sources grecques du *De diuinatione*, comme si ce livre n'était qu'un centon de citations grecques : dès 1936, Boyancé avait réhabilité Cicéron en montrant qu'il présentait de manière personnelle les doctrines des philosophes grecs. En 1981, J. Boes a prétendu que, derrière Quintus, se cachait Brutus, le meurtrier de César ; dès lors, le livre critiquerait Brutus d'ajouter foi à la divination, responsable de son indécision après la mort de César : F. G. invite au contraire à distinguer la croyance à la divination et son utilisation politique. Pour Cicéron, le devoir de tout citoyen romain, croyant ou non, est de maintenir la religion officielle, dont la divination fait partie. Reste à savoir qui contrôle la religion publique. Varron avait écrit, peu avant Cicéron, que la théologie de la Cité n'est pas celle des philosophes, et que, même fausse, elle est toujours bonne et utile pour l'État ! Beaucoup de Grecs pensaient de même depuis trois ou quatre siècles. Cicéron savait que la religion officielle et la divination étaient passées aux mains de César, mais il déclare dans le *De diuinatione* que, pour sa part, il n'avait pas perdu l'espoir d'un retour à la République et, dès lors, au bon usage de la divination. — En 1991-1992, Blömdorf et Lévy ont estimé que c'étaient les guerres civiles qui avaient fait évoluer les idées de Cicéron sur la divination, car Pompée avait cru les devins et fut battu, tandis que César les avait dédaignés et fut vainqueur. Mary Beard (1986) pensait, pour sa part, que Cicéron s'était surtout basé sur ses expériences personnelles pour aboutir au scepticisme, au refus de conclure. Pour l'A., qui a déjà écrit un premier ouvrage sur ce thème (*Philosophie et augure*, 1984), sur base des lettres, traités et discours de Cicéron, celui-ci est devenu plus sceptique avec l'âge, tout en prônant la divination au niveau politique, pour assurer la cohésion de la Cité. Cependant, à la fin de sa vie, il s'est durci et a rejeté l'ensemble des méthodes divinatoires. — Les philosophes antiques avaient abondamment étudié la connaissance de l'avenir et les méthodes utilisées pour le découvrir ; F. Guillaumeont tente de situer le *De diuinatione* dans ce courant d'idées et conclut que l'ouvrage utilise, certes, des sources grecques, mais ne se réduit pas à une simple compilation de textes grecs ; il y voit une œuvre de réflexion, nourrie par l'expérience et la culture de son auteur et aboutissant à une position personnelle. Constatant qu'il a connu beaucoup d'erreurs en fait de divination et aucun succès indiscutable, Cicéron rejette finalement la divination tout en continuant à croire à une providence divine. L'A. conclut que cet ouvrage est une œuvre sans équivalent dans la littérature antique par sa pensée originale et son caractère non dogmatique. — Quant à la date de la composition, l'A. estime que le *De diuinatione* a été écrit en partie pendant et en partie après la dictature de César, car ce livre de réflexion exigeait du temps et du calme et non l'agitation politique qui suivit les Ides de mars 44 ; seule la

fin de l'ouvrage serait postérieure à l'assassinat de César, dont parle Cicéron dans ce même livre. — Cet ouvrage est tiré d'une thèse de doctorat soutenue à Paris-IV en 2000. Il fait preuve d'une connaissance approfondie des problèmes et mérite nos éloges, même si son argumentation ne paraît pas totalement probante.

B. CLAROT, s.j.

Asconius. Commentaries on Speeches of Cicero. Translated with Commentary by R. G. LEWIS (Clarendon Ancient History Series), Oxford, University Press, 2007, 14.5 x 22.5, XXII + 358 p., br. £ 25, ISBN 0-19-929053-9, rel. £ 65, ISBN 0-19-929052-0.

Students of the Roman republic will be familiar with the series of articles produced by R. G. Lewis since the mid-seventies of the last century onward. These papers were often acute, occasionally wrongheaded but invariably thought-provoking. Now we have from him an edition of the Ciceronian commentator Asconius. It is a work with much to commend it. To begin with it makes available once more Clarke's Oxford Classical Text, which has been out of print. This is of course a purely incidental virtue but there are others which are not and which we owe to Lewis himself. He provides us with a workmanlike and clear translation of an author who is, as he himself points out in his introduction (p. xiii), often 'plain and pedestrian'. He also furnishes a useful commentary. While freely acknowledging his debt to Marshall's work of 1985, Lewis's is an individual voice supplying terse and pertinent commentary. — In just a few places did I feel the need to comment on the commentator. C. Triarius was defeated at Zela by Mithridates (p. 218) but did not die. The timely arrival of Lucullus saved him from being lynched by his own men. The seeming contradiction between Asc. 21C and Suet. *Nero* 2.1 with regard to Scaurus' priesthood (p. 221-222) may be resolved by recognising the two sources are speaking of two separate incidents. Asconius tells us of what Domitius did to Scaurus when he failed to become an augur. Suetonius is narrating a separate attack he mounted on the pontiffs when they would not admit him to the place previously occupied by his father. I must say I have difficulty conceiving of the Varian *quaestio* at the start of the Social War as an attempt to invoke patriotic fervour against the rebels (p. 223). Its activities bear all the hallmarks of a witch hunt. I am sceptical too of the view (p. 275) that the purpose of the Lex Licinia Mucia of 95 BC was to 'clarify matters' and 'lay the foundation for later progress.' I think Lewis is closer to the truth when he speaks of appeasement of reactionary opinion but he fails, I believe, to see how allied illegal usurpation of the citizenship which provoked that reaction, did actually lead to the Social War. Finally, it may very well be that Catiline's name has been somewhat blackened (p. 293) but I do not see how we can avoid the conclusion that he laid the foundation for his ill-repute while acting as a hitman in the Sullan proscriptions. — Sadly this is a posthumous work as the author died in 2001. It is also a work of considerable utility and as such represents a fitting memorial to an under-rated scholar. — A. KEAVENEY.

Yvan NADEAU, *Safe and Subsidized. Vergil and Horace sing Augustus* (Collection Latomus, 285), Bruxelles, Latomus, 2004, 16 x 24, 327 p., br. EUR 47, ISBN 2-87031-226-1.

Le chap. I établit 55 parallèles d'Homère et Virgile décrivant des combats singuliers (Pâris et Ménélas, Énée et Turnus...) ; les tableaux (références et brefs résumés) sont doubles : leur succession dans l'*Illiade*, puis dans l'*Énéide*. Les aspects narratif et thématique sont analysés, pour chacun des cinquante-cinq parallèles. Le chap. II compare la mort d'Hector dans l'*Il.* et celle de Turnus dans l'*En.* Se succèdent comparaisons et rapprochements d'*En.*, 6 avec le chant 11 de l'*Odyssee*, le *Rep.* de Cicéron (songe de Scipion Émilien, à la veille de son assassinat, selon l'A., par ses opposants) et Ovide (*Mét.*, 1) : en filigrane, l'A. décèle des allusions à Auguste et l'appréhension

de la mort de ce dernier. La signification politique contemporaine continue à être dévoilée dans les autres chapitres : la fin d'*En.*, 6 et 12 évoque les événements de 23 av. J.-C. : mort de Marcellus et conspiration de Caepio (chap. III). L'ode I, 6 d'Horace (chap. IV) est comparée à des textes de Virgile ; les allusions à Auguste et Agrippa (par Diomède et Ménon) sont soulignées par la structure de l'ode (dans *Latomus* [1980 et s.], l'A. a publié plusieurs articles sur ce sujet). La même démarche est entreprise pour *Od.*, I, 7 et 15 ; III, 14 (chap. V) ; I, 20 ; II, 13 et 17 ; III, 4 et 8 (chap. VI). L'intertextualité permet de saisir les allusions à l'actualité. Une vision pessimiste se dégage, du moins partiellement ; l'A. insiste, par exemple, sur l'érection, par Auguste, d'une statue en or de Cléopâtre (*non humilis mulier*, *Od.*, I, 37, 32) dans le temple de Vénus Génitrice, tout comme sur la figure de Didon, noble et sympathique chez Virgile. — La table des matières, pourtant développée, de même que l'absence de véritable conclusion et d'un index des principaux passages, ne facilitent pas la consultation de cet ouvrage, dense, touffu, offrant cependant de nombreux rapprochements (souvent connus) et en tirant des conséquences qui éclairent quelque peu l'attitude si controversée de Virgile et d'Horace à l'égard d'Auguste.

B. STENUIT.

Colette DE CALLATAY-VAN DER MERSCH, *Virgile, miracle de l'histoire*, Leuven, Peeters, 2005, 16 x 24, 143 p., br., ISBN 90-429-1710-5.

Précédemment, en 1999, c'était *Vitruve, l'architecte du Panthéon*, « avatar subtil de quelques spéculations ésotériques du Moyen Âge » (Callebat ici même, *LEC* 61 [2002], p. 197) ; maintenant, Vitruve, avec le Panthéon toujours, concrétise les conceptions de Virgile, dont le langage est à la fois verbal et architectural : le fronton du Panthéon est dans les combinaisons arithmétiques des *B.* au nombre de dix (à faire pâlir d'envie Maury [1944], pourtant sur le bon chemin orphico-pythagoricien), son avant-corps dans le quadrilatère des *G.* et la rotonde dans le cercle établi sur un zodiaque des douze chants de l'*En.* Dante savait cela (à Virgile : « Tu sais même ce que je tais » : *Inf.*, 19, 39) : l'Enfer, espèce d'entonnoir, est un triangle renversé ; le Purgatoire, une sorte de porte solennelle ; le Paradis, la vision d'une sphère cosmique. D'ailleurs, le Baptistère de Florence est le rejeton du Panthéon. Le module pour tous : onze. Ainsi (voir l'œuvre de Virgile en figures géométriques, p. 10-11), *En.* = 9 856 vers (ou à peu près) = $\pi \times R^2$ = cercle parfait engendré par deux nombres sphériques (56 est le rayon : $5 + 6 = 11$). « Exceptionnelle syzygie » (p. 5) associant, au fil des chapitres, Dante et Virgile (Nisus = Vitruve et Euryale = Virgile), mais aussi Horace (p. ex. : *Od.*, III, 1 en 12 str. = les 12 signes du zodiaque ; *CS* en 19 str. = cycle luni-solaire de 19 ans), Auguste (ramenant l'obélisque d'Héliopolis, rayon-étalon du Panthéon), Stace (accompagnant Virgile et Dante dans *Purg.*)... et sans doute, je pense, l'A., qui a vu ce qu'aucun philologue n'a vu et ne verra, sans doute aussi, plus jamais. — B. STENUIT.

Robert E. COLTON, *Régner and Horace* (Collection Latomus, 286), Bruxelles, Latomus, 2004, 16 x 24, 81 p., br. EUR 15, ISBN 2-87031-227-X.

Le sujet est connu, l'A. le reprend de façon fort intéressante et précise : mise en parallèle des extraits de dix satires de Mathurin Régner et des passages correspondants d'Horace, empruntés aux *Satires* mais aux autres recueils aussi. Les textes sont accompagnés d'une traduction anglaise. L'A. relève les expressions que Régner traduit, transpose ou transforme. C'est ainsi que la huitième satire, au contraire de la onzième, semble bien loin du Fâcheux d'Horace, mais les rapprochements (tableau p. 28) montrent là aussi l'influence de *Sat.*, I, 9. L'A. est attentif aux nuances des mots et à l'établissement du texte, sans toutefois justifier certains choix. Ainsi *AP*, 172 (p. 13, n. 5), passage corrompu ; l'A. attribue à Rudd les corrections adoptées

(d'ailleurs valables) : elles sont de Bentley (voir maintenant le commentaire de Fedeli, Rome, 1997). La conclusion résume les parallèles établis et les étend à La Fontaine et Boileau. Plusieurs index clôturent cet ouvrage agréable, clair et intelligemment conçu.

B. STENUIT.

Propertius. Élégiés. Texte établi, traduit et commenté par Simone VIARRE, Paris, « Les Belles Lettres », 2005, 13 x 19, LXVII + 254 p., br. EUR 43, ISBN 2-251-01442-X.

L'introduction repose sur les données sûres, accompagnées d'un choix dans la bibliographie. Vie : méfiance à l'égard de pures suppositions sur la sexualité de Prop. (n. 5) ; Cynthie, « foncièrement un personnage construit » ; les élégiés ne sont pas un roman vécu, « même si certains incidents sont vraisemblables » ; le I. IV est-il sérieux ? Un augustanisme nuancé traverse les quatre livres. L'œuvre : on ne peut pas nier une composition numérique et des symétries, mais l'A. a raison de se méfier des développements simplistes. Sources et influences. La mythologie. Le genre élégiaque, c'est d'abord une métrique imposant un changement continu de rythme (Grimal), aussi la subjectivité et une thématique variée. L'amour propertien. L'imagination surtout visuelle et une esthétique du difficile. Établissement du texte : l'A. aime les éditions anciennes, depuis la princeps (Venise, 1472), Béroalde sr (1487), qui était un authentique philologue, Jos. Scaliger (1577), jusqu'à Lachmann (1816), « révolutionnaire », Baehrens (1880), « le véritable pas en avant », sans oublier les dernières éditions : utile liste des *emendatores*, mais, dans l'a.c., qui sont Perreius (*ad* III, 12, 18) et Fruter (*ad* IV, 9, 60) ? Pour la tradition ms., on dispose de deux études fondamentales (Butrica, 1984 et Heyworth, 1986) ; la description des mss ne débouche pas sur un stemma, mais on n'en est pas loin, avec une première famille dont *N* est le plus ancien et seul témoin (env. 1200) ; *AFLP* principalement pour la deuxième famille aux liens complexes (ses autres mss, rarement consultés, sont-ils *descripti* ?) ; une troisième famille *TSW* (sigles de Heyworth), indépendants les uns des autres. De plus, *MU* (copies d'une copie de l'archétype ?) pour combler la lacune de *N* (IV, 11, 17-76). L'A. a collationné ces dix mss et quelques *recentiores*. *DVV*^o sont exclus, car peu fiables. Le *Thesaurus criticus*... de Smyth (1970) a rassemblé la plupart des conjectures ; l'A. l'a utilisé, complété, vérifié, avec une sympathie justifiée pour la philologie humaniste. L'A. est prudente, de tendance conservatrice (Prop., difficile, prête aux corrections). Les transferts de vers ne se font qu'à l'intérieur des pièces (mais II, 6, 41-2 placés avant II, 7, 1), plusieurs pièces sont subdivisées ; les lacunes sont signalées, sans essai de les combler. Plus d'une centaine des neuf cent cinquante-neuf notes, en fin de volume, abordent des problèmes d'établissement du texte, le plus souvent brièvement et je n'ai rencontré aucune conjecture propre à l'A. (ce qui n'est pas a priori un défaut). La n. 90 (*ad* I, 12, 2) se résigne à la conjecture de Kraffert *Pontice*, mais l'a.c. devrait être complété ; n. 92 (*ad* I, 12, 9) : *num* et non *non*, « parce que la réponse attendue est affirmative » : sans doute une distraction ; la n. 118 (*ad* I, 16, 2) défend la conjecture *patriciae* Phillimore, mais la seule référence à Liv., 10, 29 n'est pas explicite ; la n. 257 (*ad* II, 13, 1) devrait compléter l'a.c. sur l'origine de la conjecture *Susa*. Les autres notes abordent divers problèmes d'interprétation. Ainsi la n. 40 (*ad* I, 5) écarte C. Cornelius Gallus, malgré les emprunts à ce dernier (*contra*, voir maintenant F. Cairns, *Sextus Propertius*..., Cambridge, 2006, p. 202) ; n. 169 (*ad* II, 1, 23) sur l'insuffisance de l'explication métrique (Remus seul nommé, et non Romulus) ; n. 657 (*ad* III, 17) : l'A. n'est pas sûre que cette prière à Bacchus a pour but d'amuser (Lyne). La traduction en prose s'efforce avec succès de respecter le tour de l'original, elle ne manque pas d'élégance et achève de faire de cette édition prudente de Prop. le successeur attendu de Paganelli (1929) dans la CUF. – B. STENUIT.

Francis CAIRNS, *Sextus Propertius : The Augustan Elegist*, Cambridge, University Press, 2006, 16 x 23.5, XVI + 492 p., br. £ 55 / US \$ 100, ISBN 0-521-86457-7.

Chap. 1 : examen critique détaillé des sources littéraires et épigraphiques sur Propertius, sa famille, Assise... Chap. 2 : étude prosopographique des patrons du l. I, Volcarius Tullus et C. Cornelius Gallus. Le patronage littéraire (l. II-III : Mécène ; l. IV : Auguste) implique loyauté, y compris chez les autres poètes augustéens. L'étude du cadastre antique confirme les confiscations de terres dans la région d'Assise et les compensations obtenues, par Propertius aussi, antérieures à 16 av. J.-C. (p. 57). Chap. 3 : le Gallus, auquel sont dédiées les élégies 5, 10, 13 et 20 du l. I, est le poète élégiaque actif dans la défaite d'Antoine et Cléopâtre, devenu préfet d'Égypte avant de tomber en disgrâce (27 ou 26 av. J.-C.) et de se suicider. Propertius trouvait alors un autre patron, Mécène, mais Gallus a exercé une forte influence sur sa poésie, influence sous-estimée et poursuivie au-delà du l. I. Les chapitres suivants s'efforcent de le démontrer, en relevant les traits identiques et récurrents d'ordre lexical, métrique et thématique, dont certains trouvent un parallèle étonnant avec le fgt 2 (Courtney) des papyrus découverts à Qaşr Ibrim et dont l'A. ne peut être que Gallus. Sur le plan métrique (chap. 5-6), Propertius utilise à la fin du pentamètre proportionnellement beaucoup plus de polysyllabes (4 syll. ou davantage) et de trisyllabes que ses contemporains ; ce fait se retrouve dans des pièces où l'influence de Gallus a été décelée précédemment ; plutôt que le résultat d'une composition antérieure ou l'influence générale du néotérisme, l'A. voit l'autorité de Gallus. Le chap. 7, avec subtilité, situe l'élégie I, 20, surtout les v. 25-31, entre Parthénios de Nicée et Gallus. Chap. 8 : Mécène, absent du l. I, apparaît au l. II. Portrait de cette figure controversée. L'influence de Gallus est encore présente, mais l'A. débusque toute une *Maecenas' Etruscanizing influence on Propertian elegy* (p. 292). Chap. 9 : dans II, 34, Lyncée (= Varius), Virgile et Propertius (qui affirme son rôle élégiaque face à l'épopée) sont réunis du fait de leurs affinités avec l'épicurisme et Philodème, au sein du cercle de Mécène. Chap. 10 : de 30 à 15, Auguste, sans chasser Mécène, prend en mains le cercle afin de veiller au bon déroulement de l'éloge du régime. Propertius travaillera dans cette optique, sans opposition cryptée : cette dernière est défendue aujourd'hui au nom de l'indépendance d'un poète, inexistant à l'époque. Dans l'intime de Propertius, cela n'exclut pas certaines réserves à l'égard d'Auguste, tout comme sa *persona* élégiaque d'amant malheureux de Cynthie ne nous dit pas vraiment ce qui s'est passé : *sincerity is not a useful critical concept in the context of Roman elegy* (p. 322). Propertius, dès le l. II, loue le régime (avec les nuances de la *recusatio*) sans abandonner la plaintive élégie ; s'il l'abandonnait, sa poésie officielle passait mal ; il est donc *genuinely Augustan* (p. 356). Chap. 11 : les auteurs anciens savaient mêler sérieux et facétieux (*spoudogeloion*) ; IV, 6 et 9 sont ainsi, de même que III, 17 (hymne de Bacchus) et 14 (femmes de Sparte), dont l'A., par une série fort intéressante de rapprochements (e.a. avec les préoccupations d'Auguste) montre le caractère surtout, mais pas uniquement, sérieux. Le chap. 12 analyse trois *propemptika* à César (III, 4 ; Ov., *AA*, I, 177-228 et le fgt 2, 2-5 Courtney de Gallus) : le troisième a influencé les deux autres ; tous montrent l'évolution de l'élégie. — Livre hardi (l'A. en est conscient, p. 71, etc.), qui ravivera la polémique sur la dépendance de Propertius à l'égard de Gallus, sur la portée des élégies officielles, mais livre clair, très documenté et critique. — B. STENUIT.

Roy GIBSON, Steven GREEN, Alison SHARROCK (éd.), *The Art of Love. Bimillennial Essays on Ovid's Ars Amatoria and Remedia Amoris*, Oxford, University Press, 2007, 15 x 22.5, XII + 375 p., rel. £ 60, ISBN 0-19-927777-X.

Comment aimer ? Comment sortir d'un amour souffrant ? Ovide a répondu à ces questions il y a un peu plus de deux mille ans, en l'an 2 de notre ère. La date est

suffisamment importante pour qu'une célébration s'en soit suivie, à laquelle prend part le livre dirigé par Roy Gibson, Steven Green et Alison Sharrock : *The Art of Love. Bimillennial Essays on Ovid's Ars Amatoria and Remedia Amoris*. — C'est la première fois qu'est publié en anglais un ouvrage collectif consacré au cycle érotodidactique ovidien. Ouvert par un bilan bibliographique dressé par Steven Green, l'ensemble comporte quatre mouvements : *Poetics, Erotics, Politics, Reception*. Dans la première partie, les places de la digression (Alison Sharrock), du lecteur (Niklas Holzberg), de l'intertextualité (Duncan F. Kennedy) sont étudiées. Dans un deuxième temps (*Erotics*), John Henderson évoque l'amour physique selon Ovide ; Alessandro Barchiesi décrit la manière dont deux puissants personnages féminins – Livie et Andromaque – apparaissent dans les écrits ovidiens ; Roy Gibson envisage la modération en amour voulue par le poète ; Gianpiero Rosati voit comment l'un des points essentiels des *Remedia Amoris* est le désapprentissage de l'amour et Philip Hardie éclaire le rôle paradoxal du *Lethaeus Amor* (*Rem.*, 549-578), l'amour qui fait tout oublier. L'Ovide politique (troisième partie) est ensuite aperçu sous quatre angles : l'érotique aux origines de Rome et de ses récits mythiques (Mario Labate), l'(anti-)augustéisme repensé à partir de *L'Art d'aimer* (Sergio Casali), l'amour comme construction culturelle (Katharina Volk), l'évolution en termes darwiniens considérée sous une lumière « ovidienne » (Molly Myerowitz Levine). Enfin, la réception – antique et actuelle – d'Ovide occupe le dernier quart du livre : depuis Martial (Markus Janka), en passant par le Moyen Âge et l'époque moderne (Ralph Hexter) jusqu'au poème *Ovid in Defeat* (1927) de Robert Graves (Genevieve Liveley). — Tous ces spécialistes d'Ovide sont réunis par une commune passion pour l'auteur latin. Aussi, leur admiration s'exprime parfois trop clairement. Et, parfois, cet *Art of Love* peut paraître un ouvrage au seul usage du club très privé des commentateurs d'Ovide : ici, chacun cite l'autre, la société sympathique et secrète des Ovidiens semble de temps à autre fonctionner en autarcie. — De plus, ces Ovidiens s'entendent à moderniser à tout va le poète ancien, en imaginant le film que l'on pourrait tirer d'Ovide (p. 26) et en parlant de *sexploitation* (p. 77), de *cyborgasm* (p. 81), de *9 1/2 weeks* et de *Sex and the City* (p. 99), jusqu'à la mention d'études scientifiques récentes sur la sexualité (p. 267). Ce même parti pris modernisant conduit à dire qu'Ovide n'est pas exilé sur le Pont, mais en Roumanie (p. 142) et que Livie est une « citoyenne romaine » (*femal citizen*, p. 106). — Par ailleurs, les chapitres dédiés au caractère politique des textes ovidiens laissent le lecteur sur sa faim. On sent que l'approche privilégiée est surtout littéraire et non historique. Illustrée par la très précieuse chronologie établie par G. Liveley (p. 338-340) et qui court de *La Cité de Dieu* (410) aux années 2000, la postérité d'Ovide méritait de la même façon davantage d'observations. — Ceci dit, redécouvrir la parole tout à la fois amoureuse et didactique d'Ovide est un plaisir. Les seize auteurs citent de larges pans de l'*Ars amatoria* et des *Remedia Amoris*, et conduisent toujours leurs analyses à fleur de texte : l'*index locorum* (p. 361-372) est en conséquence très riche. Ils pratiquent le détour avec élégance, à travers – surtout – la poésie moderne. Ils permettent une confrontation – entre Anglais, Américains, Italiens et Allemands – des types nationaux d'interprétation d'Ovide. Ils savent faire se répondre les Anciens : Ovide est mis en dialogue avec – notamment – Cicéron, Catulle, Virgile, Propertius, Martial... — Au terme de ces lectures, tout le monde peut se satisfaire de retrouver tel qu'en lui-même l'auteur qui, le premier, a réussi à individualiser en littérature la figure de l'amoureux. — Sarah REY.

Helen LOVATT, *Statius and Epic Games. Sport, Politics and Poetics in the Thebaid* (Cambridge Classical Studies), Cambridge, University Press, 2005, 14.5 x 22.5, XII + 336 p., rel. £ 45, ISBN 0-521-84742-7.

Dans cet ouvrage, qui est une version remaniée d'une thèse soutenue à l'Université de Cambridge en 2003, Helen Lovatt se propose d'étudier le rôle des jeux épiques chez Stace et, plus précisément, dans le sixième livre de la *Thébaïde*. Pour ce

faire, elle procède à une étude à la fois intratextuelle et intertextuelle (chaque chapitre comporte ainsi deux parties, dont la première est intertextuelle et la seconde intratextuelle). — Dans l'introduction, l'A. fait l'esquisse de l'histoire des jeux romains, met l'accent sur la rivalité intertextuelle entre Homère et Virgile et, enfin, confronte la manière dont les poètes épiques, tels Homère, Virgile, Stace et Silius, décrivent les jeux. Le premier chapitre est consacré aux sources auxquelles Stace a eu recours à propos des courses de chars, au rôle du mythe de Phaéthon, à la poétique de l'athlétisme et des courses de chars et, enfin, à l'origine grecque ou romaine des jeux. Le second chapitre traite du rapport entre l'érotisme et l'héroïsme épique, des procédés par lesquels l'auditoire met en œuvre la *fama* poétique, ainsi que du pouvoir de cet auditoire. Le troisième chapitre examine d'abord le disque, considéré comme l'image du monde, et le rôle du héros qui agit contre la réalité du κόσμος, en renversant l'ordre naturel et en rivalisant avec le pouvoir divin. La seconde partie de ce chapitre est consacrée aux gigantomachies chez les poètes latins ainsi qu'aux combats menés par Capanée et Hippomédon contre les géants dans les livres 9 et 10 de la *Thébaïde*. Le quatrième chapitre étudie la tradition de la boxe épique, d'Homère à Stace, et met en évidence, comme point crucial, le renversement, aussi bien dans la structure de la dispute que dans celle de la négociation intertextuelle. Le chapitre se termine par la description de l'influence que la boxe épique grecque et romaine a pu exercer sur Stace. Le cinquième chapitre cherche à dégager, d'une part, la valeur métaphorique de la narration métapoétique chez Stace et, d'autre part, les traits caractéristiques du corps des hommes victorieux ou vaincus hors des jeux et de la guerre. Le chapitre suivant établit le rapport entre guerre et jeux dans la *Thébaïde*, à la lumière des luttes engagées entre Tydée et Polynice ou entre ce dernier et Étéocle. À partir de là, l'A. tente de distinguer l'immortalité héroïque et l'immortalité poétique. Le dernier chapitre est consacré à la comparaison entre le jeu de l'arc dans la *Thébaïde* et chez Homère, Virgile ou Silius, ainsi qu'aux divers rôles des *editores* (maîtres de cérémonies) et à l'organisation civique et politique des jeux. L'ouvrage s'achève par une brève conclusion, un appendice sur les passages renvoyant aux jeux épiques chez Homère, Virgile et Stace, une abondante bibliographie, un *index* des passages étudiés et un *index* général. — En conclusion, il s'agit d'un travail bien structuré qui représente la première étude sur les jeux athlétiques dans le livre 6 de la *Thébaïde* et fournit une nouvelle lecture du poème dans son ensemble. L'ouvrage est destiné aux étudiants et aux historiens qui s'intéressent à la poésie épique ancienne, au sport et au spectacle dans l'Antiquité gréco-romaine. — Hélène PERDICYOIANNI-PALÉOLOGOU.

Statius, Silvae. Edited and Translated by D. R. SHACKLETON BAILEY (Loeb Classical Library 206), Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2003, 12 x 17, VII + 438 p., rel. £ 14.50, ISBN 0-674-99604-6.

Statius, Thebaid. Books 1-7. Edited and Translated by D. R. SHACKLETON BAILEY (Loeb Classical Library 207), Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2004, 12 x 17, 459 p., rel. £ 14.50, ISBN 0-674-01208-9.

Statius, Thebaid. Books 8-12. Achilleid. Edited and Translated by D. R. SHACKLETON BAILEY (Loeb Classical Library 498), Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2003, 12 x 17, 441 p., rel. £ 14.50, ISBN 0-674-01209-7.

La présente édition succède à celle, en deux volumes, de Mozley (1928). La traduction est nouvelle, précédée d'une courte introduction sur les aspects littéraires et l'histoire des textes. Les notes sont plus développées qu'en 1928. On trouvera aussi un survol bien utile des études des dernières décades, par K. M. Coleman, qui permet de

mesurer à nouveau l'évolution du jugement (nettement plus favorable) des épopées post-*virgiliennes*. L'a.c., qu'on sait réduit dans la Loeb, est attentif aussi aux éditions précédentes et montre le soin avec lequel le texte a été établi ; le tome des *Silves* comporte un appendice de critique textuelle où l'on retrouvera, avec des changements, l'article de l'A. paru dans *HSPh* 91 (1987), p. 273-82, et son goût pour l'*emendatio ope ingenii*. Les index des noms propres, dont certains moins connus sont brièvement expliqués, ferment cette belle édition. – B. STENUIT.

François SPALTENSTEIN, *Commentaire des Argonautica de Valérius Flaccus (livres 3, 4 et 5)* (Collection Latomus, 281), Bruxelles, Latomus, 2004, 16 x 24, 563 p., br. EUR 78, ISBN 2-87031-222-9.

François SPALTENSTEIN, *Commentaire des Argonautica de Valérius Flaccus (livres 6, 7 et 8)* (Collection Latomus, 291), Bruxelles, Latomus, 2005, 16 x 24, 575 p., br. EUR 80, ISBN 2-87031-232-6.

Le premier volume, paru en 2002 dans la même collection (*LEC* 72 [2004], p. 150-151), s'ouvrait sur un Avant-propos qui put surprendre le lecteur : l'A. prenait ses distances d'avec les commentaires traditionnels, estimant que l'aspect de création l'emporte sur l'expression d'un message. Exemple extrême : Valerius n'écrit pas en songeant, pour les louer, aux tentatives maritimes de Vespasien, même si des allusions contemporaines ne sont pas exclues. En fait, très attentif à tous les détours du texte (lexique, syntaxe, style, mythologie, *realia*, etc.), bien au fait des problèmes d'interprétation, l'A. faisait de la bonne philologie. Son commentaire est maintenant complet et prend place à côté de l'édition traduite et annotée de G. Liberman dans la CUF (2 vol., 1997-2002). La bibliographie explique sigles et abréviations des éd. principales et d'ouvrages de référence ; comme d'autres études sont signalées au fil du commentaire sous forme très raccourcie et sans autre forme de renvoi, une bibliographie complète serait bienvenue. Le commentaire progresse par groupes de vers. Le texte donné suit « diverses éditions » (vol. 1, p. 19), mais son établissement est souvent discuté. Quelques exemples. 3, 107 : la conjecture aldine *exspuit auram* méritait une mention. 3, 121 : la conjecture *incolumes (mansere)* de Liberman est rejetée trop vite. 3, 199 : l'A. garde *artemque* de plusieurs mss, pour éviter que la correction de N. Heinsius *cratemque* (mal défendue par Liberman qui lui donne abusivement le sens de cuirasse) ne répète *opus*. 4, 252 : maintien du texte transmis ; *piacula* a le sens de châtement. 5, 156 : *leuantem* (conjecture de Watt), faute de mieux. 6, 31-32 : ajouter à l'examen du problème les possibilités de double rédaction de Valerius ou d'interpolation. 6, 67 : l'A. garde *Gangaridum* des mss ; peut-être Gangara, un port de la Caspienne ; la géographie de Valerius est approximative ou erronée. 6, 507 : à propos des Gètes, non mentionnés aux v. 42 et s., l'A. parle de désinvolture chez Valerius, là où d'autres voient un signe d'inachèvement du chant 6. 7, 109 : maintien du texte transmis *paulum*, ainsi que *domum* et *postes*, sujets de *procedere* ; ce que Liberman refusait, car comique, devient fantastique et baroque pour notre A. (en accord avec la passion qui saisit Médée ?). 7, 343 : maintien du texte transmis (fort discuté pourtant), qui a effectivement du sens, si l'on considère que la difficulté de *uidi* est bien « illusoire ». 7, 373 : *locus desperatus* malgré la correction *blandisque* ; la conjecture de Liberman est simplement signalée. 8, 44 : *primis palmis*. Après un rappel des contorsions de philologues, l'A. conclut avec bon sens : « C'est donc un datif, et Jason baise les doigts de Médée. » 8, 217 et 463a : l'œuvre a très bien pu se terminer au chant 8 (Valerius est souvent elliptique), auquel il manquerait 200 ou 300 vers (par perte ou par inachèvement : l'A. préfère commenter ce que nous avons). Trois index (termes latins, thèmes, grammaire et style) terminent cette œuvre de longue haleine, très utile et qui fera mieux connaître enfin un auteur secondaire.

B. STENUIT.

Galen. On Diseases and Symptoms. Translated, with Introduction and Notes by Ian JOHNSTON, Cambridge, University Press, 2006, 16 x 23.5, X + 334 p., rel. £ 55 / US \$ 99, ISBN 0-521-86588-3.

En traduisant quatre traités qui forment dans l'œuvre de Galien un ensemble lié essentiel, dans la mesure où ils font la jonction entre les ouvrages théoriques et les ouvrages pratiques, Ian Johnston rend service à tous les spécialistes de l'histoire de la médecine antique, et plus généralement des sciences, qui ne lisent ni le grec, ni le latin. Sa double compétence et de neurochirurgien et de philologue nous vaut en effet une traduction du texte établi par Kühn, amélioré grâce à la lecture d'un manuscrit de Florence et des traductions latines de la Renaissance, à la fois précise, rigoureuse et fiable. Des notes en bas de page justifient les choix, expliquent le raisonnement, explicitent la pensée et procèdent à des renvois éclairants à d'autres ouvrages de Galien ou à d'autres médecins de l'Antiquité. Cette traduction est précédée pour chacun des trois premiers traités d'une synopsis – le quatrième en a même trois, une par livre –, ce qui donne une vue globale des contenus et rend l'utilisation du volume très commode, tout comme l'index général à la fin. — En outre, cette série de quatre traités est encadrée d'une introduction et d'une conclusion qui mettent en perspective la réflexion de Galien en montrant qu'elle relève d'une physique du continu par opposition à la physique du discontinu développée par Asclépiade de Bithynie et les méthodistes, et en soulignant qu'elle constitue la première tentative de la médecine ancienne pour traiter d'une manière systématique et cohérente les trois aspects les plus fondamentaux de la théorie médicale que sont la définition des termes-clés *διάθεσις* (condition), *κατασκευή* (constitution), *ἐνέργεια* (fonction), et le versus « conformité à la nature » / « contre nature », la classification des maladies et des symptômes, ainsi que la causalité pour chacun de ces domaines, sur une base autre que topographique. De fait, le premier de ces traités, *De morborum differentiis*, et le troisième, *De symptomatum differentiis*, proposent respectivement une taxinomie des maladies selon la nature du dysfonctionnement, et des symptômes classés en trois genres (suppression de la fonction, réduction et perturbation de celle-ci), de même qu'une définition des termes utilisés, tandis que les deux autres traités, *De causis morborum* et *De symptomatum causis*, tout en précisant la terminologie, recourent à une conception éclectique de la causalité qui distingue les causes internes des causes externes, les causes premières des causes secondaires, et introduit la notion de causes internes ouvrières de cohésion. Le gros apport de l'introduction est de proposer un glossaire très bien argumenté, solidement documenté et donc précieux. — À ces mérites, le volume ajoute celui d'une bibliographie ciblée et à jour. L'unique défaut qu'on puisse reprocher à cette dernière est peut-être de ne pas avoir placé la présentation d'Asclépiade par Vallance dans la liste des auteurs antiques, étant donné l'importance de la polémique de Galien contre lui, et de l'avoir laissée dans celle des études diverses. Mais il s'agit là d'une remarque minime, qui n'enlève rien aux immenses qualités de cet excellent instrument de travail. — J. BOULOGNE.

Jean le Lydien. Magistratures de l'État Romain Tome II. Livres II et III. Texte établi, traduit et commenté par Jacques SCHAMP (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2006, 12.5 x 19.5, CCCXVIII + 245 p., br. EUR 115, ISBN 2-251-00535-8.

Questo volume, dedicato all'edizione con traduzione e commento ai libri due e tre del *De Magistratibus* di Giovanni Lido per la collana della *Collection des Universités de France*, merita un particolare apprezzamento e una speciale segnalazione. Si deve essere grati al curatore, Jacques Schamp, per aver fornito agli studiosi di storia bizantina e, in generale, tardoantica, un prezioso strumento di lavoro. L'ampia introduzione può essere considerata un contributo a sé stante, tale da meritare da essere letto anche a prescindere dal testo di Lido. Si dà qui rapidamente conto dei punti essenziali del suo contenuto premesso che essa è articolata in due parti fondamentali,

il quadro storico da Costantino a Giustiniano e la sezione denominata *officium* (si tratta di ben 313 pagine). Nella prima è di particolare rilievo quanto S. scrive a proposito dell'anticostantinismo di Lido, che è svalutativo della stessa fondazione di Costantinopoli, e della politica dei Romani nei confronti della Persia e, in particolare, della questione armena (anche da Lido emerge come la morte di Giuliano in territorio persiano fosse considerata un decisivo momento di svolta). Quanto alla seconda parte, dedicata all'organizzazione burocratica, le informazioni che S. fornisce, in un quadro ben organizzato, sono notevoli. Il dato da cui si deve partire è il numero considerevole dei burocrati attivi all'epoca di Giovanni. Una questione che pare meritevole di considerazione riguarda il loro pagamento, dal momento che sembra che all'epoca di Teodosio II questo doveva avvenire almeno in parte in natura ma che poi finì per essere corrisposto esclusivamente in denaro. La riorganizzazione giustiniana appare sotto questo aspetto importante e, quindi, le informazioni che Giovanni Lido ci dà sono di particolare interesse. Non si deve dimenticare, in proposito, come uno dei problemi particolarmente avvertiti dall'amministrazione di Costantinopoli era quello della corruzione. Quanto più attraente era una carriera nell'amministrazione tanto più diffuse erano le pratiche di malversazione che si traducevano in una crescente pressione fiscale a danno dei provinciali (cfr. Chr. KELLY, *Ruling the Later Roman Empire*, Cambridge Mass. - London, 2004) : il sistema dei premi garantiti a chi lasciava la carica, una sorta di buonuscita, è sotto questo profilo illuminante. Tra le tante suggestioni che S. fornisce in questo lavoro, nell'introduzione e nelle note esplicative, merita di segnalarne almeno una. A proposito del *cornicularius*, una figura di notevole importanza tra quelle che dipendevano dal prefetto del pretorio, cui Lido dedica ampio spazio cercando di far risalire le origini della carica addirittura a Ottaviano (vd. specialmente III, 2 e 6), appare davvero notevole come egli giochi sul linguaggio amministrativo in uso al suo tempo deformandolo però in funzione di una ricostruzione storico-antiquaria che possiamo considerare senz'altro tendenziosa. - A. MARCONE.

Joëlle SOLER, *Écritures du Voyage. Héritages et inventions dans la littérature latine tardive* (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité, 177), Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2005, 16 x 24,5, 444 p., br. EUR 56, ISBN 2851212060.

En Occident, le goût pour les récits de voyage a débuté avec les grandes découvertes de la Renaissance, ce qui a fait naître un nouveau genre littéraire. Qu'en était-il chez les Romains ? Leur littérature compte beaucoup de récits de voyages, mais pas de récits de découvertes proprement dits. Joëlle Soler se limite ici aux récits de voyages de témoins directs. Elle les regroupe en trois catégories : les poèmes, les lettres et les récits de voyages fictifs. Elle désire éclairer leur contexte culturel pour faire saisir l'effet désiré chez les lecteurs romains : si, pour notre part, leur lecture nous déçoit, c'est parce que nous en attendons des récits d'expériences vécues. Il est bon aussi de savoir que, chez nous, avant les romantiques, les voyageurs ne cherchaient pas la nouveauté et ne livraient pas leurs sentiments. Chez les Latins, la seule exception est le récit d'Apulée dans les *Métamorphoses*, où le héros Lucius raconte ses impressions, ses découvertes, ses émotions. En dehors de lui, les voyageurs romains ne font que projeter des images culturelles et inédites d'une élite intellectuelle, avec pour modèles les rapports militaires officiels. Les Romains, en effet, étaient partagés entre deux désirs, dit J. S., celui de découvrir l'inconnu et ce lui de porter toujours plus loin les frontières de Rome. — J. Soler a donc sélectionné les récits de voyage à la première personne en tenant compte de la manière dont les auteurs se représentent eux-mêmes leur parcours. Elle tente de comprendre l'intention de l'écrivain telle qu'elle s'incarne dans le texte et les effets attendus. J. S. divise ses textes en deux catégories : factuels et fictionnels. Dans les récits factuels, note-t-elle, les auteurs essaient de rattacher les lieux visités au centre le mieux connu par eux, Rome. Ces récits de voyages confortent l'identité romaine des lecteurs et prennent quelque peu l'allure de voyages

officiels. C'est Virgile, avec l'*Énéide*, qui a adapté à Rome le genre du voyage officiel. À la différence de l'*Odyssée*, son voyage est rectiligne, cohérent, avec une prise de conscience croissante du destin d'Énée, car il obéit à la volonté des dieux. — Les voyageurs romains mettent en valeur les mérites du voyageur romain exemplaire, arpenteur et conquérant, tels qu'ils sont eux-mêmes ou veulent paraître. Horace, quant à lui, dans sa satire I, 5, raconte un voyage en Sicile et désire se montrer un modeste citoyen, un anti-héros ridicule. Ovide, dans son voyage d'exil vers le Pont, se présente comme un simple poète, un citoyen qui a perdu tous ses droits civiques ; aussi ne fait-il pas son éloge, mais celui du navire qui le porte au loin. Arrien et Ausone racontent leur voyage comme un rapport officiel adressé à l'Empereur et d'allure patriotique. Venance Fortunat et Rutilius Numatianus vont dans le même sens patriotique et Rutilius imite Ovide et Énée, mais en y ajoutant la joie du retour à Rome. — La fiction d'Apulée dans les *Métamorphoses* occupe une place à part, car elle est conçue comme une exploration de lieux étranges, menée au risque de perdre sa propre personnalité. Ce récit se place dans une tradition grecque, celle de Lucien dans son *Histoire véritable*, où il suscite le plaisir et l'étonnement des lecteurs à l'exemple de l'Ulysse d'Homère. Apulée est en effet témoin de prodiges, surtout en Thessalie, terre de riches légendes. Son héros erre à l'exemple d'Ulysse et n'a pas de parcours voulu par les dieux comme Énée ; transformé en âne, il a l'occasion de fréquenter les milieux disparates de ses différents maîtres, sans se soucier de la réalité des lieux visités, ce qui le porte à s'égarer jusqu'à y perdre son identité. Sénèque a condamné cette pratique, mais Apulée assure se rattacher à Plutarque qui, curieusement, prétendait assouvir la curiosité des lecteurs en vue de la contrôler. — Les voyageurs chrétiens romains forment une catégorie à part, avec leurs pèlerinages vers des lieux saints. Sidoine Apollinaire, dans son *Iter* de Lyon à Rome, transforme son voyage officiel en pèlerinage aux tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Égérie surtout et même Sulpice Sévère racontent leur pèlerinage en Terre Sainte et leur visite aux moines du désert. Ces voyages les aident à mieux vivre leur condition de pèlerins sur terre et se transforment en une recherche spirituelle. Manifestement il s'agit là d'un tout autre esprit de voyage. — On doit féliciter Joëlle Soler d'avoir osé se lancer avec succès sur une nouvelle piste de recherche. — B. CLAROT.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

José MARÍA BLÁZQUEZ, *El Mediterráneo. Historia, arqueología, religión, arte* (Historia. Serie mayor), Madrid, Cátedra, 2006, 16.5 x 24, 445 p., br., ISBN 84-376-2289-1.

Sous le titre *El Mediterráneo. Historia, arqueología, religión, arte*, José María Blázquez a constitué un de ces recueils qu'il a l'habitude d'offrir à ses lecteurs. C'est le quinzième du genre. Trente articles, de courts à très courts, sont réunis, et rassemblés en quatre parties qui n'ont pas de titre mais qui pourraient être décrites comme suit : une première partie est consacrée aux civilisations orientales (Babylone et monde biblique, Phéniciens et Carthaginois en Espagne, Iraniens et Grecs sous Alexandre le Grand), une deuxième aux religions hispaniques préromaines, une troisième à l'histoire romaine républicaine et impériale vue depuis l'Espagne, une quatrième au paléochristianisme, parfois étudié dans ses rapports au judaïsme, et à la vie intellectuelle dans l'Antiquité tardive. Pour la plupart, ces trente articles, qui sont autant de chapitres, ont la forme de synthèses de vulgarisation (articles « Babilonia » ou « Espartaco : un mito universal ») ou de recensions élargies, tel le chapitre III de la première partie qui est centré sur le livre *Oltre la Bibbia* (2003) de Mario Liverani ; ou tel le chapitre IV de la deuxième partie qui est notamment motivé par la parution de *Los dioses de la Hispania Céltica* (2002) de J. C. Olivares. Ils sont rares les articles qui ne contiennent pas des mises au point et des états de la question. J. M. Blázquez fait remonter haut ses rétrospectives historiographiques. Dans un

article sur la romanisation des Asturies, des Monts cantabriques et du Pays basque, il revient ainsi sur le grand écho reçu en 1974 par les *Cántabros y vascones desde finales del Imperio Romano a la invasión musulmana* d'A. Barbero et M. Vigil. Et quel que soit le type d'article, jamais l'A. n'abandonne son parti pris d'extrême limpidité dans la démonstration. — Le recours à l'archéologie est quasi systématique pour confirmer des hypothèses formulées d'après les textes anciens — c'est, par exemple, l'opulence de la ville de Samarie au VIII^e s. av. J.-C. (p. 56), supposée puis prouvée par les recherches des archéologues — ou pour, à l'opposé, remettre en cause des théories trop abstraites (crise du III^e s. en Espagne). — Ce livre est intitulé « La Méditerranée », mais voit plus loin encore, jusqu'à la Tour de Babel (p. 23), aux rituels de la royauté achéménide (p. 127 et s.), aux mines de Dacie (p. 328). Ceci dit, l'ancrage essentiel de ce livre est l'antiquité espagnole. Les singularités de l'Espagne ancienne sont dégagées. Grand spécialiste de l'histoire religieuse depuis sa thèse de doctorat en 1962 et son *Diccionario de las religiones prerromanas de Hispania* (1975), Blázquez sait par exemple faire apercevoir à quel point l'Espagne se démarque en matière de religion antique. Dans un autre registre, il évoque plus loin, autre particularité, la *extraordinaria presencia de los senadores hispanos en la alta administración del Imperio* (p. 274) au temps de Trajan. Dans un des derniers chapitres, il montre que la *concepción astral de la ultratumba en Hispania* n'a pas d'équivalent en Occident. Mais rien n'est caché de ce qui peut, dans cet espace-là et à cette époque-là, apparaître comme un manque d'originalité : la pauvreté des mythes situés en Espagne ; l'antisémitisme de l'*Hispania* antique semblable à d'autres antisémitismes de l'époque romaine. Avec la même intention d'équilibre, l'historien fait cas des pièces très connues d'art ancien (tête de la Dame d'Elche — p. 162) autant que de monuments moins fameux (l'arc de Bará — p. 279). — Les différents textes sont agrémentés d'illustrations, parfois décevantes : certaines cartes n'ont pas d'échelle ou pas de légende (p. 319), certains reliefs photographiés ont des sous-titres incomplets qui n'indiquent pas leur date, même approximative (p. 153, p. 171). Aucun index des noms n'est dressé à la fin. Cependant, c'est à la fin que l'on trouve la liste de provenance des trente articles regroupés ici. — Les articles sont rapprochés par thèmes, si bien qu'ils se complètent les uns les autres : dans la première Partie, l'*Herakleion* de Gadès (p. 88) est mentionné dès le chapitre IV (« *La precolonización et la colonización fenicia* ») avant d'être à lui seul le sujet du chapitre VI. Il est fait référence aux fouilles espagnoles du Monte Testaccio (p. 329) au chapitre IX (« *La Historia Augusta e Hispania* ») de la troisième Partie, fouilles qui forment à la suite toute la matière du chapitre XI. — Dans ces articles, la comparaison à longue portée est pratiquée. Donnons des exemples de ces résonances transméditerranéennes. Certaines caractéristiques du temple d'Héraklès à Gadès sont mises en relation avec celles de l'*Artemision* d'Éphèse (p. 88) ; la peinture phénicienne de Despeñaperros, près de Jaén, et qui représente un personnage se cachant derrière un masque fait évoquer l'usage des masques en Palestine et en Syrie, à la fin de l'Âge du Bronze (p. 105) ; les tombes de Paestum sont utilisées pour comprendre les significations du vase aux guerriers exhumé à El Cigarralejo, près de Mula, dans la province actuelle de Murcie (p. 183) ; une stèle avec un buste de matrone retrouvée en Navarre est rapprochée des bustes d'hommes du I^{er} siècle observables dans les nécropoles de Bénévent, Tarente et Assise. — En somme, ce travail est le fruit d'une pluralité d'intérêts. Il reflète un grand spectre de curiosités, animées d'une conscience en acte qui n'hésite pas çà et là à mettre en accusation l'étroitesse d'esprit des Anciens et des Modernes (p. 423 et p. 436). C'est tout compte fait le livre d'un homme qui a passionnément aimé la Méditerranée et ses histoires. — Sarah REY.

S. GOLDHILL et R. OSBORNE (éd.), *Rethinking Revolutions through Ancient Greece*, Cambridge, University Press, 2006, 16 x 23.5, XV + 319 p., rel. £ 55 / US \$ 100, ISBN 0-521-86212-4.

Cet ouvrage collectif est une contribution audacieuse à la fois aux recherches consacrées à la réception de l'Antiquité grecque à l'époque contemporaine, à l'historiographie ancienne et moderne ainsi qu'à la réflexion méthodologique en histoire et dans les études anciennes. Il regroupe des actes de la conférence tenue en juillet 2002 dans le cadre d'un projet de recherche à Cambridge intitulé *The Anatomy of Cultural Revolution : Athenian art, literature, language, philosophy and politics 430-380 BC*. L'objectif de la conférence était de réfléchir sur l'affirmation commune selon laquelle certains aspects de l'histoire grecque ont été révolutionnaires, et aux enjeux anciens et modernes qui lui sont associés. Si cette question a des accents familiers, rappelant la problématique maintes fois explorée du « miracle grec », formulée en ces termes, elle n'apparaît plus redondante, mais provocante : elle est tant révisionniste en regard du passé qu'autocritique envers le présent, et nos propres pratiques. — Le choix de « révolution » comme concept de base des explorations proposées porte la marque profonde des espoirs, explicites ou non, de l'époque en panne de nouvelles options politiques, sociales et économiques qui est la nôtre. Robin Osborne donne le ton à l'ouvrage : le terme « révolution », référent communément accolé à divers aspects de la civilisation grecque antique, qui a été au fondement de l'humanisme occidental et des études classiques jusqu'à aujourd'hui, est une construction moderne (p. 1). Si la querelle entre les « primitivistes » et les « modernistes » dans l'historiographie de l'Antiquité durant la seconde moitié du XX^e siècle a mis en relief les risques d'interprétations fautives du passé associés à l'usage d'une conceptualisation trop « moderne », les contributions de ce volume dévoilent les multiples visages sous lesquels persiste le « biais moderniste ». L'observateur qui tourne son regard vers le passé n'en est pas moins profondément ancré dans son présent : ainsi, notre perception de la nature du changement dans le passé, processus graduel ou accéléré, soit révolutionnaire, dépendrait de notre propre capacité à envisager les mutations radicales dans la société contemporaine selon Osborne (p. 3). Après un examen minutieux des sources anciennes et de l'historiographie contemporaine, bon nombre des auteurs qui ont contribué à la conférence parviennent à des conclusions similaires : soit le phénomène qu'ils ont observé n'était pas réellement un « moment révolutionnaire » pour les contemporains, soit les composantes présumées révolutionnaires par les modernes ne rencontreraient pas les impressions des anciens. — Parce que le concept de révolution rappelle encore dans les mémoires collectives des bouleversements sociopolitiques subis et radicaux, des images de soulèvement de masse, de victoires autant que de violences, de processus accélérés qui ont pu être vécus intégralement par les contemporains, on se serait attendu à trouver en introduction du volume une justification plus détaillée du choix de cette terminologie, qui ne semble pas toujours adéquate aux sujets traités dans le volume. Une définition opératoire du concept de révolution, qui aurait fourni une base de travail commune aux différents auteurs, aurait été indispensable. Si plusieurs contributions proposent une réflexion sur cette terminologie en regard du sujet traité, voire une recherche conceptuelle plus élaborée, le portrait d'ensemble apparaît comme une mosaïque dont ne se dégage aucune définition dominante. On retient de l'ouvrage la richesse des confrontations entre les historiographies ancienne et moderne, une critique parfois très franche des méthodologies actuelles, puis un appel irrésistible à prolonger la réflexion à d'autres sujets, à l'expérimenter à travers d'autres concepts. Toutefois, le révisionnisme qui est au cœur des contributions, puis l'autocritique proposée rendent tangible le malaise actuel qui traverse la discipline historique qui, en phase de redéfinition de son identité, remet en question ses propres objets et méthodes (cf. la contribution de Carolyn Dewald dans cet ouvrage, p. 167-168). — Robin Osborne explore dans le premier chapitre la diversité des moments et des protagonistes de la démocratie athénienne considérés comme révolutionnaires. Hérodote, Aristote et Aristophane désignaient tantôt Solon, tantôt Clithène comme figure majeure de la « révolution démocratique » : parce qu'ils interprétaient la mise en place de la démocratie comme le résultat de la création de nouvelles institutions, leurs préférences reflétaient le poids relatif qu'ils leur reconnaissaient dans ce mouvement. Chez les modernes, le contexte général et les intérêts idéologiques du temps sont tout autant responsables du penchant des chercheurs pour

Solon, ou Clisthène chez George Grote, voire pour une figure négligée par les anciens, Épialte, chez E. M. Walker. Les facteurs de la mise en place de la « révolution démocratique » passent alors des créations institutionnelles aux luttes sociales et aux réformes constitutionnelles. Avec cette contribution très réussie, Osborne parvient à ouvrir des perspectives originales sur un sujet qui paraissait épuisé à force de fréquentation. — Le chapitre de James Davidson propose une analyse de la signification du concept de révolution dans le contexte de la Grèce antique, depuis les modalités de construction du temps humain (linéaire, cyclique) et la perspective du système de classe d'âge. L'usage de ce concept, qui pourrait enrichir significativement les données connues sur la société grecque antique, se heurte à la réticence des historiens : habituellement associé à des sociétés qui présentent un stade précoce de développement politique, des tabous tenaces entourent son usage (p. 33). Il est donc peu connu qu'un système de classes d'âge se soit développé à Athènes au IV^e siècle (p. 33), que révèle pourtant l'importance des distinctions sociales et politiques opérées sur le critère de l'âge, et la persistance d'un discours sur l'âge dans l'iconographie et la littérature entre Homère et Platon, et au-delà (p. 39). Davidson met bien en évidence les obstacles que peut poser une perspective « occidentalocentrique » à la connaissance du passé. — Jás Elsner ouvre de nouveau le dossier de la montée du naturalisme dans l'art grec en considérant les modifications formelles entre l'imagerie archaïque et classique sous l'angle de la réception immédiate des œuvres. Une différence fondamentale entre κοῦροι et κόρραι archaïques, puis statuaire classique, résiderait dans des modalités distinctes de stimulation de la subjectivité des spectateurs dans l'acte de contemplation. L'échange de regards (le « dia-vision ») que permet l'art archaïque devient impossible dans l'art classique, la figure étant absorbée dans la narration (p. 77) : les arts de performance, dont la tragédie, présentent des parallèles de ce mouvement. Cette lecture des modifications formelles de la figure humaine permet de nuancer le caractère « révolutionnaire » du passage au naturalisme, présenté comme un processus ponctué de gains mais aussi de pertes. La démonstration, bien appuyée de références iconographiques et littéraires, est convaincante. — Dans « What's in a Beard? Rethinking Hadrian's Hellenism », Caroline Vout examine le phénomène de la « renaissance grecque » à Rome à l'époque de la seconde sophistique, à travers une considération du rôle attribué à l'empereur Hadrien dans la promotion et la transmission de la culture grecque en Occident. Parce que les prétentions concernant le philhellénisme de l'empereur reposent en partie sur des documents iconographiques qui le représentent barbu, Vout commente un échantillon de ces représentations en statuaire, et s'interroge sur la symbolique du port de la barbe : cet usage, considéré comme « grec », pourrait bien s'inscrire dans une tradition impériale romaine, ainsi que le suggère la numismatique. L'article offre un portrait de la réception de l'image chez les contemporains, avec en parallèle un parcours et une critique de l'historiographie récente sur le sujet. — Thomas Harrison, dans une contribution sur la religion et la rationalité dans la cité grecque, s'interroge sur les liens entre ces deux sphères à travers une critique de l'historiographie récente sur le sujet. La contribution présente un intérêt certain pour le spécialiste de ces questions. L'A. discute en particulier des thèses d'Oswyn Murray, dont l'hypothèse selon laquelle le domaine politique aurait été prioritaire sur la religion dans la cité grecque, puis, concernant le monde contemporain, la proposition que la politique moderne serait un détournement de la rationalité grecque en faveur de l'irrationalité (p. 126). Selon Harrison, le modèle qui suggère que la cohésion de la πόλις repose sur des liens religieux et des pratiques ancestrales, dont elle se dégage progressivement jusqu'à émerger dans la rationalité à un moment du V^e ou IV^e siècle, ne doit pas être disqualifié (p. 131). S'il était admis que la divination connaît un déclin à Athènes sous l'effet de la démocratie, comme le soutient Robert Parker (p. 132), sans engendrer pour autant un athéisme, il faudrait supposer une séparation de la croyance et du rituel religieux dans le monde grec (p. 132). — Simon Goldhill, toujours sur le thème de la religion, aborde une thématique controversée de l'histoire de la pensée chrétienne, qui présente l'émergence du christianisme comme un récit de « renversement triomphant » du paganisme. Le statut de « révolution » accolé au développement du christianisme,

qui occulte les éléments de continuité avec la « culture païenne », est d'abord examiné conceptuellement à partir des théories modernes de Kuhn (théorie du changement de paradigme) et de Foucault (notion de changement épistémique). L'article de Goldhill est assurément celui qui apporte la contribution la plus riche à la problématique de départ de la conférence, notamment parce que l'A. soulève des questions d'une portée spatiotemporelle beaucoup plus vaste que le sujet abordé, avec des réflexions générales sur le thème des révolutions, sur les changements de l'évaluation de la tradition, puis la définition de l'identité dans des « temps révolutionnaires ». Dans le cadre déterminé de l'article, l'A. aborde ces questions à travers les témoignages de Libanius, auteur non-chrétien et Synésius, auteur chrétien, tous deux impliqués dans les bouleversements de cette époque. — Chez Carolyn Dewald, c'est la « révolution de l'histoire » telle que créée par Hérodote et Thucydide qui est considérée. Dans un contexte contemporain où la teneur scientifique des textes de ces deux auteurs rencontre un certain discrédit (p. 166), et où un récit d'événements appuyé sur des sources apparaît comme une forme plus subtile de $\mu\omicron\theta\omicron\varsigma$ (p. 167), l'A. propose d'étudier les caractéristiques distinctives de la narration historique en tant que genre littéraire et champ d'études. S'appuyant sur des théories de Mikhail Bakhtin, Dewald analyse des textes d'Hérodote et de Thucydide afin d'en identifier les aspects « révolutionnaires », selon trois thèmes : l'établissement de la personnalité de l'auteur dans le texte, les modes de description des processus cognitifs et des actions des individus et des groupes, puis les effets de ces constructions sur le récepteur. Ce court article, malgré ses qualités, aurait gagné à définir plus précisément les potentialités du concept de révolution pour le domaine littéraire. — Danielle Allen aborde sous une perspective philologique la question du changement politique à Athènes au IV^e siècle, puis la méthode historiographique. Le propos de l'article consiste en une enquête sur la signification et les implications de l'adoption du terme $\pi\rho\omicron\alpha\iota\rho\epsilon\iota\varsigma$ dans le discours politique. Développé par Aristote, et fort usité chez lui vers 350 dans ses discours sur la rhétorique, $\pi\rho\omicron\alpha\iota\rho\epsilon\iota\varsigma$ se réfère à la responsabilité des individus face à leurs intentions morales : il est appliqué à la politique durant la même période par les orateurs athéniens. Par une analogie minutieuse avec la théorie de Kuhn sur les révolutions scientifiques et les changements de concept politique, l'A. veut démontrer que l'adoption du terme $\pi\rho\omicron\alpha\iota\rho\epsilon\iota\varsigma$ reflète une révolution politique et sociale, et des changements dans les « technologies du pouvoir » (p. 195-196). La contribution est parsemée de longs développements qui s'éloignent du propos central, mais la démonstration est convaincante, et la réflexion sur les modalités d'utilisation du concept de révolution tend à nous ouvrir à un auto-examen salutaire des méthodes propres à la recherche historique. — Catherine Osborne remet en question l'idée profondément ancrée dans l'historiographie anglophone de la réalité d'une révolution éleatique en philosophie au V^e siècle, conduite sous l'égide de Parménide et Zénon. En examinant les effets de la philosophie de Parménide sur les présocratiques, elle aborde de front le problème de la projection des préconceptions modernes sur le passé (p. 218) : c'est Nietzsche et Zeller, puis John Burnet qui ont érigé Parménide au statut de « révolutionnaire » (p. 221). Il faut plutôt penser la philosophie pré- et post-parménide dans un mouvement de continuité, selon l'A., occulté par « une construction anti-hegélienne » d'une histoire des idées diachronique inventée au XIX^e siècle (p. 228). Le monisme de Parménide n'a pas eu les « effets escomptés » par l'esprit scientifique moderne sur les penseurs subséquents : la révolution éleatique apparaît plutôt comme une réaffirmation de la pluralité (p. 225). L'article de Catherine Osborne est à la fois bien appuyé, accessible au non spécialiste et provocateur, avec sa critique d'une méthode scientifique moderne qui fait parfois fausse route à force de se projeter sur le passé. — Helen King, spécialiste de la médecine ancienne, propose un examen de la nature de la révolution de la médecine grecque et de son « moment », habituellement situé chez Hippocrate, depuis les écrivains du V^e siècle jusqu'à nos jours. L'image tenace du V^e siècle comme source du rationalisme et de l'humanisme (p. 246) a favorisé la circulation de cette idée chez les modernes. L'A., à travers une diversité de sources, retrace les étapes de l'édification du V^e siècle comme point tournant de la médecine antique entre cette époque et le II^e siècle de notre ère, et évoque ses pro-

longements jusqu'à la Renaissance, en adoptant comme observatoire plus particulier les écrits de Aélius Aristide, qui présentent un portrait moins familier des approches de la médecine et de l'hippocratisme à cette époque. C'est dans le regard historiographique de longue portée, la confrontation minutieuse de textes variés, depuis les commentaires sur la médecine de Platon, Aristote, jusqu'aux premières mentions du statut révolutionnaire d'Hippocrate chez Scribonius Largus, Celsus, Galien, que réside la grande qualité de cette contribution. — Dans le dernier chapitre, Armand D'Angour étudie les raffinements techniques et les inventions de l'histoire de la pratique musicale et de l'instrumentation, en s'intéressant plus particulièrement au contenu de la révolution musicale et à ses effets sur le public et les interprètes. Les termes de « New Music », puis de révolution, utilisés dans la recherche moderne, se rencontrent chez Platon, Plutarque et Athénée. Au V^e siècle, la primauté de la composition poétique sur la composition musicale est progressivement renversée, au grand regret des « traditionnalistes », tandis que se produit un mouvement de spécialisation de la performance musicale publique, dont les protagonistes acquièrent popularité et fortune (p. 272). Le pseudo-Plutarque, puis les critiques d'Euripide et de Platon suggèrent que l'origine des développements qui se manifestent au V^e siècle pourrait remonter à la fin du VI^e siècle (p. 275). L'article propose une nouvelle réflexion d'intérêt sur la nature des « révolutions ». — Si les champs de recherche de chacun conduiront à une lecture partielle du volume, comme c'est le cas de la plupart des ouvrages collectifs, la problématique qui est à l'origine de la conférence ainsi que les approches développées sauront à coup sûr exercer un attrait irrésistible sur un vaste lectorat, tout en bousculant de manière irréversible bon nombre d'idées reçues, et en nous sensibilisant aux effets d'une subjectivité qui se manifeste souvent à notre insu. — Marie-Josée LAVALLÉE.

S. COLVIN (éd.), *The Greco-Roman East. Politics, Culture, Society* (Yale Classical Studies, 31), Cambridge, University Press, 2004, 15.5 x 23.5, XIV + 278 p., rel. £ 50.00, ISBN 0-521-82875-9.

L'ouvrage publié par S. Colvin entend faire le point sur la culture matérielle et les langues du Proche-Orient gréco-romain au terme de deux décennies qui ont vu diverses questions et dossiers renouvelés par des apports originaux, de nouvelles méthodes, des questionnements actualisés. En croisant les apports concernant la culture matérielle et la culture littéraire, les contributeurs espèrent fournir un éclairage significatif sur les processus d'hellénisation, d'acculturation, d'osmose au sein de sociétés fortement perméables aux influences extérieures. L'initiative d'un tel volume, de la part de l'université de Yale, s'inscrit du reste dans une prestigieuse tradition historiographique : on se félicitera, en effet, de voir les éditeurs évoquer, dans leur Préface, le nom et la mémoire du grand Michael Rostovtzeff, auteur de la *Social and Economic History of the Hellenistic World* (1941), qui représente un jalon essentiel dans la mise au point de cette problématique. Or Rostovtzeff a longuement enseigné à New Haven et y a formé une génération d'historiens, d'épigraphistes et d'archéologues, notamment sur le chantier de Doura qu'il explora et qui est l'objet d'une des contributions du volume. On reconnaîtra néanmoins que la Préface ne trace aucune perspective heuristique dans un champ d'investigation pourtant très large et déjà bien balisé (que l'on songe notamment aux travaux essentiels de Fergus Millar et de Maurice Sartre). On aurait aimé savoir comment ce volume se positionnait par rapport à d'autres travaux, quels champs il entend explorer et de quelle manière, dans quelle direction il se propose d'aller de l'avant et avec quels questionnements ; l'absence d'un argumentaire visant à orienter le lecteur vers les enjeux actuels du sujet et vers les objectifs du livre est très regrettable. Le risque est naturellement de n'avoir entre les mains qu'une juxtaposition occasionnelle de travaux, placés sous un chapeau thématique très général, et non un livre dûment pensé et structuré. — Cela dit, sept contributions de qualité sont rassemblées dans ce volume. A. Chaniotis, d'abord, propose une analyse sur la justice divine dans l'Asie Mineure hellénistique et romaine,

en utilisant comme source majeure les cent quarante-deux stèles de confession provenant de Lydie et de Phrygie (dont il avait traité déjà dans le passé ; bibliographie, p. 4, n. 10, à laquelle il convient d'ajouter les travaux de Nicole Belayche à l'ÉPHE). Il concentre ensuite son propos sur le rôle des prêtres et des sanctuaires comme arbitres dans la gestion de la justice. Son étude est, comme à l'accoutumée, extrêmement documentée et fine : elle montre bien comment les milieux sacerdotaux exploitent le concept de justice divine, notamment dans une perspective de publicité, et comment s'articulent justice sacrée et justice profane. — S. Colvin s'intéresse ensuite à l'anthroponymie de la Lycie hellénistique et romaine, région particulièrement intéressante du point de vue linguistique eu égard au continuum linguistique qui se vérifie de l'Âge du bronze jusqu'à l'époque romaine. Les sources utilisées sont naturellement des inscriptions grecques, mais aussi des inscriptions lyciennes. Les évolutions onomastiques sont analysées selon divers critères : géographiques, chronologiques, de genre, de famille, avant que les éléments constitutifs de l'onomastique ne fassent l'objet d'une présentation systématique, notamment les éléments théophores. Il ressort de cette remarquable étude une image précise et dynamique de l'anthroponymie lycienne, une image spécifique aussi puisque, comme le remarque l'A. en conclusion, le cas carien présente des particularités différentes. Aux pages 71-84, on trouvera un catalogue onomastique qui fait de la contribution de S. Colvin un instrument de travail très précieux. — M. Christol et Th. Drew-Bear dédient à la mémoire de H.-G. Pflaum une étude sur Caracalla et son médecin L. Gellius Maximus à Antioche de Pisidie. Il s'intéressent à un texte honorifique d'Antioche du III^e siècle apr. J.-C. (le second de cette époque), où apparaît Caracalla. Leur minutieux travail de restitution sur deux fragments permet de dater l'inscription de 216. Ils nous présentent ensuite la documentation relative au médecin personnel de Caracalla, Lucius Gellius Maximus, originaire d'Antioche, dont le fils entra dans l'ordre sénatorial. Ils dressent ainsi un portrait précis du personnage et fixent les jalons de sa carrière : devenu chevalier romain, bénéficiaire d'un salaire remarquable, il était prêtre à vie d'Esculape et portait le titre honorifique de *a Musio*, par référence à un Musée (d'Alexandrie ? d'Éphèse ?). On comprend mieux, au terme de cette lecture, pourquoi la ville d'Antioche tint à honorer à la fois l'empereur et son médecin, dont la gloire rejaillit sur toute la communauté civique. — Comment interpréter la présence de culture matérielle romaine au-delà des confins de l'empire romain ? Telle est la question que se pose N. Pollard, et à laquelle il s'efforce de répondre au départ du cas de Doura-Europos à l'époque parthe. Il étudie donc la présence de céramique, de monnaies et de thermes romains dans le cadre qu'il s'est fixé. On voit, à travers son étude, comment se mettent en place, avec la provincialisation et au-delà de celle-ci, des réseaux d'échange internationaux qui n'éliminent pas pour autant les réseaux régionaux. Il en résulte que le concept de « romanisation » nécessite d'être repensé et utilisé par les spécialistes avec circonspection. — G. L. Reger analyse, quant à lui, les *συμπολιτεῖαι* dans l'Asie Mineure hellénistique, qu'il s'agisse de formations politiques de type fédéral ou de l'union de deux cités. L'A. analyse soigneusement ces processus, leurs tenants et aboutissants, en exploitant une documentation essentiellement épigraphique. Il précise les acteurs (rois, cités, etc.) et les enjeux (politiques, économiques, etc.) de ces *συμπολιτεῖαι*, et les conséquences au niveau institutionnel. Il montre aussi, de manière très convaincante, que le phénomène n'a rien d'uniforme entre les diverses zones d'Asie Mineure (Rhodes, Carie, Lycie, etc.). Son travail pourra désormais servir de point de référence pour cette question. — L'hellénisme de périphérie, en particulier celui de la Cilicie, est étudié par G. Salmeri, en particulier sur la base de l'étymologie de *σολοικισμός* (« solécisme »). Il montre bien les différentes strates culturelles et linguistiques qui sont à l'œuvre dans cette région : grecque, louvite, phénicienne, assyrienne, etc., de sorte que l'hellénisation, avant Alexandre, y pénètre moins bien qu'ailleurs. Il faut attendre le I^{er} s. av. J.-C., avec la création de la province de Cilicie par Pompée en 60, pour la considérer comme achevée. — Enfin, R. Van Bremen nous propose une étude sur Léon, le fils de Chrysaor, et l'identité religieuse de Stratonice de Carie. Ce Léon est l'objet de deux décrets honorifiques émanant du *κοινόν* des Laodiciens, érigés dans le sanctuaire de

Zeus à Panamara, en Carie, en sa qualité de prêtre de Zeus Carios. Depuis la publication, en 1995, de ces deux textes, ils ont fait l'objet de nombreux commentaires ; l'A. les reprend ici afin de faire le point sur la question des identités civiques et religieuses, et sur la manière dont les pratiques politiques, les institutions et les cultes sont articulés les uns aux autres. En appendice d'une analyse approfondie et convaincante, on trouve les deux décrets republiés avec une traduction anglaise. — L'ouvrage se termine par une bibliographie et un index. Sa lecture est très instructive pour les historiens de l'Orient hellénistique et romain et les contributions qui le composent, de haute qualité. — Corinne BONNET.

Roger BECK, *A Brief History of Ancient Astrology* (Brief Histories of the Ancient World), Malden, MA, Blackwell Publishing, 2007, 13.5 x 21.5, XIII + 159 p., br. £ 14.99, ISBN 1-4051-1074-0, rel. £ 50, ISBN 1-4051-1087-2.

Les éditions Blackwell lancent une nouvelle collection, une série d'*Histoires brèves* du monde antique, dont les premiers titres pourraient être vendeurs grâce aux thèmes abordés : les Jeux Olympiques, qui reviennent à David C. Young et l'astrologie, pour laquelle Roger Beck, spécialiste de Mithra et du mithriacisme, a été choisi. R. Beck s'est adapté au format prescrit : 159 pages, bibliographie et index compris. Il joint à son texte de nombreuses figures (cercles, tableaux), qui prennent parfois beaucoup de place (p. 104-106). Il indique les principaux outils de travail ou études indispensables : la compilation d'O. Neugebauer et H. B. Van Hoesen (*Greek Horoscopes*, 1959), les travaux de F. H. Cramer (*Astrology in Roman Law and Politics*, 1954) et de W. et H. G. Gundel (*Astrologumena. Die astrologische Literatur in der Antike und ihre Geschichte*, 1966). Il refuse dès l'abord (p. 2) la posture dédaigneuse et scientiste qui met l'astrologie au ban des objets historiques sérieux, comptant souligner la proximité antique des astrologues et des astronomes, dont les activités respectives touchent autant à l'homme qu'à la métaphysique. Il envisage plusieurs aspects de l'astrologie ancienne : l'héritage babylonien, l'Égypte comme espace de transferts de connaissances, l'hellénisation de l'« art astrologique », les techniques des astrologues antiques. Il n'hésite pas à retourner souvent aux sources essentielles — Ptolémée, Firmicus Maternus, Vettius Valens — et maîtrise parfaitement le vocabulaire spécifique de l'astrologie : ni les maisons astrales, ni les signes équinoxiaux et solsticiaux, ni les contre-ombres planétaires (*antiscia*) ne l'incommodent. — Dans cette *Brief History*, l'A. fait toujours l'effort de conduire son lecteur dans les démonstrations, de dire où son propos le porte, d'utiliser un style libre, de ressusciter l'astrologie antique par de petites expériences contemporaines (p. 34). Grâce à ce livre, on entr'aperçoit les profondes séparations qui régissent le monde ancien : entre les sexes et entre les individus selon leurs conditions sociales, car la plupart des horoscopes sont alors dressés pour des hommes libres. Et l'on voit comment se construit, dans l'Antiquité, une hiérarchie des valeurs, dans laquelle ce qui est droit, rectiligne, lumineux, mâle, dépasse ce qui est à gauche, courbe, sombre, femelle. — Cependant, le lien qui rattache l'astrologie à la religion n'est pas clairement figuré, ce qui étonne de la part d'un grand connaisseur du culte mithriaque. Et la place de l'astrologie dans la société antique n'est pas non plus explicitement définie : la mention — rapide — d'expulsions d'astrologues hors de la Ville, dans la Rome républicaine et impériale (p. 127), attire pourtant l'attention, tout comme le rôle politique joué — mais, ici, seulement évoqué — par T. Claudius Thrasyllus — astrologue de Tibère — et par T. Claudius Balbillus, fils du précédent et aussi conseiller de Néron et de Vespasien, placé à la tête du Musée et de la Bibliothèque d'Alexandrie. De plus, l'historien ne parle jamais des images antiques relatives à l'astrologie (reliefs funéraires, zodiaques portatifs), et fait bien peu cas de l'archéologie. Un développement, même sommaire, aurait pu de même être consacré à ce que l'astrologie contient d'humour : certes, l'horoscope burlesque du *Satyricon* (39) est donné à relire (p. 67-68), mais pourquoi ne pas croire à une forme de jeu spirituel quand Vettius Valens explique, au premier

livre de ses *Anthologies*, que ceux qui s'intéressent aux phénomènes célestes sont nés sous l'influence de Mercure à l'instar de ceux qui sont coutumiers des « calculs et des faux arguments » (p. 74) ? Enfin, il est à déplorer que peu d'informations soient fournies sur les sceptiques (p. 132) et qu'aucune évolution synthétique de l'histoire de l'astrologie ne soit dessinée. — Malgré tout, cette étude a l'avantage de permettre l'accès au point de vue adopté par Cicéron, Plutarque, Plotin, les Néo-Platoniciens et quelques Pères de l'Église sur l'astrologie et de révéler comment l'histoire de l'astrologie est forcément affaire de regards croisés : Ptolémée mettant en scène Nechepso et Petoris le montre bien, tout comme le curieux horoscope de l'Islam conçu au IX^e siècle par un savant byzantin qui se met à rêver d'un retour victorieux des « Romains ». L'astrologie est transformée ainsi, avec bonheur, en un lieu où se rencontrent les philosophies et les cultures antiques. — Sarah REY.

Francesca ROCHBERG, *The Heavenly Writing. Divination, Horoscopy, and Astronomy in Mesopotamian Culture*, Cambridge, University Press, 2004, 16 x 23.5, XXVI + 331 p., rel. £ 40 / US \$ 70, ISBN 0-521-83010-9.

L'expression *heavenly writing*, qui figure dans le titre de l'ouvrage, est la traduction d'une métaphore poétique babylonienne, récurrente dans les inscriptions royales, qui désigne les étoiles, marques divines, auxquelles sont comparés les temples terrestres. De l'observation de ces « écritures célestes » — comme d'ailleurs de l'ensemble des phénomènes naturels —, les érudits mésopotamiens tiraient diverses informations qu'ils confiaient à des listes, classaient et interprétaient afin de pénétrer toujours plus avant les desseins des dieux. Ces traités astronomiques mésopotamiens, rigoureux et de grande qualité, sont l'un des legs les plus significatifs de la civilisation « d'entre les fleuves ». — Spécialiste du sujet depuis une vingtaine d'années, l'A. livre ici une monographie synthétique, clairement construite et de lecture agréable, où sont abordées, comme l'annonce le titre et le rappelle la préface (p. IX-XVI), les grandes thématiques relatives à l'observation des astres en Mésopotamie : divination, horoscopie et le couple astronomie-astrologie. L'ouvrage, divisé en sept chapitres, un prologue et un épilogue, s'ouvre sur des abréviations, des références chronologiques et quelques notions de vocabulaire astronomique akkadien très utiles à l'entendement de la suite. Le prologue (p. 1-13), après une présentation sommaire de la divination inspirée (très peu attestée), de la divination déductive (beaucoup plus fréquente) et des sources les plus importantes, rend manifeste le fil conducteur de la réflexion : la remise en cause du clivage traditionnel entre science et « pseudoscience » qui renvoie à une distinction ontologique, en matière d'histoire de la pensée, entre la Mésopotamie et la Grèce. L'entreprise de l'A., dans son organisation comme dans son contenu, est sous-tendue par la volonté de réhabiliter la tradition scientifique mésopotamienne au sein de l'histoire des sciences (p. 11-13). — Le premier chapitre (p. 14-43) fait office de véritable introduction à l'étude ; il en précise les problèmes et en spécifie les enjeux par le biais, enrichissant, d'un dense retour sur l'historiographie des sciences des XIX^e et XX^e s. L'A. rappelle, exemples à l'appui, que jusqu'à des temps récents, il était presque unanimement soutenu que la science, dans l'acception moderne du terme, est fille de l'Ionie et que les Grecs, s'ils ont fait des emprunts à leurs voisins orientaux, ont transformé une archaïque et primitive proto-science en une science raisonnée, solidement construite (p. 14-29). Il est, en effet, souvent reproché aux pratiques mésopotamiennes deux carences épistémologiques : les données des traités de mantique ne seraient que pures constatations empiriques, fondées sur l'observation immédiate et ordonnées selon des relations simples, sans volonté manifeste de compréhension des lois qui régissent la nature ; elles seraient, en outre, trop fortement ancrées dans la sphère du religieux et, par conséquent, dépourvues du rationalisme nécessaire à toute entreprise scientifique. Cette perspective, produit d'un déterminisme positiviste qui a la vie longue, place la Grèce à l'origine de l'histoire des sciences ; c'est cette position par défaut que l'A. combat et remet en question dans les

chapitres suivants, avec une présentation et un commentaire des sources cunéiformes astrologiques et astronomiques, d'une part, du contexte de rédaction, de l'autre. — Précisions de vocabulaire, mise en contexte de la pratique manique mésopotamienne et première approche des relations entre protase et apodose dans les sentences divinatoires permettent d'aborder, dans le deuxième chapitre (p. 44-97), les grands corpus de présages – datés, pour les plus anciens, de la période paléo-babylonienne, au début du II^e millénaire av. J.-C. Les grandes listes de présages sont passées en revue et plus ou moins commentées : les présages astrologiques, les présages terrestres, les rêves, les caractéristiques physiques, les malformations à la naissance et les diagnostics médicaux. La courte conclusion, efficace, réinsère la présentation dans la problématique en fournissant quelques éléments utiles à une réflexion qui est ensuite développée exhaustivement dans le septième chapitre. — L'horoscopie est présentée au troisième chapitre (p. 98-120) et elle reste au centre du propos jusqu'à la fin de l'ouvrage. Une exposition générale des caractéristiques de cette pratique en Mésopotamie fait office d'entrée en matière : les documents datent de 410 av. J.-C. pour le plus ancien, de 69 apr. J.-C. pour le plus récent, et proviennent principalement de Babylone. Les descriptions des règles qui régissent la production des documents horoscopiques, dans leur relation avec les présages astrologiques, constituent un préalable nécessaire à l'une des parties sans doute les plus techniques, et donc les plus difficiles d'accès pour les non-spécialistes. — Le quatrième chapitre est divisé en deux ensembles : l'un concernant la méthode d'élaboration des sources (p. 121-145), l'autre décrivant ces dernières (p. 145-163). Dans la première partie, l'A. expose l'ensemble des éléments astronomiques qui entrent en jeu dans l'élaboration des horoscopes : le phénomène de l'écliptique, l'importance du zodiaque, la place du soleil et de la lune, les éclipses, les planètes et les révolutions synodiques, telles qu'observées par les astronomes mésopotamiens. Dans la seconde partie, l'A. passe en revue les corpus de sources astronomiques – environ 1500 textes – selon qu'il s'agit d'astronomie mathématique (éphémérides, textes de procédures) ou d'astronomie non mathématique (rapports d'observation, almanachs, etc.), suivant en cela la taxinomie restreinte d'une étude de A. J. Sachs (« A Classification of the Babylonian Astronomical Tablets of the Seleucid Period », *Journal of Cuneiform Studies* 2 [1948], p. 271-290). Une conclusion, brève mais opérante, établit des connexions entre astronomie et astrologie, qui, dans une perspective mésopotamienne, se complètent plutôt que s'opposent. — L'A. propose ensuite, dans le cadre du cinquième chapitre (p. 164-208), un retour sur les fondements de cette tradition horoscopique ; en d'autres termes : quelles modalités président, aux yeux des Mésopotamiens, à l'établissement de relations entre phénomènes célestes et manifestation de la volonté divine ? Le but annoncé est la mise en évidence d'un certain contexte culturel, propice à l'émergence d'une science astronomique : les analogies métaphoriques, les jeux sur le sens des mots sont quelques-unes des pratiques traditionnelles de la littérature akkadienne, qui se retrouvent au fil des recueils de textes divinatoires. L'A. s'interroge enfin, longuement, sur ce que les documents étudiés nous apprennent de la nature des liens qui unissent les dieux et les hommes. — Il n'y a pas de science sans scientifiques : le sixième chapitre (p. 209-236) est consacré au milieu d'élaboration des sources astronomiques et astrologiques. Les scribes de l'*Enuma Anu Enlil*, recueil par excellence de présages astronomiques, servent de démonstration par l'exemple ; c'est l'occasion de rentrer dans les mécanismes qui président à l'élaboration de la littérature divinatoire, les liens avec le temple et le culte, son évolution au fil des périodes, le statut et la fonction des scribes rédacteurs. L'A. postule en outre, dans sa conclusion, l'unicité des rédacteurs d'horoscopes, des grandes listes de présages des éphémérides, des almanachs, etc., véritables hommes de science, respectueux d'un procédé mathématique de prévision des mouvements célestes ; la pratique interprétative des résultats obtenus n'implique donc pas nécessairement l'invalidité scientifique de la méthodologie. — Comme le premier chapitre fait office d'introduction à l'argumentation, le septième et dernier chapitre (p. 237-286) ressemble fort à une conclusion, qui apporte une réflexion de l'ordre de la philosophie des sciences au fil conducteur pressenti dès le prologue du livre. La postérité remarquable que connaissent les pratiques mésopotamiennes – le

système sexagésimal, les différentes mesures d'amplitude en coudées et en pouces, les coordonnées de l'écliptique, les périodes de révolution lunaire, les phénomènes planétaires, etc. – durant la période hellénistique, puis en Inde, dans la civilisation musulmane et en Europe à l'époque médiévale, est retenu comme le premier des critères sinon de la scientificité de la tradition mésopotamienne, au moins de son caractère opératoire (p. 237-244). — Par ailleurs, la notion de science mésopotamienne fait l'objet d'une réévaluation qui se fonde sur deux arguments : d'une part, il est très difficile, même aujourd'hui, de déterminer précisément ce qu'est la science, et, d'autre part, l'idée de « science » comme démarche intellectuelle explicitement identifiée est clairement anachronique dans le contexte mésopotamien. Partant, les différentes considérations épistémologiques doivent tenir compte de ces observations : l'A. propose ainsi de voir dans le lien entre protase et apodose des prédictions non pas un rapport de cause à effet naturel (« s'il y a de la foudre, alors il y aura du tonnerre »), mais plutôt un rapport de cause à effet culturel, avec des analogies de sens, des jeux de graphie, etc. (p. 246-275). — Entre la pratique interprétative et le système mathématique existe toutefois un lien que l'A. rend avec le terme *theory* : les calculs mathématiques sont la clé pratique qui donne accès à la conception théorique. Ainsi, deux types de prédictions, liées, coexistent dans une même *praxis* : les présages qui permettent de comprendre les décisions divines, l'astronomie qui permet de prévoir la place, la position, des différents astres à divers moments (p. 276-286). Il s'agit donc, en définitive, d'une forme de science, marquée par la tradition, avec ses méthodes, ses théories et ses pratiques. — L'épilogue, synthétique et bien construit, revient successivement sur les différents problèmes abordés dans l'ouvrage. Il termine un très bon livre, précis, argumenté et fin, donc indispensable à tout spécialiste de l'astronomie et de l'astrologie mésopotamiennes ou de l'histoire des sciences, mais toujours abordable – exception faite de quelques passages techniques çà et là –, grâce aux attentions pédagogiques de l'A. Les traductions de textes originaux y sont nombreuses et accessibles ; elles donnent sa saveur à un ouvrage qui, tout en servant une réflexion philosophique sur la notion de science, propose une présentation très complète de l'art des astronomes mésopotamiens. — Nathaël RECOURSÉ.

Arnaldo MARCONE (éd.), *Medicina e società nel mondo antico. Atti del convegno di Udine (4-5 ottobre 2005)* (Studi Udinesi sul Mondo Antico, 4), Grassina (Firenze), Le Monnier università, 2006, 17 x 24, VI + 287 p., br. EUR 21.50, ISBN 978-880020580-1.

Voici réunies les dix-huit communications d'un colloque international qui s'est tenu en 2005 à Udine sur la relation médecine antique et société pour une bonne partie du monde méditerranéen (Égypte, Syrie, Mésopotamie, Asie Mineure, Grèce, Rome), et ce de l'Âge du Bronze à la période très difficile à délimiter de l'Antiquité tardive, du moins pour seize des contributions, l'antépénultième et la pénultième portant sur le Moyen Âge, la Renaissance et le début de l'époque classique en Europe. En dépit de l'absence d'une introduction et d'une bibliographie commune, une absence à peine compensée par un bref index des noms propres, le recueil doit son unité à sa thématique, qui traite, de façon dispersée et selon un ordre globalement chronologique, les six sujets suivants : la communication entre médecins et malades (G. CAMBIANO, « Funzioni del dialogo medico-paziente nella medicina antica », p. 1-15) comme entre les médecins eux-mêmes (I. ANDORLINI, « Il *gergo* grafico ed espressivo della ricettazione medica antica », p. 142-167) ; le savoir médical, qu'il s'agisse des paradigmes politiques à l'œuvre dans sa construction (G. CAMASSA, « L'idea del mutamento nel *Corpus Hippocraticum* », p. 16-25), de sa compatibilité avec la médecine des temples (L. PERILLI, « Asclepio e Ippocrate, una fruttuosa collaborazione », p. 26-54 et G. PETZL, « God and Physician : Competitors or Colleagues ? », p. 55-62), de sa coexistence avec les croyances magiques (L. PEPICI, « Medici e botanica popolare », p. 72-90 et A. MASTROCINQUE, « Medicina e magia. Su alcune tipologie di gemme propiziatricie », p. 91-100), de sa transmission ou de sa diffusion (M. FORMISANO, « Il

testo come rimedio : le ragioni della letteratura », p. 220-232, M.-A. D'ARONCO, « La pratica della medicina nell'Inghilterra anglosassone (secoli IX-XII) », p. 233-250, et A. MARCONE, « Si può parlare di medicina tardoantica ? », p. 266-284), et de sa répercussion indirecte aux XVI^e et XVII^e siècles sur le développement de l'archéologie (L. REBAUDO, « L'influenza della medicina antica sullo studio dell'antichità classica fra XVI e XVII secolo », p. 251-265) ; la dépendance de la santé à l'égard des conditions de vie et de travail (A. CANCI, « Lavoro e stato di salute in una capitale del vicino Oriente antico », p. 63-71), de même que la dépendance de la démographie à l'égard de l'hygiène et de la médicalisation publiques (K. STROBEL, « Medical Care, Medical Services, and Demography in the Roman Empire : The Case of the Military Society », p. 203-219) ; le statut social (le sexe, l'origine et la formation intellectuelle) des médecins (A. BUONOPANE, « Scrittrici di medicina nella *Naturalis historia* di Plinio ? », p. 101-110, A. CRISTOFORI, « Medici stranieri e medici integrati nella documentazione epigrafica del mondo romano », p. 111-141, et E. ROMANO, « Modelli intellettuali e modelli sociali in Galeno », p. 168-171) ; la maltraitance des esclaves (H. SCHLANGE-SCHÖNINGEN, « Galen on slavery », p. 180-193 et H. HEINEN, « Amtsärztliche Untersuchungen eines toten Sklaven. Überlegungen zu P.Oxy. III 475 », p. 194-204). L'originalité des problématiques comme la richesse documentaire de ces dix-huit études rendent le volume très informatif pour tous les historiens de la médecine antique. — J. BOULOGNE.

David PANIAGUA AGUILAR, *El Panorama literario técnico-científico en Roma (siglos I-II d. C.)*. « *Et docere et delectare* », Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 2006, ISBN 84-7800-462-9.

Assez peu nombreux sont les livres consacrés à une présentation générale des sciences et des techniques dans l'Antiquité, surtout quand il (ne) s'agit (que) du monde romain. Un des derniers parus, mais c'était le fruit d'une collaboration entre plusieurs spécialistes et la matière traitée embrassait la Grèce et Rome, est celui qui avait été réalisé il y a quelques années sous la direction de Carlo Santini, *Letteratura scientifica e tecnica di Grecia e Roma* (Rome, 2002). — Ici, le propos de David Paniagua Aguilar est volontairement restreint à la science romaine et aux deux premiers siècles après J.-C. Ont été délimités et retenus les domaines suivants : arpentage, technique militaire, droit, géographie, cuisine, ingénierie civile, agronomie, astronomie, mythographie, médecine, sciences de la nature. Pour chacune de ces sciences ou de ces techniques, l'ordre suivi par le livre est identique. Il commence par un premier chapitre d'introduction sur la science considérée et sur son historique ; on est donc souvent, à ce stade de chaque exposé thématique, transporté en Grèce ; mais cette étape permet aussi de broser le tableau bienvenu de la constitution et de l'évolution de telle ou telle discipline dans le cas où, quoique importante et marquante dans l'histoire de Rome, elle n'a pas laissé, pour les deux siècles pris en compte, une grande quantité de littérature constituée (ainsi, pour la jurisprudence, n'entendrait-on parler que de Gaius, n'était cette possibilité d'ouverture ménagée par la disposition de l'ouvrage). Ensuite vient le chapitre consacré en propre aux auteurs qui se sont illustrés dans le développement de leur *ars* aux I^{er} et II^e s. apr. J.-C. ; enfin, un chapitre d'indications bibliographiques. Cette clarté structurelle offre des repères commodes et facilite grandement le travail du lecteur, même si sa répétitivité systématique peut donner parfois des résultats un peu étranges comme (p. 207 et s.) ce « chapitre 1 » sur Apicius qui ne sera suivi d'aucun « chapitre 2 », puisque le célèbre traité de cuisine demeure le seul de la catégorie *Literatura culinaria latina de los siglos I y II d. C.* — Les limites chronologiques que s'est fixées DPA ont circonscrit, comme il le souligne p. 23 et s. en les justifiant, une période riche en production d'œuvres scientifico-techniques, et qui est, de plus, sentie comme cohérente, celle des deux siècles qui virent la montée de l'Empire vers son plein épanouissement ; deux cents ans, onze disciplines, vingt-trois œuvres, tel est le bilan de cette période pendant laquelle les Latins, systématisant les connaissances grecques (réflexion qui ne s'applique pas aux textes grammatiques ou

juridiques, bien sûr), constituent un corpus qui représentera lui-même le socle d'une nouvelle génération de traités, ceux de l'époque tardive. Mais ces limites chronologiques, évidemment, ont exclu du panorama, en amont, des auteurs comme Caton, Varron et Vitruve, et en aval toute la littérature scientifico-technique produite à partir du III^e s. (Végèce, ou les médecins d'Afrique, ou Martianus Capella, ou Boèce...). On sent bien que l'A. est désolé de devoir « faire l'impasse » sur des œuvres connues et importantes qui n'appartiennent pas aux deux premiers siècles de notre ère. Il réussit donc, la plupart du temps, à les réintroduire de manière détournée, en traitant par exemple de Végèce (p. 94-95) au motif de compléter le panorama de la littérature *de re militari* après les *Strategemata* de Frontin et le *De metatione* [ce titre, de l'édition Grillone, paraît meilleur que celui de l'édition Lenoir, *De munitionibus*] *castrorum* du Pseudo-Hygin qui sont les deux seuls traités à s'inscrire dans la « fourchette » de temps qui est prise en compte (et ce n'est même pas sûr pour le Pseudo-Hygin, si l'on suit Grillone). Ce n'est pas là un reproche, et le recenseur trouve même plutôt astucieux d'être parvenu de cette manière à présenter aussi, malgré tout, les œuvres qui restaient à la porte. — Il est vrai qu'un projet d'ensemble portant sur toute la littérature scientifico-technique romaine aurait entraîné pour l'ouvrage des dimensions bien plus vastes et lui aurait fait perdre l'attrait que lui donne le caractère bien défini de sa « cible ». Tel qu'il est, donc, le volume, synthétique et contenant fort peu de lapsus (cependant, p. 64, l. 3 d'en bas, le texte de Nypsius permet d'évaluer non pas la profondeur d'une rivière, mais sa largeur, ce qui sera bien dit p. 65, l. 5 d'en bas ; il y a quelques fautes de grec, ainsi p. 226 l. 2 où il faut accentuer -βαλλίστρας, l. 11 où il faut lire αὐτοματοποιητικῆς et non -ποιε-, puis l. 13 Μηχανικά et non Με-, enfin l. 29 Εἰσαγωγὰι ; et non Ἐισαγογαί ; et certaines datations sont données pour plus assurées qu'elles ne le sont véritablement : par exemple, Siculus Flaccus est sans doute plutôt des années 300 que du deuxième siècle) est à recommander comme livre d'initiation clair et commode pour qui veut entrer dans un domaine généralement méconnu : DPA fournit (conformément à l'objectif qu'il s'était fixé, voir p. 18 en bas) les données de base, le *digest* indispensable, les éclaircissements nécessaires, et des entrées sur l'ensemble de la littérature savante relative à ces sujets grâce à des bibliographies thématiques sélectives mais suggestives. — J.-Y. GUILLAUMIN.

Valeria ANDÒ, *L'ape che tesse. Saperi femminili nella Grecia antica* (Studi e ricerche, 7), Roma, Carocci, 2005, 15 x 22, 292 p., br. EUR 21.30, ISBN 8843034847.

La comparaison entre les femmes et les abeilles est désormais traditionnelle, de même que celle du tissage. En les croisant, Valeria Andò nous propose un parcours vraiment original qu'elle affiche comme un parcours de réflexion personnelle, celui d'une femme, universitaire, réfléchissant sur les savoirs féminins. Elle insiste à juste titre sur le fait qu'il s'agit de savoirs non formalisés, peu conventionnels, peu apparents aussi, mais néanmoins efficaces à divers niveaux. Sous-jacente à la répartition des savoirs dans le monde antique, on perçoit une hiérarchisation des statuts et des espaces, ce qui invite à réfléchir à celle qui sous-tend nos sociétés modernes. Cela dit, que l'espace spécifique des savoirs féminins fût la maison, le monde domestique, la famille, l'οἶκος en somme, on le savait déjà fort bien. Une des idées développées par l'A., qui s'aligne volontairement et consciemment sur une dichotomie public-privé, dont elle n'ignore ni les limites ni les risques, est que les savoirs féminins véhiculent un pouvoir symbolique fort qu'il serait urgent de réinvestir dans nos sociétés en crise d'humanité. Le défi est considérable : il s'agit pour l'A. d'utiliser les données antiques comme un « laboratoire » (p. 13) de pratiques, d'expériences, de pensées utiles à faire avancer la réflexion contemporaine, par exemple sur la délicate question de la sempiternelle marginalité des femmes par rapport à la sphère politique. — Le livre est donc ambitieux, mais il s'appuie sur une conscience épistémologique et historiographique remarquable. Ainsi, comment faire parler des actrices muettes ? L'A. montre bien que les modèles interprétatifs, du féminisme aux *gender studies*, ont évolué sans

toujours trouver le bon positionnement face à une problématique aussi centrale que fuyante, et fortement idéologisée. — Sept chapitres se succèdent en deux cent cinquante pages environ. Pour les lecteurs peu familiers de l'italien, la langue de l'A. ne sera pas facile d'accès ; elle sera un régal pour tous les autres. Andromaque et Pénélope sont les héroïnes du premier chapitre, entre tissage et guerre. Lysistrata et les « femmes en Assemblée » sont au cœur du chapitre 2 qui étudie le renversement des valeurs entre privé et public. Après Homère et Aristophane, c'est la voix de Platon qui se fait entendre ; dans le *Politique*, il recourt lui aussi à la métaphore du tissage pour décrire l'action politique, le λόγος philosophique apparaissant lui-même comme un πλέγμα qui relie entre eux le sens des mots. Étrange situation qui voit l'activité féminine par excellence devenir l'emblème des savoirs réservés aux hommes ! Remonter du disciple au maître, c'est-à-dire de Platon à Socrate permet de découvrir que, dans la formation de ce non-maître, trois femmes ont joué un rôle déterminant. Les « maîtresses » de Socrate, avec un jeu de mot approprié pour souligner la contiguïté entre éducation sentimentale et éducation philosophique, ἔρωξ et λόγος. De cet examen des témoignages les plus révélateurs de la condition féminine grecque, Xénophon ne pouvait évidemment manquer. *L'Économique*, ce dialogue entre Socrate et Ischomaque, est un passage obligé pour comprendre comment les relations entre mari et femme sont pensées sur le mode de l'éducation, de l'initiation, de l'imposition de règles et de normes inculquées dès le plus jeune âge. Reste une sphère où le savoir féminin est roi : le καλὸν κακὸν d'Hésiode est un piège en raison de son pouvoir d'attraction ; la séduction : voilà le domaine par excellence du savoir féminin. Mais s'agit-il bien de savoir, et non pas plutôt de *pouvoir* ? L'A. explore bien l'ambiguïté de ce domaine, en travaillant notamment sur la figure d'Aphrodite, puissante déesse de la contrainte amoureuse. On prolongera utilement son analyse par la lecture de la thèse de Gabriella Pironti, *Aphrodite entre ciel et guerre*, à paraître très prochainement dans les suppléments de Kernos (septembre 2007). Enfin, en pendant du discours platonicien, la vision aristotélicienne de la sphère féminine clôt le volume. Ontologiquement différente, la femme est avant tout un corps voué à la reproduction ; c'est dans la maternité qu'elle trouve sa finalité même. L'A. parle joliment de « passion de la matière ». — La conclusion est brève, la bibliographie utile, le livre passionnant de bout en bout. — Corinne BONNET.

Celia E. SCHULTZ, *Women's Religious Activity in the Roman Republic* (Studies in the History of Greece and Rome), Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2006, 14.5 x 22, XIII + 234 p., rel., ISBN 0-8078-3018-6.

Professeur en Lettres classiques et féministe convaincue, Celia Schultz, entend corriger l'image fausse ou incomplète qu'on se faisait des femmes du passé gréco-romain. Elle s'intéresse ici à « l'activité religieuse des femmes dans la Rome républicaine », c.-à-d. *grosso modo* durant les six siècles qui ont précédé notre ère. Pourquoi cette période ? Parce qu'alors la religion était libre, sans l'obligation du culte impérial. En interrogeant non seulement la littérature, mais encore les textes épigraphiques et l'archéologie, elle établit que les femmes jouaient à cette époque un rôle plus important qu'on ne le croit habituellement, et elle le montre sans s'encombrer de lourdes notes scientifiques. Son livre va droit au but, sûr de son fait et de ses preuves. — Elle fait remarquer que la religion imprégnait la vie quotidienne des Romains : rites familiaux, fêtes, expiations, sacrifices. Avec leur esprit juridique, les Romains espéraient gagner les faveurs des dieux en faisant très exactement ce que ceux-ci leur demandaient. De même, ils interrogeaient les dieux avant tout événement important : assemblée, mariage, campagne militaire, etc. Nombreuses aussi étaient les fêtes religieuses destinées à honorer des dieux particuliers ; les unes s'adressaient à tous, d'autres étaient réservées à certains groupes. Ce livre se penche en particulier sur le rôle des femmes dans la vie religieuse des familles et des communautés, que la littérature néglige le plus souvent. Certains cultes étaient réservés aux femmes, tels ceux de

la fertilité et des naissances. Mais C. S. désire aller plus loin que ces cultes proprement féminins et insiste sur d'autres types d'activités religieuses féminines, tels les cultes des dieux protecteurs de la cité, censés jusqu'ici réservés aux hommes. L'examen des trois types de sources utilisés par C. S. laisse entendre que l'activité religieuse des femmes fut plus étendue qu'on ne le dit généralement, même si, dans ces domaines, le rôle religieux des hommes était prépondérant. Par ailleurs, l'exclusion des hommes d'un culte tel que celui de la Bonne Déesse ne signifie nullement que ce culte n'attirait que les femmes. L'A. montre que la religion romaine était partagée par les deux sexes, réunis dans une mesure étendue. — La littérature demeure, certes, la source principale de nos informations religieuses, mais, très souvent, elle parle de fêtes religieuses sans y préciser le rôle des femmes, jugé secondaire ou marginal. Il ne faut pas oublier que tous les textes furent écrits par des hommes, tournés vers des centres d'intérêt masculins et, par ailleurs, exclus des cultes féminins ou peu intéressés par eux. En outre, presque tous les textes concernant la République dont nous disposons sont tardifs et plus ou moins approximatifs. — L'épigraphie et l'archéologie, par contre, présentent des données nouvelles sur les pratiques religieuses du peuple. Les femmes ne nous ont laissé que ce type de document, qui n'intéresse pas les écrivains, telles les offrandes de terre cuite représentant les parties du corps humain pour implorer ou remercier certaines divinités. On a des preuves de culte féminin pour Hercule, tout comme on a découvert des cultes masculins pour Cérés. On avait refusé jusqu'ici de voir dans *Juno sospita* (« protectrice ») une divinité militaire, ou dans *Juno Regina* une divinité politique, ou encore dans *Fortuna Muliebris* une divinité patriotique. Le livre nous apprend que des femmes honoraient Jupiter et Hercule ; des femmes restauraient des temples, entretenaient des sites religieux. Les femmes étaient prêtresses des Bacchanales tout comme les hommes, mais ces derniers furent exclus de ce sacerdoce par le Sénat en 183 av. J.-C. Comme Vestales, les femmes jouaient un rôle capital, mais exigeant. Les femmes intervenaient comme prêtresses pour apaiser les dieux après de grands prodiges. En décembre, les Vestales et les grandes Dames célébraient la fête de la Bonne Déesse. En janvier, les familles offraient des sacrifices à certains dieux et circulaient en procession dans leur propriété. En février, on célébrait les Ancêtres (*Parentalia*). On honorait les dieux du foyer (*Penates*) et l'on fêtait les naissances, les passages, etc. — Ce livre montre bien que les femmes jouaient un rôle important dans la religion romaine de l'Italie centrale, même s'il reste des zones d'ombre à ce sujet. Il faut féliciter Celia Schultz pour sa façon très directe d'aborder les thèmes et pour la présentation de son livre agréable à lire, intéressant et bien structuré.

B. CLAROT, s.j.

Jasper BURNS, *Great Women of Imperial Rome. Mothers and Wives of the Caesars*, Londres - New York, Routledge, 2007, 15.5 x 23.5, XXII + 348 p., br. 27.50, ISBN 0-415-40898-9.

Le lecteur de Jasper Burns sera surtout stimulé par une curiosité historiographique. Ces *Great Woman* sont un avatar des histoires de hautes figures antiques, dont les *Vies* de Plutarque sont le modèle. L'ouvrage est étrangement hybride : une écriture de l'histoire façonnée dans un moule ancien croise la très à la mode *gender history*, et le livre veut être – en même temps – récit historique et recueil numismatique. J. Burns étudie une douzaine de femmes illustres – il consacre à chacune un chapitre – et chaque chapitre est clos par plusieurs planches de monnaies qui représentent l'héroïne elle-même, ou son mari, ou ses enfants. Autant dire que ce travail rappelle de loin en loin les procédés d'un « antiquaire », qui dispose d'un cabinet des médailles, d'une *Kunst- und Wunderkammer*. — L'A. n'est pas un universitaire, il œuvre en *free lance*. Il est aussi illustrateur, et offre des portraits de femmes analysées d'après les représentations antiques parvenues jusqu'à nous. Livie est la première des « grandes femmes », Licinia Eudoxia la dernière. Les dames de Jasper Burns sont d'abord décrites physiquement, corps et chevelure : Agrippine l'aînée *had a stunning, severe*

beauty, with a somewhat triangular face (p. 41), Faustine la jeune était *a beautiful, seemingly light-hearted woman* (p. 155), etc. On voit que – dans cette étude – les héroïnes sont portées au pinacle, elles sont presque toutes décrites comme belles, alors même que leur visage, tel qu'il est dessiné par J. Burns, est rarement gracieux. De leurs traits sont déduits les caractères, les qualités, comme y invitait l'ancienne « physiognomonie » : ainsi, derrière les images antiques d'Antonia, l'A. pense deviner *a keen intellect* (p. 27). L'intuition psychologique est souvent utilisée en lieu et place de preuves historiques étayées par des documents précis. Les états d'âme, les tourments sont la grande affaire. — Que ce soit pour évoquer des silhouettes masculines ou féminines, le superlatif est ici le mode d'expression favori : Livie est *a woman of genius, retrained, and great personal dignity* (p. 5), Hadrien *was one of the most talented and active rulers in history* (p. 126), les *Pensées* de Marc-Aurèle sont *d'extraordinary writings* (p. 163), et Hérode Atticus est tout simplement *a superstar* (p. 167). — Et c'est une histoire des salons impériaux, des intrigues et des manigances, des *gossips* et des *affaires* qui se déroule ainsi. Même la magie noire (p. 50 et p. 66) est convoquée. Jamais n'est offert un aperçu sur ce qui pourrait, par certains côtés, faire de ces femmes d'État des Romaines de tous les jours. Ces femmes sont *larger-than-life*, même si l'on peut se poser des questions sur la nature et la raison de leur héroïsme : amoureuses passionnées, épouses serviables, mères-courage, veuves affligées et vraies *univirae*, leurs mérites sont passifs. Mais rien n'empêchera Jasper Burns d'admirer et de défendre quoi qu'il en coûte cette galerie, dont les bienfaits sont censés s'exprimer encore sous nos yeux : *The empresses of Rome were indispensable architects of one of the greatest societies in human history, and their deeds bear fruit to this day* (p. 239). Toujours à la manière de Plutarque, ces femmes sont mises en parallèle – Plotine est, par exemple, la nouvelle Livie (p. 106 et s.) – et elles trouvent sur leur chemin d'autres grandes femmes. — L'usage des sources est parfois surprenant : l'*Histoire Auguste* est tantôt sévèrement blâmée, tantôt prise au pied de la lettre. Le recul historique tout court fait souvent défaut, comme lorsqu'il est fait mention de la sobriété augustéenne : *Though he was the richest, most powerful man in the empire, Augustus displayed very simple taste* (p. 9) ou du *Panégyrique de Trajan* (p. 112). — Les ouvrages de Michael Grant, *free lance* au long cours, semblent constituer la référence bibliographique que l'A. place au-dessus de toutes les autres. Peu de textes antiques sont cités, une seule hypothèse historique – qui n'est pas totalement originale – est formulée (le complot d'Hérode Atticus, p. 167) et rarement les études contemporaines sont discutées, à l'exception d'une analyse sur la mise en scène du couple impérial Antonin-Faustine : Jasper Burns ne veut pas qu'on y voit une *extreme pomposity* (p. 149). — Toutefois on ne peut pas reprocher à ce livre de manquer de ce qu'il ne se propose pas d'avoir. Seul le bon plaisir du grand public est recherché (d'où un appendice – qui fait totalement sortir du sujet – sur les gladiateurs). Anachronique mais aimable, l'A. est en quelque sorte le Suétone pour grandes dames qu'il ambitionne d'être. — Sarah REY.

Francis JOANNÈS, *Les premières civilisations du Proche-Orient* (Atouts Histoire), Paris, Belin, 2006, 16 x 24, 255 p., br. EUR 20.50, ISBN 2-7011-3397-1.

Conformément à la philosophie de la collection des manuels Belin, le volume consacré à l'histoire du Proche-Orient est articulé en deux sections : savoirs et savoir-faire. Dans la première partie, en sept chapitres, F. Joannès balise un millénaire et demi environ de l'histoire de la Mésopotamie, entre *ca.* 3000 et 1500 av. J.-C. Le chapitre initial présente le contexte géographique, celui du Croissant Fertile, avec ses aspects fondamentaux, puis la période protohistorique, entre 6000 et 3000 av. J.-C. Révolution néolithique et révolution urbaine y apportent une série de progrès techniques et d'avancées culturelles, parmi lesquelles l'écriture est la plus marquante. — L'émergence des premières sociétés étatiques occupe le chapitre 2 : c'est l'« aube de l'histoire » avec l'apparition des premières sources écrites, en Mésopotamie comme

en Égypte. Du tissu urbain en plein essor naissent les premiers États, dynasties thinites en Égypte, période protodynastique en domaine sumérien. On comprend d'emblée que, tout en centrant son propos sur le Proche-Orient mésopotamien, l'A. porte une attention remarquable à l'Égypte, dont le destin fut souvent solidaire de celui de l'Asie. C'est du reste à l'Ancien Empire égyptien, entre 2700 et 2150, qu'est consacré le chapitre 3. Règnes fondateurs et apogée du régime théocratique, l'Ancien Empire est marqué par une centralisation très forte qui, lorsque le pouvoir s'affaiblit, entraîne une crise politique, économique et sociale particulièrement intense. — Les royaumes d'Akkad et d'Ur III clôturent le III^e millénaire. Le premier est sémitique et constitue le premier empire à vocation universelle ; le second est sumérien et se caractérise par une impressionnante bureaucratie centralisée. Ces deux expériences sont soigneusement décrites et analysées, documents, tableaux et cartes à l'appui, comme dans tout le livre. Le tournant du III^e au II^e millénaire est marqué par l'émergence de groupes amorrites ; c'est l'occasion d'insister sur l'importance centrale des dynamiques migratoires et des mouvements internes de personnes et de biens au sein du Proche-Orient qui déterminent des évolutions géopolitiques sensibles. Dépourvu de diverses matières premières essentielles, le Proche-Orient a, en effet, dû, très tôt et bien avant les Amorrites, pratiquer le commerce à longue distance, favorisant ainsi les dynamiques d'interaction et d'acculturation, notamment entre nomades et sédentaires. — L'Égypte, l'Anatolie et l'Élam, entre 2150 et 1500, sont au cœur du chapitre 6. Il s'agit de périodes pour lesquelles les sources écrites sont, pour les deux derniers États en tout cas, encore assez rares, mais elles suffisent à montrer que des puissances périphériques s'affirment à côté de la rayonnante Babylone, objet du chapitre 7. C'est l'époque glorieuse du règne d'Hammourabi, de l'affirmation culturelle de la « Porte des dieux », mais aussi une période difficile sur le plan économique et social. — La section consacrée au « savoir-faire » présente, excellemment, cinq dossiers : les pratiques funéraires en Égypte sous l'Ancien Empire, l'agriculture irriguée en Égypte et Mésopotamie, les relations internationales et les pratiques diplomatiques dans le Proche-Orient amorrite, le palais de Mari, les codes de lois suméro-akkadiens. Dans la manière de traiter ces dossiers, avec l'accent mis sur la dissertation et le commentaire de document, on trouvera l'empreinte du modèle français d'enseignement universitaire, mais, au-delà de cette particularité, il convient de souligner la qualité remarquable de ce manuel, rédigé par un spécialiste renommé, capable de proposer des synthèses riches et claires à la fois. Bref, un modèle de pédagogie universitaire. Glossaire, bibliographie, chronologie et index clôturent ce volume qui rendra beaucoup de services aux enseignants universitaires du premier degré. — Corinne BONNET.

Mark W. CHAVALS (éd.), *The Ancient Near East. Historical Sources in Translation* (Blackwell Sourcebooks in Ancient History), Oxford, Blackwell, 2006, 17 x 24.5, XX + 445 p., br. £ 19.99 / US \$ 44.95, ISBN 0-631-23581-7, rel. £ 60 / US \$ 89.95, ISBN 0-631-23580-9.

L'initiative d'un recueil de documents historiques traduits est excellente. Les nécessités de l'enseignement universitaire l'imposent de plus en plus comme une évidence, à une époque où l'attrait pour l'Orient ne fléchit pas, tandis que la connaissance de ses langues, elle, se fait de plus en plus rare. Les orientalistes francophones devraient du reste prendre exemple sur ce volume en langue anglaise, d'une commodité louable. Seules des bribes de documentation sont, en effet, disponibles en traductions française, ce qui est regrettable. — Treize sections se répartissent la matière selon un découpage chronologique et culturel, qui se veut aussi pédagogique (chaque unité pouvant représenter un cours) : les premières dynasties sumériennes, l'époque paléo-akkadienne, la renaissance néo-sumérienne d'Ur III, les inscriptions de la période paléo-babylonienne, le reste de la documentation de cette période, les inscriptions du Bronze Récent, la correspondance d'el-Amarna, deux sections de textes historiques hittites, deux sections aussi de sources néo-assyriennes et syro-

palestiniennes de l'âge du Fer, les textes d'époque néo-babylonienne et, enfin, les textes d'époque achéménide. Le panorama documentaire couvre donc l'ensemble du Proche-Orient asiatique (l'Égypte n'est comprise que dans ses rapports avec celui-ci) et trois millénaires d'histoire, de l'apparition des premières cités et des premières formes d'écriture à l'hellénisation. En tout, ce sont cent cinquante-sept textes, de nature très variée, qui sont proposés au public, sous la supervision de vingt-deux excellents spécialistes, jeunes ou confirmés, placés sous la houlette de Mark Chavals, de l'université du Wisconsin. — Comme le note l'éditeur dans son Introduction, ce recueil constitue un complément idéal aux grandes synthèses sur l'histoire du Proche-Orient, qu'il s'agisse notamment de celle de M. van de Mieroop (*A History of the Ancient Near East, ca. 3200-323 BC*, Oxford, 2004), de D. C. Snell (*A Companion to the Ancient Near East*, Oxford, 2005) ou de M. Liverani (*Antico Oriente*, 10^e éd., Bari, 2006). Du reste, chaque section du recueil de textes est introduite par quelques pages précisant les enjeux historiques et documentaires. Il est en effet important, avant de se lancer dans la lecture des textes, de savoir ce qu'ils représentent dans leur contexte de fonctionnement, à quelles typologies ils se rattachent et quelle portion de la documentation disponible ils représentent. — Chaque texte ou groupe de textes est soigneusement présenté, commenté et enrichi de références bibliographiques, ce qui fait de ce recueil un instrument de travail d'une extrême utilité. Certes, les orientalistes n'y trouveront pas leur compte, puisque les textes font l'objet d'une seule traduction, sans translittération ni édition critique, mais le public visé est bien celui des non-spécialistes, désireux de se familiariser avec le corpus des textes orientaux, sans avoir à affronter l'écueil des translittérations souvent bien techniques. — Tous les grands textes figurent dans ce volume : des choix ont naturellement été opérés dans la documentation disponible, mais ils semblent tout à fait justifiés et offrent une image d'ensemble riche, diversifiée, solide. Une exception mérite toutefois d'être soulignée, que je ne m'explique pas : l'absence totale de la documentation phénicienne. On ne trouve ni l'inscription d'Ahiram, ni celle d'Eshmunazor, par exemple. Ce pan de l'histoire du Proche-Orient est entièrement passé à la trappe, ce qui me semble injustifiable. Trop centré sans doute sur la Mésopotamie et sur la documentation cunéiforme (mais la stèle de Dan, par exemple, est dans le recueil), l'éditeur a littéralement « oublié » les Phéniciens ! On le regrettera vivement, sans pour autant nier les qualités majeures de ce volume qui rendra d'énormes services aux enseignants et aux étudiants universitaires. Un exemple à suivre du côté francophone (en réintégrant les Phéniciens !). — Corinne BONNET.

Maurice SARTRE, *Histoires grecques* (L'univers historique), [Paris], Seuil, 2006, 15.5 x 24, 462 p. & 3 cartes, br. EUR 24, ISBN 2-02-037209-6.

« Ce n'est ni une histoire du monde grec, ni celle de la civilisation grecque », nous avertit d'entrée de jeu M. Sartre. Un itinéraire, plutôt, sur des chemins de traverse avec pour narrateur d'histoires grecques, au pluriel, un des meilleurs antiquisants français. Chemins parfois bien connus qui nous portent sur les traces de Thésée ou d'Alexandre, de Jason ou d'Épaminondas, mais aussi sentiers peu fréquentés, entre Sidon et Salamine, dans cette Grèce périphérique, souvent orientale que l'A. connaît si bien. Quarante-trois récits (λόγοι), à la saveur hérodotéenne, à la faveur desquels l'historien (« logographe » ?) se fait conteur, pour le plus grand plaisir des lecteurs. On dirait de la « micro-histoire », un peu comme la pratique Ginzburg, à la croisée entre le politique, le culturel et le social ; on découvre une multitude de « villages » au sein de cette impressionnante Grèce aux visages multiples. C'est une sorte de mosaïque que dessine pour nous M. Sartre, nous baladant habilement, élégamment dans le temps et dans l'espace. La méthode est pleine de charme, le livre plein d'enseignements, car de l'anecdote jaillit l'histoire, la réflexion, du voyage naît l'envie de comparer, de rapprocher, d'approfondir. — On ne m'en voudra pas de ne pas présenter ici les quarante-trois histoires retenues par l'A. en vertu d'un choix

naturellement subjectif. Elles partent toujours des documents, et c'est ce qui fait l'attrait de la narration : très érudite certes, mais rendue vivante et alerte par le recours aux sources littéraires ou épigraphiques, voire iconographiques. On voit donc les Thériens débarquer à Cyrène et fonder leur colonie, ou les marchands et mercenaires inscrire, sur la jambe de la statue de Ramsès II, un graffiti rappelant leur passage en Égypte. La mobilité frappe dans ces récits : la Grèce est sans cesse en mouvement, à l'intérieur des cités, entre cités, entre le centre et les périphéries, sur terre, sur mer, pour ne pas parler des voyages imaginaires qui peuplent la mythologie. Cette dynamique ressort avec force des « histoires » qui nous sont ici proposées. — À l'occasion, la dynamique se fait tension : c'est la tyrannie de Phalaris, c'est la démocratie qui devient impérialiste, c'est la révolution qui guette Sparte, c'est la guerre avec ses soldats et ses mercenaires... Tension créative sur le plan institutionnel, qui se manifeste aussi dans l'ἀγών, le gymnase, le sport, le théâtre, la musique, les concours, évoqués à plusieurs reprises, dans plusieurs dossiers, comme autant de pratiques constitutives de l'hellénisme. Les grandes valeurs sont là aussi : démocratie, liberté, παιδεία, évergétisme, enracinement dans le sol, piété... — « Pourquoi s'arrêter alors qu'il y aurait encore tant à dire ? », conclut M. Sartre au terme de ce parcours buissonnier. Pour un temps de réflexion. Comment expliquer, en effet, l'attraction exceptionnelle exercée par la civilisation grecque, par l'hellénisme, partout en Méditerranée, à toutes les époques et jusqu'à l'empire désormais appelé « gréco-romain », qui perpétue ces valeurs culturelles ? L'hellénisme est le fil rouge de ces histoires, leur dénominateur commun, fussent-elles ancrées à Alexandrie, Jérusalem ou Antioche. — Une lecture vivement conseillée, donc, pour tous ceux qu'une autre façon de raconter la Grèce tente et qui, au gré de narrations savantes et divertissantes à la fois, apprendront à en redécouvrir les mille et un visages.

Corinne BONNET.

Stranieri e non cittadini nei santuari greci. Atti del convegno internazionale, a cura di Alessandro NASO (Studi Udinesi sul Mondo Antico, 2), Firenze, Le Monnier università, 2006, IX + 581 p., EUR 33, ISBN 88-00-86103-2.

Au centre du Colloque dont A. Naso a publié les Actes et qui fut promu par la magnifique Alexander von Humboldt Stiftung se trouvait la problématique de la circulation des hommes et des biens (spécialement de prestige) en Méditerranée. Peut-on considérer que l'espace sacré procède d'une logique spécifique qui transcende les clivages « nationaux » ? Comment interpréter la présence ou co-présence, dans les sanctuaires, d'offrandes provenant d'horizons divers ? Est-on autorisé à établir une passerelle entre la provenance des objets déposés et celle des dédicants ? Voilà quelques-unes des questions qui sont au cœur même du beau et riche volume qui regroupe vingt-deux contributions d'un excellent niveau. — Le sujet est brillamment introduit par Peter Funke, qui souligne la profonde solidarité entre πόλις et sanctuaire, entre identité et religion, mais aussi la grande diversité des types de sanctuaires présents sur le sol grec, donc la nécessité d'un discours qui se garde de généraliser excessivement. Ensuite, une série de cas de figure sont analysés par les divers contributeurs. Les Orientaux sont souvent au centre du débat : avec plusieurs milliers d'*orientalia* dans les sanctuaires grecs, le problème d'une éventuelle présence de fidèles orientaux se pose sérieusement. G. Camassa nous décrit un monde insulaire, Crète et Samos notamment, ouvert aux interférences culturelles et cultuelles. L'Héraion de Samos, avec ses dépôts d'une richesse extraordinaire, y compris de nombreuses offrandes orientales, est abordé dans plusieurs communications. — Les Romains sont présents aussi, de même que les Égyptiens, les Lydiens et les Étrusques. On les croise à Delphes, à Délos, à Épidaure, en Grande Grèce (Locres, Sélinonte). Le phénomène est donc constant quoique particulièrement concentré dans certaines régions ou lieux. Quelques sanctuaires, insulaires en particulier, semblent avoir une vocation internationale plus développée. Ils ont alors une fonction de trait d'union que les offrandes

reflètent indubitablement. Mais le sanctuaire peut aussi être le lieu des divisions, des clivages et des oppositions. La belle contribution de Sotera Fornaro, sur un discours de Dion Chrysostome, révèle une intéressante évolution du thème, dans le registre littéraire, lorsque le sanctuaire de Zeus devient un lieu de résistance grec face aux Romains, de peur que, comme l'indique le titre de la contribution, les Grecs ne deviennent étrangers dans leurs propres temples... — Le volume, divisé en sections thématiques, est ponctué par une série de discussions qui reflètent bien les débats du Colloque et des historiens en général, face à un thème qui nécessite une approche croisée des archéologues, des spécialistes de littérature, des historiens et des historiens des religions. On regrettera peut-être un peu que les discussions privilégient les points de détail au détriment des enjeux généraux. Une conclusion finale eût été utile, à mon sens, pour ramasser les acquis principaux, mais aussi les questions ouvertes par ce Colloque. Il constitue néanmoins un outil de réflexion majeur sur la question du rapport entre pratiques identitaires et cultes et, à ce titre, il doit retenir l'attention de tous les antiquisants. Un index l'enrichit. — Corinne BONNET.

Jonathan M. HALL, *A History of the Archaic Greek World. ca. 1200-479 BCE* (Blackwell History of the Ancient World), Malden, MA, Blackwell Publishing, 2007, 17 x 24.5, XVIII + 321 p., br. £ 19.99, ISBN 0-6312-2668-0, rel. £ 65, ISBN 0-6312-2667-2.

In his preface the author (henceforth H.) claims not to write revisionist history. His obvious delight in constructing and then dismantling an account of the Lelantine War (p. 1-8) leads one to wonder about this however. Certainly the book is characterised throughout by a critical spirit. The results are for the most part readily acceptable. With regard to the 'Spartan Mirage' he sensibly concludes (p. 201-209) that there was actually something rather odd about the place. He also brings out well the difficulties (p. 145-154) posed by Pheidon of Argos. Sometimes, though, one feels a twinge of unease. Must we rob Archilochus of his individuality (p. 24) or believe that Aeschines (p. 278-280) got it wrong about the First Sacred War? In this latter instance he cautiously opts for agnosticism. Interestingly, too, the difficulties (p. 186) encountered with Lycurgus are those others encounter with Zoroaster. Speaking generally I think it fair to say that as he constantly questions and tests received wisdom H. takes us into the historian's workshop and invites us to watch him about his business. — H. raises one or two other issues which deserve mention. For instance, he makes a plea (p. 29) for the integration of history and archaeology. One applauds but wonders how to proceed when they disagree. To which should we give precedence? He also devotes a little time (p. 282-285) to modern notions of what history is and how it ought to be written. My own view is that this kind of thing is a distraction from the historian's task which is to write history. Time devoted to these matters is time lost which can never be recovered. In rather elaborate terms (p. 287-288) H. tells us that the historian is at the mercy of his sources and, in fact, gives (p. 282-285) a defence of the essentially non-narrative nature of his book which he holds is imposed by the nature of the material available to work with. One can see his point but the result can occasionally be a trifle chilly — witness, for instance, the list of methods of population control on p. 114. Finally one point of presentation. Why oh why do contemporary scholars banish quotations from ancient sources to separate panels rather than integrating them in their text? — However we cannot end on a questioning or negative note. There are some things to disagree with here, but the book constantly provokes thought and encourages reflection on many points. Good in itself, the book is a stimulus to further study. — A. KEAVENEY.

Christophe PÉBARTHE, *Introduction à l'histoire grecque. XII^e - fin IV^e siècle* (Atouts Histoire), Paris, Belin, 2006, 16 x 24, 251 p., br. EUR 19.90, ISBN 2-7011-3946-5.

Nous avons déjà présenté, dans la même collection, l'excellente synthèse sur la Mésopotamie due à Francis Joannès. Pour rappel, il s'agit d'une collection destinée au premier cycle universitaire, qui met donc l'accent sur une présentation pédagogique, avec deux parties, l'une portant sur les savoirs, l'autre sur le savoir-faire. On connaît l'A. pour ses travaux sur l'alphabétisation d'Athènes et les questions relatives à l'usage de l'écriture. — Il propose un découpage de la matière assez traditionnel : une Introduction portant sur les paysages et les climats, les représentations du monde et les sources. Il examine ensuite la période de transition entre la fin des palais mycéniens et la naissance des communautés civiques. Il reprend à son compte le concept d'« Âges sombres » sans s'expliquer sur sa portée, ce qui est regrettable. Il expose bien les marqueurs de ce tournant important, entre ruptures et continuités : la croissance démographique, les rites funéraires, l'émergence du religieux. Il traite ensuite de la période d'extension du monde grec en Méditerranée : la colonisation est envisagée quant à ses origines, modalités et effets en terme de κοινή grecque en Méditerranée. Vient alors le temps de la crise pour les communautés civiques (VII^e-VI^e siècles) : des mutations socio-économiques qui entraînent d'importantes réformes et aussi de singulières expériences politiques, comme la tyrannie. Les guerres médiques sont au cœur du cinquième chapitre, qui voient l'affirmation progressive de l'hégémonie athénienne (Ligue de Délos). Le conflit avec Sparte devient ainsi inévitable : c'est la Guerre du Péloponnèse et la fin des hégémonies civiques mises en crise par les trop vives rivalités internes et par le poids des ingérences perses. Le chapitre 7 porte logiquement sur la domination macédonienne jusqu'en 322, lendemain de la mort d'Alexandre et de la division de son empire, qui inaugure l'époque hellénistique. — Ce traitement chronologique, efficace et tout à fait traditionnel, est couplé avec une approche thématique qui occupe les trois chapitres suivants. L'un porte sur la cité classique : sa démographie, son territoire, ses rouages. Le second présente les statuts sociaux, entre citoyens et non-citoyens, libres et esclaves, et aborde donc la question de la participation (et de l'exclusion) à la vie politique. Enfin, le volume aborde l'économie des cités : autarcie, monétarisation, consommation, commerce, agriculture et artisanat. — Trois exercices dirigés sont présentés pour clôturer le parcours : deux commentaires de documents (Aristophane et Thucydide) et une dissertation (sur l'évolution institutionnelle de Solon à Hippias). Une bibliographie très sélective, une chronologie et un glossaire complètent cet outil de travail. C'est un travail bien fait, forcément synthétique et sélectif, peut-être un peu trop traditionnel dans son approche et son analyse. Il rendra assurément de bons services aux enseignants universitaires du premier cycle.

Corinne BONNET.

Rachel HALL STERNBERG, *Tragedy Offstage. Suffering and Sympathy in Ancient Athens*, Austin, University of Texas Press, 2006, 16 x 23.5, 238 p., rel. £ 26, ISBN 0-292-71416-5.

Après l'édition, en 2005, de *Pity and Power in Ancient Athens* (Cambridge University Press), Rachel Hall Sternberg a poursuivi ses recherches sur la place de la pitié dans l'univers moral des Athéniens, en se concentrant sur la compassion éprouvée par les citoyens face à la souffrance d'autrui. *Tragedy Offstage* est divisé en cinq chapitres, dans lesquels l'auteur aborde son sujet dans autant de « sphères de la vie quotidienne » (οἶκος, voisinage, rues de la cité, armée, rapport aux esclaves), à partir d'un corpus composé essentiellement d'orateurs et d'historiens. — Dans le premier chapitre, Rachel H. Sternberg, s'appuyant sur un passage d'Isocrate (19, 24-29), s'intéresse aux soins donnés aux malades, à l'intérieur de l'οἶκος. Elle montre notamment que cette tâche n'était pas réservée aux femmes et que l'on pouvait attendre des hommes qu'ils s'occupent de leurs proches et éprouvent de la compassion pour

eux. Le chapitre suivant est consacré au problème de la rançon demandée pour des captifs, à la famille ou à des proches, les voisins par exemple ; c'est un extrait du *Contre Nicostrate* de Démosthène (53, 6-13) qui est ici étudié. Au chapitre 3, l'A. aborde la question de l'intervention des témoins d'une agression dans un lieu public. L'étude de deux passages de Lysias (3, 12-18) et Démosthène (54, 7-9) lui permet de montrer que l'intervention dépendait des circonstances, de la violence de l'échauffourée et des rapports entre le témoin et la victime ; néanmoins, on attendait de ceux qui assistaient à de telles scènes qu'ils fassent preuve de *φιλία*. Dans le chapitre suivant, l'A. s'intéresse au transport des soldats malades et blessés, à travers deux textes : le départ de Syracuse tel que le raconte Thucydide (VII, 75, 2-5) et un passage de l'*Anabase* de Xénophon (V, 8, 8-11). Elle montre notamment comment, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, l'évacuation des blessés était une affaire de rapports personnels entre soldats – les stratèges n'en assumant pas la responsabilité. Au IV^e s., les généraux semblent avoir compris qu'il était dans leur intérêt de soutenir le moral des troupes en organisant le secours des malades et des blessés, la *φιλοανθρωπία* étant également un moyen d'asseoir leur supériorité morale. Le dernier chapitre, enfin, est consacré au regard porté par les citoyens athéniens sur la torture à laquelle pouvaient être soumis les esclaves au cours des procès. À travers des passages de Démosthène (54, 7-9) et Isocrate (17, 15-16), Rachel H. Sternberg développe ce « contre-exemple à la *φιλία* » pour montrer les limites de la *φιλοανθρωπία*, que les Athéniens réservaient à leur famille, à leurs proches, à leurs concitoyens : sauf rares exceptions, on n'éprouvait pas de pitié pour les souffrances endurées par les esclaves. Dans une intéressante conclusion, l'A. explique notamment que, à Athènes – qui se voulait non seulement une cité puissante mais aussi dotée de compassion – l'exercice du pouvoir politique laissait peu place à la pitié, tandis que les individus pouvaient mettre en pratique les idéaux de la cité (p. 179). L'ouvrage s'achève par une assez riche bibliographie, un index de mots-clés et un index *locorum*. — On l'aura compris, *Tragedy Offstage* ne s'intéresse pas, comme on aurait pu s'y attendre, à l'influence de la tragédie sur la façon dont les Athéniens percevaient les drames de leur vie quotidienne. Rachel H. Sternberg s'en explique dans l'introduction, sans parvenir à convaincre pleinement le lecteur. Dès les premières pages, Aristote est laissé de côté, notamment parce qu'« il faut établir une distinction claire entre la “pitié tragique” et la pitié dans la vie de tous les jours » (p. 2). Certes, chaque chapitre s'ouvre par un court extrait de tragédie, tout à fait en rapport avec le sujet traité, mais le parallèle s'arrête malheureusement là dans la plupart des cas. On y revient plus longuement dans la conclusion : la tragédie, qui faisait partie de l'éducation civique, de la morale populaire, « attirait l'attention sur le problème de la souffrance et modelait des réponses adéquates » (p. 180). Pourquoi ne pas avoir exploré cette piste, pourtant très intéressante, au cœur de l'ouvrage ? Il semble décidément difficile, pour une société aussi marquée par le spectacle tragique que l'était la société athénienne, d'aborder le problème de la pitié en laissant de côté la tragédie et sa lecture aristotélicienne. — Si *Tragedy Offstage* est un ouvrage riche et bien documenté, on regrette la faiblesse de l'analyse. Les faits étudiés sont rarement replacés dans leur contexte socio-politique et la période classique est trop souvent traitée comme un cadre uniforme : la politique est pour ainsi dire absente de l'ouvrage. Il est dommage, par exemple, que la question de l'idéologie civique, pourtant si justement évoquée dans les dernières pages de l'ouvrage, n'ait pas sous-tendu l'ensemble de l'analyse. En outre, Rachel H. Sternberg n'engage que trop rarement des discussions avec les modernes, qui sont le plus souvent cités comme arguments d'autorité. Ainsi, *Tragedy Offstage* est un ouvrage intéressant, qui ouvre plusieurs pistes de réflexion, mais laisse le lecteur sur sa faim. —

Noémie VILLACEQUE.

Michael GAGARIN & David COHEN (éd.), *The Cambridge Companion to Ancient Greek Law*, Cambridge, University Press, 2005, 15.5 x 23, XIII +

480 p., br. US \$ 29.99 / £18.99, ISBN 0-521-52159-9, rel. US \$ 85 / £ 45, ISBN 0-521-81840-0.

On sait que l'étude du droit grec a longtemps été dominée par la science européenne, surtout allemande, dont la plupart des spécialistes, formés au droit civil et au droit romain, avaient tendance à aborder les questions selon des points de vue et des catégories techniques. Or, depuis un quart de siècle, de nouvelles approches, davantage orientées vers le contexte politique et social, sont apparues notamment en Grande-Bretagne et aux États-Unis. C'est pourquoi les Presses de l'Université de Cambridge ont eu l'heureuse idée de cette mise à jour destinée à la fois à la réflexion des connaisseurs et à la lecture d'un public plus large. M. Gagarin et D. Cohen ont mené la tâche à bon port en rédigeant eux-mêmes quatre chapitres (outre une introduction substantielle due au second, qui présente chaque contribution avec un œil critique) et en faisant appel à dix-huit collaborateurs, parmi lesquels on trouve aussi bien de jeunes chercheurs que des savants confirmés. Ils ont dû, naturellement, choisir un certain nombre de thèmes et renoncer à plusieurs collaborations. Mais, dans l'ensemble, le résultat est remarquablement riche et ne peut donc être résumé ici que de manière sommaire. — Le recueil est divisé en cinq parties. La première (« Law in Greece ») aborde quatre questions générales : d'abord l'unité du droit grec, problème controversé depuis longtemps à cause de la diversité des règles et des pratiques, mais auquel M. Gagarin donne une réponse positive en insistant sur les idées communes en matière de procédure ; ensuite l'expansion de l'écrit dans le droit archaïque et classique à partir de normes et de traditions orales et souvent à la suite de changements politiques et sociaux dont il fallait clarifier et consolider les acquis (R. Thomas) ; puis l'importance de la législation en matière religieuse, en particulier concernant les gestes d'impiété, les serments, les malédictions et les libérations d'esclaves, que R. Parker étudie en discutant le *Heiliges Recht* de K. Latte (1920) ; enfin le droit archaïque qui, selon M. Gagarin, reposait plus sur l'argumentation rationnelle et la libre décision des juges que sur le formalisme de règles juridiques, dans des débats oraux combinés avec une législation écrite en plein développement. Les deux parties suivantes, documentation oblige, sont consacrées au droit athénien de la période classique, et d'abord à six problèmes de procédure : prolongeant en quelque sorte les réflexions de M. Gagarin, S. C. Todd insiste sur la nature orale des débats judiciaires et sur l'importance de la rhétorique, tandis qu'A. Lanni se place davantage du point de vue des juges pour montrer que les motifs de leurs décisions, qui peuvent sembler inadéquats aux yeux des droits modernes, n'en étaient pas moins raisonnables et efficaces ; à son tour, L. Rubinstein s'intéresse aux différentes stratégies rhétoriques dans le cadre d'une justice démocratique où les actions publiques et les actions privées dépendaient toutes deux de l'initiative des particuliers ; puis G. Thür analyse le recours aux témoins, dont on connaît le rôle primordial lors des procès, non seulement du point de vue des règles de procédure, mais aussi dans le contexte des techniques rhétoriques ; ensuite, à partir du *Protagoras* de Platon, du débat athénien sur le sort des révoltés de Mytilène (d'après Thucydide), de l'*Aréopagitique* d'Isocrate et d'autres œuvres de Platon comme le *Gorgias*, la *République* et les *Lois*, D. Cohen étudie différentes réflexions théoriques sur les peines prévues pour les criminels ; enfin H. Yunis rappelle le rôle de la rhétorique dans le fonctionnement de l'Assemblée et surtout des tribunaux populaires, où les procès se déroulaient comme des ἀγῶνες et où l'évocation de la loi était moins un argument technique qu'un appel au sentiment des juges au nom du bien commun. La deuxième section athénienne s'intitule « Substantive Law » et réunit cinq textes : une réflexion de D. Cohen sur les notions de délit et de crime en liaison avec les procédures de δίκη et de γραφή et avec le rôle de l'initiative privée dans les accusations et du châtiment au nom du bien public ; un historique de la condition de la femme et une analyse de sa condition juridique, par E. Cantarella : les Athéniennes étaient d'une race différente, mais dotées du statut de citoyennes à défaut de la fonction ; un résumé complet du droit de la famille et de la propriété par A. Maffi ; un historique du droit de citoyenneté par C. Patterson, depuis Solon jusqu'au IV^e siècle, avec une analyse de son vocabulaire et de ses étapes (en

conclusion, on lit avec étonnement que la démocratie et la citoyenneté n'étaient plus que des mots vides de sens à partir de la conquête macédonienne !) ; concernant le droit des affaires au IV^e siècle, un rappel, par Ed. Cohen, du contraste entre le petit commerce de l'agora, pour lequel la législation était simple sans être primitive, et le commerce de gros, essentiellement maritime et pratiqué dans les ἐμπόρια, qui était soumis à des lois nombreuses, effectué avec des contrats écrits et stimulé par la rapidité des δίκαι ἐμπορικαί. Trois articles seulement sont consacrés aux droits non-athéniens (quatrième partie) : J. Davies fait le point sur les enseignements des lois de Gortyne concernant les institutions politiques, les procédures judiciaires, la citoyenneté, les groupes sociaux, la famille, la propriété et les délits ; H.-A. Rupprecht expose comment le droit grec a conservé ses structures fondamentales après son introduction en Égypte, tout en subissant un certain nombre d'adaptations dans la pratique des activités économiques ; J. Méléze Modrzejewski rappelle que, dans les royaumes hellénistiques, le droit grec et les droits locaux ont cohabité sans s'influencer beaucoup ni se fondre en un droit mixte, comme on le croyait jadis, et il insiste sur l'unification progressive du droit grec dans ce contexte, notamment en ce qui concerne le mariage, la famille et la succession. Restent quatre contributions plus disparates, qui sont regroupées sous le titre « Other Approaches to Greek Law » et dont les trois premières reviennent en fait à Athènes par l'entremise de la littérature et de la pensée philosophique : R. W. Wallace rappelle le contraste, révélateur de l'évolution de la société, entre la Comédie Ancienne, marquée par une critique à tendance conservatrice, très libre et parfois virulente, de la politique et de la démocratie, et la Comédie Nouvelle, repliée sur la mise en scène de problèmes privés dans une approche policée et moralisatrice ; D. Allen propose des réflexions de méthode sur l'utilisation de la tragédie comme expression ou reflet du droit, en prenant notamment comme exemple le traitement de la colère : ces œuvres ne peuvent être utiles que si le lecteur a étudié au préalable non seulement les procédures juridiques, mais aussi leurs fondements et leurs implications conceptuels ; J. Ober montre comment les œuvres littéraires, depuis Hésiode et Solon et surtout dans le cadre fertile de la démocratie athénienne, éclairent la théorie du droit et celle de la politique en général, dont le développement était intimement lié à cause, notamment, des notions de pouvoir et de justice : Thucydide (sur les lois communes des Grecs), Platon et Aristote (sur le droit, la citoyenneté et les régimes politiques) et Démosthène (actif à la fois dans la législation et l'usage des lois devant les tribunaux) fournissent une foule de réflexions, à la fois normatives et critiques, dans les deux domaines ; élargissant la perspective, A. A. Long revient sur l'opposition classique, bien connue d'Hésiode à Aristote, surtout dans un contexte éthique ou politique, entre la loi (νόμος), normative et prescriptive, et la nature (φύσις), factuelle et descriptive : avec l'élargissement du monde, la période hellénistique a permis le rapprochement des deux notions et l'émergence des concepts de loi naturelle et de lois de la nature, d'abord dans le stoïcisme, puis à Rome. Le volume se termine par une bibliographie commune, un index des sources et un index général. — Son objectif étant de faire le point sur plusieurs tendances majeures des recherches récentes, de même que sur des approches et des méthodes qui sont parfois en vif contraste les unes avec les autres, il ne prétend pas être un traité systématique des grandes questions du droit grec, comme son titre pourrait le laisser entendre. De ce point de vue, il sera donc probablement plus utile aux spécialistes qu'aux profanes, du moins dans la mesure où ces derniers sont peu familiers avec les rudiments du droit grec. Il était inévitable que plusieurs contributions se recourent, mais les thèmes dominants reflètent bien l'appartenance des trois quarts des auteurs au monde anglo-saxon. En effet, l'ensemble est fortement marqué par l'athénocentrisme et le recours aux sources littéraires de la période classique. Certes, Athènes était incontournable, mais on aurait souhaité davantage d'ouverture vers d'autres cités, notamment à la période hellénistique et grâce aux documents épigraphiques. Au total, cependant, ce livre apporte un grand nombre de mises au point et de réflexions stimulantes. — L. MIGEOTTE.

Willy CLARYSSE, Dorothy J. THOMPSON, *Counting the People in Hellenistic Egypt*. Volume 1. *Population Registers*. Volume 2. *Historical Studies* (Cambridge Classical Studies), Cambridge, University Press, 2006, 18 x 25.5, XXIV + 694 p. & XX + 395 p., rel. £ 175 / US \$ 285, ISBN 0-521-83838-X.

I due corposi volumi, frutto di un'impresa collettiva iniziata nel 1991, costituiscono, attraverso un'originale suddivisione fra edizione critica della base documentaria (Vol. I : *Population Registers - PCount*) e conseguenti studi storici sistematici, rigorosi e approfonditi (Vol. II : *Historical Studies*), una nuova ampia lettura della storia economica e sociale dell'Egitto tolemaico. — Il primo Volume presenta i testi (alcuni papiri, resi noti più tardi, come PMON. inv. 343-7 e PASHM.DEM. inv. 81, saranno trattati in approfondimenti futuri), molti inediti, altri largamente rivisti, analizzati sugli originali da un *team* internazionale di studiosi : 54 documenti provenienti dal Fayum e dal Medio Egitto, datati fra la metà del III e la metà del II s. a.C. circa, scritti sia in greco che in demotico, sono trascritti, tradotti e commentati. Si tratta di registri fiscali (ἀπογραφάι), relativi quasi esclusivamente alla tassa sul sale (άλική), in cui i contribuenti sono elencati per villaggio, mestiere, gruppo sociale (liste κατ' ἔθνος) e/o unità familiare (κατ' οἰκίαν), insieme alla specificazione dei loro pagamenti. Queste liste forniscono importanti informazioni sulla popolazione e sulle famiglie (permettendo anche ricostruzioni genealogiche), sulle pratiche amministrative e fiscali, sui gruppi sociali e professionali e sull'onomastica dell'area di provenienza e del periodo storico in esame. Il volume è corredato da molteplici indici (anni ; mesi ; prosopografia dei nomi personali in ordine alfabetico e con indicazione delle relazioni familiari ; etnici ; divinità ; titoli e mestieri ; indice generale delle parole), suddivisi in due sezioni, greca e demotica. — Da segnalare è il gruppo di papiri ora classificati come PCOUNT 22-44 (ed. pr. CPR XIII, *Griechische Texte IX*, ed. H. HARRAUER, 1987), tutti provenienti dal medesimo *cartonnage* di testa di mummia (tranne il n. 26). Si tratta di registrazioni di obblighi e pagamenti fiscali, provenienti forse dall'ufficio di un esattore, riferiti prevalentemente alle tasse άλική e ὀβολός, pertinenti a villaggi di un distretto fiscale della μερίς di Themistos (Arsinoite). Nessuno contiene indicazioni di date, ma le tariffe applicate rimandano al periodo 254-231 a.C. Il commento a questo gruppo di documenti comprende annotazioni sulle cifre (con l'illustrazione di eccezioni alle tariffe standard e di varie esenzioni), sui nomi, sulle relazioni familiari, sui mestieri, con confronti e significative nuove acquisizioni rispetto all'*editio princeps*. L'analisi dei testi permette agli AA. di cogliere in modo esemplare l'operato di chi materialmente era incaricato di riscuotere le imposte (τελῶναι e λογευταί). PCOUNT 46+47 (= PJENA Gr. inv. 992) è un registro bilingue redatto nell'Ossirinchite nel mese di Pharmouthi del 18° anno di Tolemeo III (maggio-giugno 230 a.C. secondo l'anno fiscale) e ricostruito da vari frammenti provenienti da *cartonnages* dall'Ossirinchite e dall'Eracleopolite. Il testo demotico sul *recto* presenta un registro di campi coltivati (in arure e artabe per arura, con totale di artabe) e dei relativi proprietari, quindi un elenco di contribuenti divisi per nuclei familiari ; tutti i nomi sono greci. Il testo greco sul *verso* contiene invece una lista di persone greche organizzate per nuclei familiari, definite ἐπίγονοι, forse una categoria militare (nel Vol. II è presentata l'ipotesi che si tratti dei figli di cleruchi non ancora entrati in possesso del κληρος paterno). Finora nessun cavaliere è annoverato fra gli ἐπίγονοι e l'opposizione κάτοικοι / ἐπίγονοι in Polyb. V 65, 10 forse suggerisce, notano gli AA., una distinzione tra cavalleria e fanteria. Del resto, i nuclei familiari elencati nel papiro sono ridotti, e ciò fa pensare che si trattasse di fanti : non c'è in effetti alcuna connessione onomastica con la lista demotica sul *recto*, che elenca cavalieri. I nomi sono comunque sempre greci, compresi quelli degli schiavi, e la ricorrenza di nomi non comuni fa pensare a legami di parentela. I personaggi citati si possono identificare con la popolazione greca della toparchia inferiore dell'Ossirinchite, ove era presente un fitto insediamento cleruchico (villaggi di Tholthis e Takona). — Il secondo Volume contiene gli studi storici compiuti sulla base dei testi pubblicati ; i nove capitoli (più

un'appendice sulla classificazione dei registri fiscali e logeatici) analizzano i diversi aspetti economici e sociali che emergono dall'analisi dei papiri; al termine sono presenti una bibliografia e un indice analitico. — Il primo tema affrontato è quello del sistema della tassazione tolemaica, con particolare riferimento alle procedure (modi, tempi, funzionari addetti) del censimento e dell'esazione, e alle tipologie di imposte, *in primis* quella sul sale, a cui viene dedicata un'ampia panoramica storica. Dei registri fiscali si notano i caratteri fondamentali del bilinguismo (redazioni locali in demotico e resoconti in greco destinati ad Alessandria) e della mancanza di standardizzazione (presenza di forme locali o regionali differenziate, anche a livello lessicale). Viene evidenziata la più significativa innovazione tolemaica nel sistema censitario, rispetto ai precedenti di età faraonica: una primaria finalità fiscale, piuttosto che legata allo sfruttamento della forza-lavoro della popolazione. Da qui discendono altre importanti novità: la dimensione monetaria della tassazione individuale e un aumento dell'attività letteraria legata al fenomeno delle ricevute su ὄστρακα. Gli AA. concludono con una riflessione generale sul significato storico della riscossione fiscale, in relazione a specifiche politiche perseguite dai Tolemei (ad esempio la connessione fra le progressive diminuzioni delle tariffe della tassa sul sale e le pratiche evergetiche o l'esigenza di raccogliere più ampi consensi nella popolazione in momenti difficili) e dai Romani (la trasformazione della ἀλική in λαογραφία, o *capitatio*, destinata ai soli Egiziani maschi), e delle esenzioni di determinate categorie. Quest'ultimo è un problema di estremo interesse, ripreso poi nel quinto capitolo, dove si sottolinea come queste categorie privilegiate siano uno specchio fedele degli interessi e delle priorità dello stato tolemaico; tra le prime (già a partire dal 256 a.C. c.) si notano infatti quelle impegnate nella diffusione e nella pratica della cultura e dell'educazione greca: insegnanti, istruttori atletici, attori di vario genere (insieme ai poeti), vincitori dei giochi di Alessandria e la categoria degli Ἕλληνας, molto considerata (è sempre la prima registrata) ma di ardua definizione (*In the Ptolemaic world with its multifarious use of designations, things were rarely simple*, p. 142), apparentemente etnica ma più probabilmente indicativa solo di uno *status* fiscale privilegiato: al suo interno potevano trovarsi, nel III s., anche « Ebrei » (Ἰουδαῖοι). Accanto a questi, appaiono privilegiati anche altri gruppi all'apparenza etnici, non originari dell'Egitto, Persiani e Arabi: ma rimane il dubbio che possa trattarsi di speciali categorie professionali. — Il secondo tema riguarda il popolamento (anche sotto l'aspetto della topografia amministrativa e della struttura sociale) dell'oasi del Fayum: infatti, gran parte dei papiri pubblicati sono di provenienza arsinoitica, spesso riutilizzati in *cartonnages* per mummie (e sarebbe meritevole di approfondimento la questione del rapporto tra il riuso dei papiri d'ufficio e il culto del dio-coccodrillo di Tebtynis, che viene sfiorato a p. 3, con n. 5, in riferimento alla difficile ipotesi di VERHOOGT, *Menches, komogrammateus of Kerkeosiris*, Leiden, 1998, p. 15, che potesse trattarsi di « carta » donata a scopi votivi). È in particolare PCOUNT 1 (254-231 a.C.) a fornire le indicazioni più utili per il calcolo e la composizione della popolazione dell'Arsinoite alla metà del III s., dal momento che registra il numero totale degli abitanti, suddivisi per genere (maschile/femminile) e gruppi sociali, privilegiati e non; dati che gli AA. provvedono a rapportare al più ampio contesto della popolazione nell'Egitto del III s. Da altri documenti, invece, emerge chiaramente l'articolazione amministrativa del νόμος, a partire dalle unità di base, i villaggi, sedi culturali del dio coccodrillo Souchos e, se di dimensioni appropriate, sedi di strutture pubbliche (θησαυροί, prigioni, λογευτήρια). I villaggi erano raggruppati in « distretti fiscali » (forse detti τόποι, di competenza probabilmente di un singolo τελώνης), a loro volta parte di più vaste « aree fiscali » forse identificabili con le toparchie amministrative, che nell'Arsinoite erano probabilmente in numero di due per ognuna delle tre μερίδες (Herakleides, Themistos, Polemon). Sull'origine di questa articolazione gli AA. propongono due ipotesi alternative: un sistema « numerico » (inizialmente con distretti di 2.000 e aree/toparchie di 10.000 abitanti) confrontabile con quello delle simmorie ateniesi, oppure un sistema basato sui caratteri geografici locali, il che, in un territorio così dipendente da fattori naturali, sarebbe più concreto, anche se condizionato da numerosi fattori e, forse, modificabile nel tempo. — Dal punto di vista sociale, nelle liste fiscali la popolazione

è divisa per occupazioni professionali (ἔθνη), anche se si tende a classificare tutti i familiari sotto il mestiere del capofamiglia ; notevole è l'esistenza di categorie privilegiate esentate dal pagamento (cfr. *supra*). In un solo caso (PCOUNT 1) resta menzione di due gruppi militari, i cavalieri in servizio attivo (μισθοφόροι ἰππεῖς), e un altro non specificato, forse i cleruchi (ἐκατοντάρουροι), oltre che una categoria di λαϊκά, forse Egiziani residenti nelle stesse abitazioni. I cavalieri in servizio appaiono concentrati soprattutto nei φοῦρία della μερίς di Polemon, a guardia degli accessi meridionali al νομός, mentre gli insediamenti cleruchici (κατοικίαι) si distribuivano principalmente nelle altre due μερίδες e specialmente in quella di Herakleides, in relazione forse alla quantità e alla qualità della terra disponibile. Il calcolo della presenza militare nell'Arsinoite ha permesso agli AA. di riflettere sull'importanza strategica di questo territorio nell'ambito della quarta guerra siriana. Complementare rispetto all'esercito, compare nei testi una categoria esentata dalla tassa sul sale, i corpi di polizia (φυλακίται, ἐρημοφύλακες, δεσμοφύλακες, ἔφοδοι), che sono analizzati dal punto di vista del ruolo e della presenza nella regione. Un'altra categoria esaminata è quella dei sacerdoti e più in generale di chi lavorava nei templi : un'occupazione di fondamentale importanza che, anche in questo caso, viene studiata sulla base dei documenti editi sia sotto l'aspetto professionale (culti e funzioni culturali diversificate) sia sotto quello sociale (entità, localizzazione e incidenza del personale sacerdotale e dei culti all'interno della popolazione). La parte si conclude con alcune considerazioni sulla classificazione e la distribuzione delle professioni nella regione, rapportate al più ampio profilo occupazionale della popolazione rurale dell'Egitto del III s. (una comunità caratterizzata da un ampio spettro di attività specializzate). Il ruolo economico e sociale delle donne, classificate ingannevolmente sotto la categoria professionale del padre o del marito (cfr. PCOUNT 4, 175 : una « poliziotta », in realtà figlia di un poliziotto), passa sotto il silenzio delle fonti studiate, a parte casi specifici come le tessitrici (cfr. PCOUNT 4, 193). La suddivisione in ἔθνη (gruppi etnici o mestieri) era utilizzata dallo Stato per scopi amministrativi, ma aveva anche una valenza sociale, poiché l'appartenenza a un certo gruppo forniva, in un Paese fortemente centralizzato, forme di identità personale : quasi sempre i mestieri erano ereditari ; alcuni gruppi, come gli « Arabi », erano anche strutturati al loro interno ; altri potevano costituire associazioni di vario genere, a volte gruppi culturali : *The ethnos formed a basic social unit in the multifarious lives of the people ; it played a significant communal role and for its members provided a key focus of identity* (p. 205). — L'ultimo tema affrontato, dopo un capitolo dedicato ai censimenti del bestiame (altra grande categoria di tassazione), è quello della struttura delle famiglie e dell'onomastica personale, sempre a partire dagli elenchi fiscali. Gli AA. analizzano le tipologie familiari e domestiche (inclusi gli schiavi), pur con tutti i limiti del caso (documentazione ridotta agli adulti registrati e alle loro famiglie ; mancanza di menzione delle età ; carenza di notazioni parentelari esplicite nei testi greci rispetto a quelli demotici ; usuale frammentarietà dei documenti) ; ne esaminano dimensioni e composizione, differenti secondo fattori demografici, economici e culturali, con significative variazioni di dati tra famiglie greche (dove per esempio prevalgono i nuclei con una sola persona adulta) ed egiziane (con netta prevalenza di nuclei con due adulti). Ulteriori approfondimenti sono dedicati alle forme matrimoniali (con esempi di bigamia), al ruolo della donna e al rapporto tra i sessi, con una prevalenza maschile nelle famiglie greche, forse per la frequenza di fratelli o figli non sposati o dell'abbandono delle figlie, in contrasto con le pratiche egiziane. Per quanto riguarda l'onomastica, non tutti i nomi incontrati sono ben decifrabili, ma quelli completi sono stati aggregati al database della *Prosopographia Ptolemaica* online (<http://prospol.arts.kuleuven.be>). A parte pochi nomi semitici, traci e persiani, tutti gli altri si distinguono fra greci ed egiziani, separati nel caso delle liste ordinate per occupazione (mentre le liste κατ' οἰκίαν rispecchiano la concreta convivenza tra i due elementi). La maggior parte delle famiglie esclusivamente greche appartiene al mondo militare (cavalieri ed ἐπίγονοι) ; a proposito degli insediamenti cleruchici della bassa Ossirinchite (cfr. *supra*) è interessante notare la predominanza di onomastica cirenea (cfr. il demotico Grnys = Κυρηναῖος) e di forme non-ioniche con *alpha* lungo

al posto dell'ἦτα di κοινή. Diffusa è la presenza di onomastica « mista » all'interno della stessa famiglia ; nomi greci in contesti egiziani attestano un certo livello di ellenizzazione, anche se non di conoscenza della lingua greca ; del resto l'uso del nome Arsinoe in segno di lealtà alla regina era abbastanza comune. Lo studio dell'onomastica permette anche riflessioni relative alle tradizioni familiari (nomi ripetuti in generazioni successive) e alla culturalità popolare, nel caso dei nomi teoforici, un fenomeno più diffuso nella tradizione egiziana che in quella greca, nella quale è invece frequente l'uso dei nomi dinastici (Ptolemaios, Arsinoe ; è però da notare con interesse la crescente popolarità di Serapide nel corso del II s.). Nei nomi egiziani (con riconoscibili prefissi le cui ricorrenze vengono accuratamente esaminate) è invece evidente l'importanza dei culti locali, come quelli di Souchos nell'Arsinoite o di Khnum nel νομός Licopolite, anche se in quest'ultima regione risultano meno diffusi di quanto ci si possa aspettare i composti dal termine « lupo » (Petophois, Psenophois, Lykotas, Lykophron). Significativi i casi di Psenptah, alto sacerdote di Ptah a Menfi, e di Phembroeris e Orsenouphis, coltivatori della terra sacra agli dèi coccodrilli omonimi presso Tebtynis. Lo studio sui registri tolemaici della popolazione (che, come detto nell'introduzione, contengono le migliori informazioni sulle strutture familiari e domestiche del mondo occidentale fino al XV s.) ha permesso agli AA. di approfondire le conoscenze sulla società mista dell'Egitto ellenistico, cogliendo le differenze tra Greci ed Egiziani sia a livello amministrativo (le categorie privilegiate dal punto di vista fiscale sono greche o ellenizzate ; gli stanziamenti cleruchici si differenziano notevolmente, per dimensioni e caratteri, rispetto ai loro vicini indigeni) che a livello quotidiano, nelle occupazioni (con gli Egiziani impiegati nei settori più tradizionali come l'agricoltura o l'attività scribale), nelle famiglie (meno estese quelle egiziane), nella religione, nell'onomastica. Ma il quadro complessivo mostra l'immagine di una società non solo *bipartita* (in cui i registri fiscali hanno due livelli linguistici di elaborazione scritta e addirittura altre categorie « etniche » non-egiziane come Persiani o Ebrei vengono accomunate agli Ἕλληνες) ma anche e soprattutto *composita*, in continua tensione tra istanze di acculturazione greca-ellenistica (nei nuovi sistemi fiscali e amministrativi, nella diffusione della scrittura o della « moda » dei nomi greci) e radicati tradizionalismi, specialmente nel settore religioso-culturale che, a volte, come nel caso di Serapide, danno luogo a originali e fecondi sincretismi. — In sostanza l'opera, davvero impressionante per la mole dei dati criticamente esaminati e per il livello interpretativo, corrisponde in pieno all'esperienza degli AA. che hanno fornito alla comunità scientifica un contributo aggiornato e fondamentale all'ermeneutica dell'Egitto ellenistico. — Nicola REGGIANI.

Joël THOMAS, *L'imaginaire de l'homme romain. Dualité et complexité* (Collection Latomus, 299), Bruxelles, Latomus, 2006, 16 x 24, 246 p., br. EUR 39, ISBN 2-87031-240-7.

Tout Joël Thomas est dans ce volume. Cet *Imaginaire de l'homme romain* reprend et reformule plusieurs de ses études publiées ces vingt-cinq dernières années, consacrées à la littérature, la philosophie, la mythologie, la religion gréco-romaines. On retrouve ici ses travaux sur Dionysos, Janus, l'*Énéide*, l'acrobate et le danseur, Sénèque, et d'autres encore. — Le titre de l'ouvrage aurait pu être : *Aspects de l'imaginaire antique*, car J. Thomas ne se limite pas à Rome, ouvre ses analyses à d'autres cultures de l'Antiquité (Grèce, mais aussi Inde et Chine) et ne tend jamais à être complet : tous les courts chapitres de ce livre sont autant d'essais qui appellent, pour chacun, des élargissements et des relectures. — L'idée-maîtresse de l'ouvrage est que, par l'imaginaire – dont la définition selon l'A. est malheureusement à chercher en note de bas de page, n. 24, page 14 – les Gréco-romains auraient « une capacité à exprimer les figures de la dualité, et en même temps, simultanément, une capacité à les dépasser dans des figures plus complexes » (p. 14). Plus loin, il précise qu'« il apparaît d'emblée que deux moteurs puissants de l'imaginaire antique sont [1] les contrastes, [2] la relation » (p. 19). Avant d'arriver à ce constat, il aurait certainement

fallu avoir la garantie que l'imaginaire médiéval ou l'imaginaire moderne ne répondent pas, eux aussi, à ces caractéristiques générales. Pourtant l'excessive ambition du programme ne peut servir à discréditer toute l'entreprise. — Joël Thomas aime les symboles, les grandes lignes de l'Histoire, les structures de la pensée (d'où l'abondance des schémas et des tableaux autour de notions abstraites). Ce n'est pas ici que la philologie ou l'archéologie auront toute leur place : la remarque, page 178, sur la distinction grecque des mots du désir (πόθος / ἴμερος ou ἐπιθυμία) fait par exemple figure de rareté dans l'ensemble du livre ; et quand il est question d'onirisme (p. 99), toute la richesse des témoignages qu'ont laissés, en « incubation », les rêveurs des sanctuaires antiques n'est pas donnée à voir. On peut alors se demander si le personnage central de cet ouvrage est réellement l'homme romain, et non plutôt une élite cultivée qui a le luxe d'apprécier le double sens des œuvres d'art, élite dominée par quelques héros dans l'Esprit – dont Virgile, avec son « génie » (p. 73, p. 98), pourrait être le plus beau représentant. — J. Thomas n'a pas de préoccupation pédagogique. L'appareil critique est toujours minimal : on regrette par exemple l'absence de références concernant l'*Oñirocriticon* d'Artémidore (p. 98) ; plus loin, alléché par une comparaison entre Sénèque et la *Bhagavad Gîtâ*, le lecteur est bien en mal de savoir quelle est la meilleure édition du texte fondateur de l'hindouisme (p. 124). De la même manière, la localisation des statues et mosaïques reproduites n'est pas donnée. Et l'historiographie reçoit la portion congrue. — De surcroît, l'A. ne renonce pas, parfois, à l'hermétisme, aux termes précieux, aux formules vagues (« l'homme de la société traditionnelle », p. 139 ; « l'ambiance déjà tardive du Bas-Empire », p. 173), aux jeux de mots (« la dualité/duellité du tissu et de sa doublure », p. 34 ; Énée *solitaire* vs César *solitaire*, p. 220). — Mais, malgré tout, attaché à des domaines d'enquête complexe, J. Thomas demeure agréable à lire. Il reconnaît de plus, et très honnêtement, son dû à l'égard de ses devanciers en ces matières (mais, hélas, il ne retire pas tout ce qu'il y aurait eu à extraire d'eux) : Jean-Pierre Vernant, Marcel Detienne, Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil et – parmi les penseurs contemporains – Gilbert Durand, Edgar Morin, René Girard. — Ce travail se recommande en outre par l'effort déployé pour relier Rome à ce qu'elle apprend de la Grèce, afin de révéler les formes de la pensée gréco-romaine, et passe ainsi de Thésée à Romulus, de la danse des grues au *Lusus Troiae*, de l'omphalos de Delphes à la Basilique de la Porte Majeure. — J. Thomas a l'habitude de ne pas rentrer directement au cœur du sujet qu'il s'est lui-même fixé. Il commence par vagabonder : promettant une analyse de mosaïques (p. 76 et s.), il observe d'abord des fresques... S'il ne trouve pas tout ce qu'il cherche, le lecteur pourra, selon cette logique paradoxale, se satisfaire de découvrir ce qu'il n'avait pas pensé à explorer. — Sarah REY.

Greg WOOLF (éd.), *The Cambridge Illustrated History of the Roman World*, Cambridge, University Press, 2003, 21 x 26, 384 p., rel. US \$ 45./ £ 30, ISBN 0-521-82775-2.

Ce livre s'inscrit dans une longue tradition anglaise : les livres d'histoire écrits avec talent par des érudits pour les non-érudits. Une équipe entière d'historiens a participé à cette œuvre ambitieuse, offrant une vision moderne sur une culture ancienne. L'image qui se dégage de ce livre est celui d'un monde Romain complexe et vivant, tel qu'il l'était peut-être en réalité. — Le livre est divisé en deux parties : la première (« The Romans and their *History* ») traite de la naissance de Rome en tant que « super-puissance », de son développement de cité étatique au pouvoir impérialiste. Au cours de cet itinéraire historique, Rome s'est transformée elle-même au niveau politique et économique, ainsi qu'au niveau des mentalités. Le facteur décisif dans ce processus de transformation a été son contact avec le monde grec (ou plutôt hellénistique), qu'elle a englobé et conquis. Les mots de Pline l'Ancien (cités par Jon Coulston et Hazel Dodge au chapitre « An imperial metropolis », p. 160) révèlent cette transformation : *This was his [Pompey's] theatre, which had a stage arranged in three storeys with 360 columns and this, if you please, in a community that had not tolerated*

the presence of six columns of Hymettus marble without reviling a leading citizen. — La deuxième partie (« Cultures of Empire ») se tourne plutôt vers différents aspects de la société et de la culture romaines au temps de l'Empire. Des grands tours d'horizon thématiques – sur la religion, l'économie, les lettres, la technologie et les sciences, la fonction des cités hors de Rome – se présentent de façon synthétique, facile à comprendre et à garder en mémoire. C'est une joie, même pour l'érudit, de lire ces chapitres bien structurés et livrant parfois certains détails intéressants. — Toutefois – aucune recension critique ne saurait se dispenser de ce mot – on discerne parfois des tendances à la simplification et à la généralisation qui dépassent ce qui est normal pour un livre de ce genre. Ces tendances sont plus évidentes dans la première partie que dans la deuxième. À quelques endroits, il manque des détails importants. Par exemple, dans le premier chapitre, « Discovering Ancient Rome » (Greg Woolf), on mentionne la Villa des Papyrus, détruite par les cendres du Vésuve, mais sans préciser qu'elle est située à Herculaneum (p. 14). Dans le même chapitre, il est dit que l'édit sur les prix de Dioclétien a été trouvé *in a Greek-speaking city of the East*, sans que soit donné le nom de la cité. Le motif des telles omissions n'est pas clair, pas plus que la raison pour laquelle aucune référence n'est donnée pour les images ou les sources littéraires qui apparaissent dans des cadres hors texte. Cette simplification empêchera le lecteur non érudit d'approfondir ses connaissances. — Des simplifications moins anodines apparaissent dans les chapitres « The Republic » (Christopher MacKay) et « The Emperors » (David Potter). Dans le premier, on passe à côté de la complexité des luttes et des transformations sociales de la période républicaine – un chapitre vraiment important et fascinant de l'histoire de Rome, dont la compréhension est indispensable pour expliquer certains aspects de Rome impériale. Dans le deuxième, on ressent un manque en ce qui concerne la période d'Auguste, primordiale pour la constitution de l'Empire. Tout ce passe comme si le sujet avait été traité au chapitre précédent, ce qui n'est pas le cas. D. Potter tente d'expliquer son choix en affirmant que c'est Tibère qui a été la personnalité la plus importante pour la transformation de la République romaine en Empire (p. 58), opinion qui lui est toute personnelle. Un autre point de vue quelque peu excessif se lit sous la plume d'Emma Dench (« Domination »), qui écrit que l'esclavage était une méthode pour introduire des étrangers dans le système impérial par le biais des manumissions. — Le chapitre « An Empire of Cities » (Penelope Allison) présente des omissions un peu plus graves. Le chapitre est bien écrit et intéressant ; cependant, l'A. a choisi de présenter seulement quelques cités de l'empire, celles où les ruines permettent une approche archéologique claire. Malgré cela, elle ne se réfère pas à l'aspect politique des cités, à leurs relations avec Rome et avec l'empereur, ni à leur système d'administration. Certains de ces aspects sont abordés par Neville Morley, dans son chapitre « The Profits of Empire », ainsi que par Ian Haynes, au chapitre « War and Peace ». — On doit déplorer pour finir quelques erreurs d'édition : la photo de la page 77 est probablement mal coupée, puisqu'elle représente le Portique d'Eumène, alors qu'elle devait illustrer la façade de l'Odéon d'Hérode, qui se trouve juste à côté. Aux pages 82-83, une section sur la loi romaine est interpolée dans le chapitre sur la fonction de la famille dans la société romaine. — En ce qui concerne les appendices, outre le tableau des principales dates et le glossaire, indispensables dans un ouvrage de ce genre, on doit féliciter l'éditeur d'avoir inclus des informations biographiques sur les personnages importants et surtout des informations sur les sites et collections archéologiques romains. Toutefois, on pourrait regretter que la division par états ne soit pas clairement indiquée et que quelques sites très importants, tels que Nicopolis (la cité fondée par Auguste après sa victoire à Actium) ou l'Agora romaine d'Athènes, aient été omis. — Aphrodite KAMARA.

Mary T. BOATWRIGHT, D. J. GARGOLA, R. J. A. TALBERT, *A Brief History of the Romans*, New York - Oxford, Oxford University Press, 2006, 19 x 23.5, XXI + 330 p., br. £ 19.99, ISBN 0-19-518715-6.

In 2004 there appeared *The Romans from Village to Empire* (OUP) authored jointly by M. T. Boatwright, D. J. Gargola and R. J. Talbert. In a number of ways this text book disappointed. It is, it must be said, a trifle wordy. The format too is a little odd. The book consists of a narrative interspersed occasionally with panels which feature selected translated extracts from the ancient sources. The effect is rather strange, as if the authors could not make up their minds as to whether they were writing a narrative history or preparing a source book. The bibliography too was a trifle sparse. Any reviewer of a book which covers the period from the origins of Rome to Constantine must confess a lack of especial expertise in at least some departments. However, I did note (LEC 2005) that my own particular area of interest, the late Republic, was covered by Prof. Talbert who has not, so far as I am aware, made any significant contributions to our understanding of it. — Now (2006) there has appeared an abbreviated version of the book under the title *A Brief History of the Romans* (OUP). In one respect this has been advantageous for this book is far less wordy than its predecessor. In another it has, I believe, been unfortunate in that the authors elected to reduce still further an already meagre bibliography. The result thus appears thin. The format, too, has been left unchanged so that this volume also looks like a Lonely Planet guide. — It is a pity, as well, that Prof. Talbert does not seem to have availed himself of the opportunity to have his portion of the text scrutinised by someone more familiar with the period than he himself is. An unsureness of touch still reveals itself on occasions. Thus (p.89) the start of the first Sicilian Slave War is dated to 136 B.C. rather than 135 where both Diodorus and the Livian tradition place it. When we come to Marius' enrolment of *capite censi* (p. 105) it gives a mistaken impression if we fail to mention he also impressed men of property. I shall be discussing further the significance of this in a forthcoming work on the revolutionary army. By the same token when we set out to discuss Marius' supposed eclipse after 100 B.C. (p. 107) some mention, however fleeting, should surely be made of his augurate obtained *in absentia*. The protection a citizen might enjoy in the provinces from the arbitrary violence of a governor is subjected to a vague and confused treatment on p. 108. Talbert neglected to consider the bearing the *libertas* of the individual may have on the matter. It is odd too (p. 110) to be told the *quaestio de repetundis* was small deterrent to errant governors. The dispute over its composition suggest it was a body to be feared. With the Social War (p. 110) an opportunity has been lost. One of the rebel coins is illustrated with the remark that it represents eight warriors swearing before a standard. In fact the oath is accompanied by the sacrifice of a pig. The fate of the pig is that of a perjurer while the hardness of the swords held by the warrior represents the constancy of those who swear or of the god to whom they swear. Most important of all this is a pictorial reference to what our literary sources tell us : the basis of the Italian Confederacy which challenged Rome was an oath taken by the participating nations. Doubts about Sulpicius' use of force to change the Mithridatic command or assertions that he had acted legally (p. 114) hardly square with the events of 88 B.C. Equally odd, in my view, is the belief (p. 134) that the Peace of Dardanus was concluded in 'Fall 85'. Lucullus' ships were available to Sulla from early in the year, in order to take him to Asia, and Mithridates, now hard pressed by Fimbria, was anxious to come to terms. The agreement about terms must be set considerably earlier as we have to accommodate Sulla's crushing of Fimbria and some of his punitive activities against the Asian cities before the onset of winter. The discussion of the causes of the third Mithridatic War seems to embody the false notion that the Peace of Dardanus was formally ratified and this gives the impression that it arose simply because of a dispute over Bithynia (p. 135). Talbert (p. 142) has difficulty, too, with the treaty Pompey concluded with the Parthians. He, in fact, denies it ever existed which contradicts the evidence contra. I would place it circa 64 B.C. (cf. *AJPh* 1981). Finally it should be noted that the account of Caesar's campaigns in his civil war (p. 157-160) makes no mention of the two serious mutinies he faced which suggests that his position, at the outset, was shaky. — Such then is the *Brief History of the Romans* which cannot be regarded as a complete success in all departments.

— A. KEAVENEY.

Klaus BRINGMANN, *A History of the Roman Republic*. Translated by W. J. SMYTH, Cambridge, Polity Press, 2007, 15 x 22.5, X + 358 p., br. £ 18.99 / US \$ 26.95, ISBN 0-7456-3371-4.

In *LEC 73* (2005) I described the original German version of this book, *Geschichte der römischen Republik, von den Anfängen bis Augustus* as 'an accessible and attractive book'. It is pleasant to see that others have also recognised its merits to the extent of deeming it worth translating to bring it to an even wider audience. The translation is crisp and idiomatic and, judging from a selected sampling of passages, is, so far as I can judge, faithful to the original. Unlike the recent case of the unfortunate Prof. Malitz (*LEC 73*, 2005) whose mediocre biography of Nero found a correspondingly mediocre translator, Bringmann's history is here presented in a commendable version. So it will, to their profit, be now available to the many English speaking students who know no German. Only in one respect will they receive a little less than readers of the original book. The excellent bibliographical essay at the end has been somewhat slimmed down. – A. KEAVENEY.

David S. POTTER (éd.), *A Companion to the Roman Empire* (Blackwell Companions to the Ancient World), Oxford, Blackwell, 2006, 18 x 25.5, XXX + 691 p., br., ISBN 0-631-22644-3.

Ce gros volume de l'excellente série des *Blackwell Companions to the Ancient World* réunit trente contributions consacrées à l'Empire romain abordé pratiquement sous tous ses angles. Les cinq premières (C. DAMON, « Constructing a Narrative », p. 23-34 ; W. E. METCALF, « Roman Imperial Numismatics », p. 35-44 ; T. GAGOS & D. S. POTTER, « Documents », p. 45-74 ; L. STIRLING, « Art, Architecture, and Archaeology in the Roman Empire », p. 75-97 ; J. B. RIVES, « Interdisciplinary Approaches », p. 98-112), groupées sous la rubrique « The Sources » et d'ordre plutôt méthodologique, montrent comment et à quelles conditions l'historien d'aujourd'hui peut tirer des informations précieuses de la littérature elle-même, mais surtout de la numismatique qui fait entrer dans le secret des activités étatiques toujours très contrôlées, et encore de la papyrologie et de l'épigraphie, l'une pour les projets qui étaient en cours de réalisation, l'autre pour les projets alors réalisés, sans compter l'archéologie, qui par l'art et l'architecture livre quantité de facettes de la société, aussi bien pour le mode de vie des populations que pour l'environnement non-urbain, ou les stratégies de relations, d'adaptation ou de résistance des provinces par rapport à l'Vrbs. Autant d'éclairages complémentaires qui rendent indispensables les approches interdisciplinaires et obligent à ne plus cantonner les investigations au seul champ de la politique et de la guerre. Ce sont ces principes de méthode qui sont appliqués dans les autres contributions, distribuées en cinq chapitres : « Narrative », « Administration », « Social and Economic Life », « Intellectual Life », « Religion ». — Les trois études suivantes (G. ROWE, « The Emergence of Monarchy : 44 BCE-96 CE », p. 114-125 ; M. PEACHIN, « Rome the Superpower : 96-235 CE », p. 126-152 ; D. S. POTTER, « The Transformation of the Empire : 235-337 CE », p. 153-173) proposent une vision en trois phases de l'évolution de l'État, qui d'abord compose avec les institutions républicaines, puis s'épanouit en une période de grand bonheur pendant un siècle et demi où l'empereur veille au bien-être des habitants de Rome et défend l'honneur de l'Empire en surveillant les frontières, avant de connaître, entre la mort d'Alexandre Sévère et celle de Constantin, des transformations qui se traduisent notamment par un déplacement du Pouvoir à l'Est et une propagation du christianisme telle qu'il devient religion d'État. — Cinq autres études (C. ANDO, « The Administration of the Provinces », p. 177-192 ; H. ELTON, « The Transformation of Government under Diocletian and Constantine », p. 193-205 ; N. POLLARD, « The Roman Army », p. 206-227 ; M. W. GLEASON, « Greek Cities under Roman Rule », p. 228-249 ; J. EDMONDSON, « Cities and Urban Life in the Western Provinces of the Roman Empire 30 BCE-250 CE », p. 250-280) traitent de l'administration, qu'il

s'agisse des provinces où s'effectue progressivement une coalescence entre les coutumes locales et le Pouvoir romain grâce à un extraordinaire réseau de routes et au maintien de l'ordre, qu'il s'agisse de la multiplication des divisions administratives, du poids politique, économique et culturel de l'armée, de la grande variété de taille, de statut et de richesse des cités, ou du développement en Occident de la civilisation urbaine, qui stabilise les élites locales, intermédiaire indispensable entre les dirigeants et les populations indigènes. — La vie sociale et économique constitue la quatrième rubrique. C'est la plus longue avec sept études (D. MATTINGLY, « The Imperial Economy », p. 283-297 ; D. P. KEHOE, « Landlords and Tenants », p. 298-311 ; J. E. GRUBBS, « The Family », p. 312-326 ; A. RICHLIN, « Sexuality in the Roman Empire », p. 327-353 ; V. E. GRIMM, « On Food and the Body », p. 354-368 ; G. G. FAGAN, « Leisure », p. 369-384 ; D. S. POTTER, « Spectacle », p. 385-408). Ces dernières passent en revue les divers secteurs de l'économie impériale, montrent que la richesse agricole joue un rôle crucial dans la structure politique de l'Empire, détaillent les multiples configurations de la famille, analysent les différences entre la ville et la campagne du point de vue de la sexualité, de même qu'entre les provinces, s'intéressent aux habitudes alimentaires à partir des informations fournies par la littérature romaine comme par les vestiges archéologiques, recensent les principaux loisirs et expliquent comment le développement des spectacles a contribué à forger une culture urbaine inégalée avant l'époque moderne. — L'avant-dernière rubrique porte sur la vie intellectuelle (R. SMITH, « The Construction of the Past in the Roman Empire », p. 411-438 ; K. S. MYERS, « Imperial Poetry », p. 439-452 ; J. L. RIFE, « Greek Fiction », p. 453-476 ; J. MATTHEWS, « Roman Law and Roman History », p. 477-491 ; A. MANSON, « Roman Medicine », p. 492-523 ; S. AHBEL-RAPPE, « Philosophy in the Roman Empire », p. 524-540). Les six études ainsi regroupées font ressortir des tendances marquantes : une construction convergente du passé qui fait de Rome, aussi bien pour les Grecs et les Juifs que pour les Romains eux-mêmes, une ville voulue par les dieux et promise à une vie éternelle ; une littérature conçue pour l'élite de l'élite et caractérisée par le goût du spectaculaire ; des œuvres grecques de fiction à des fins ludiques et identitaires pour un public oriental ; la constitution de recueils de rescrits pris par les empereurs et de lois tirées des ouvrages des juristes ; des traités médicaux qui nous permettent d'aborder à la loupe certains aspects de la société ; et une philosophie multiethnique considérée comme une activité sacrée. — Enfin quatre ultimes études (D. FRANKFURTER, « Traditional Cult », p. 543-564 ; Y. Z. ELIAV, « Jews and Judaism 70-429 CE », p. 565-586 ; P. FREDRIKSEN, « Christians in the Roman Empire in the First Three Centuries CE », p. 587-606 ; M. EDWARDS, « Christian Thought », p. 607-619) forment la rubrique « Religion » et montrent qu'il faut appréhender le culte traditionnel par cercles concentriques à partir de l'autel domestique jusqu'aux prêtres itinérants, que les Juifs constituent dans le monde méditerranéen la minorité ethnique la plus importante (environ 5 millions de personnes) et la plus dispersée (seuls 20% vivent en Palestine), que le christianisme se décline en une pluralité de mouvements et de communautés, et que l'édit par lequel Justinien ferme l'École d'Athènes exproprie la culture grecque et fait que jusqu'à la Renaissance la philosophie païenne n'existe plus qu'au sein de l'Église. — Au total, une somme d'érudition (la bibliographie s'étend sur 60 pages) qui tient compte des déplacements de l'interrogation scientifique au cours des quatre dernières décennies, tout comme des récentes découvertes, tant archéologiques qu'épigraphiques et papyrologiques, qui ouvrent à l'investigation des voies délaissées jusqu'à présent. Quelques tableaux, quelques cartes et de nombreuses illustrations, ainsi qu'un index général, achèvent de faire de ce volume un instrument de travail efficace, commode et agréable. — J. BOULOGNE.

Emma DENCH, *Romulus' Asylum. Roman Identities from the Age of Alexander to the Age of Hadrian*, Oxford, University Press, 2005, 14.5 x 22.5, XI + 441 p., rel. £ 60, ISBN 0-19-815051-2.

Questo libro di Emma Dench è dedicato a una aggiornata e sofisticata riconsiderazione del controverso problema dell'identità romana nel decisivo periodo che va dalla fine del IV secolo a.C. all'inizio del II d.C. Nell'asilo di Romolo, che dà il titolo al libro e che è evocato nella bella riproduzione di un dipinto eseguito in comune da Ludovico, Agostino e Annibale Carracci a palazzo Magnani a Bologna alla fine del '600, l'A. suggerisce di vedere una sorta di mito di fondazione della mobilità sociale e della commistione etnica di Roma, giudicata, a seconda dei casi, una ragione del suo successo o della sua rovina. Insieme al più noto mito del ratto delle Sabine, che ebbe un particolare rilievo nella cultura romana del II secolo a.C., questo dell'asilo di Romolo, una storia per altro difficile da ricostruire prima della fine della Repubblica e per la quale la versione liviana è assai differente da quella di Dionigi di Alicarnasso, è utilizzato dall'A. come filo rosso per introdurre i temi fondamentali del suo studio che riguardano l'etnografia romana, il carattere della cittadinanza romana, l'idea di Italia, la coscienza etnica, la lingua e la letteratura e che sono affrontati in altrettanti capitoli. Un'osservazione interessante riguarda le nozioni di *Italia* e di *Μεγάλη Ἑλλάς*. La D. dà rilievo al fatto che, alla base di questi termini, per quanto possano essere controversi o oscillanti, ci sia una nozione spaziale. Questa enfasi sullo spazio colpisce soprattutto a paragone con la tradizionale valorizzazione greca della discendenza come fattore connotativo di identità più grandi di quelle della *πόλις*. Una nozione di *Ἑλλάς* come spazio occupato dagli Elleni certamente esiste nel pensiero greco, ma appare in qualche modo astratta in confronto con le definizioni spaziali che maturano nell'Italia meridionale. In altri termini questa elaborazione in termini spaziali risulta essere una delle novità nella riflessione sui problemi di identità che nell'Italia ellenistica coesistono con precedenti schemi mentali. E' inoltre possibile che una specifica nozione romana dell'Italia cominci a svilupparsi a partire dall'inizio del III secolo a.C. : non vi è dubbio che i popoli dell'Italia fossero più profondamente coinvolti nelle strutture del governo romano degli alleati o sudditi di qualsiasi altro impero mediterraneo (un problema delicato è quello del rapporto tra la concettualizzazione dell'Italia e quella dello spazio provinciale). — La D. è particolarmente interessata al problema di come l'identità romana fosse percepita nell'Antichità in rapporto a quella di altri popoli. Di qui la sua dichiarata intenzione di indagare le riflessioni antiche su quello che poteva rappresentare e su quanto significava idealmente esser romani nell'intreccio delle dimensioni etniche, culturali, politiche, religiose e spaziali. E' senz'altro un suo merito aver posto al centro della sua ricerca la questione dei modi e dei limiti nei quali i Romani pervennero ad una storia condivisa delle loro origini e di come in questa trovassero posto le varie comunità dell'Italia. Merita considerazione il fatto che la D. rifletta in maniera peculiarmente autocritica sul metodo e sulle finalità del suo libro, ponendosi, a giusto titolo, il problema di come distinguere, nelle fonti, 'rappresentazione' e 'realtà'. Esso appare, invero, un prodotto tipico dell'odierna storiografia anglosassone e, in particolare nordamericana (si veda soprattutto il cap. 4 : *Flesh and Blood*). — A. MARCONE.

Cédric BRÉLAZ, *La sécurité publique en Asie Mineure sous le Principat (Ier-III^{ème} s. ap. J.-C.). Institutions municipales et institutions impériales dans l'Orient romain* (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft, 32), Basel, Schwabe, 2005, 16 x 23.5, XI + 530 p., rel. EUR 82.50, ISBN 3-7965-2200-9.

Pax, securitas, disciplina, quies, tranquillitas. De qui relève la sécurité publique ? R. Cagnat (*De militiis...*, Paris, 1880) consacre un livre à ce sujet peu traité (à l'exception de la ville de Rome et du brigandage), mais avec une répartition très discutable entre autorités impériales (gouverneur et armée) et instances municipales. Cette répartition est la thèse de l'A., qui s'oppose à celle de N. Yannakopoulos (*Mediterr Ant* 6 [2003], p. 825-905) selon laquelle les autorités impériales ont tout organisé, créant des magistratures municipales de police. Mais le terme même de police est anachronique, si l'on entend par là un corps distinct, qui n'a jamais existé

(on parlera plutôt de forces de police), pas plus qu'une police d'État, les RG ou la criminologie. Limité aux provinces formant la Turquie actuelle (dans l'Antiquité, un ensemble presque uniquement géographique), le livre est structuré en cinq chapitres. Il faut attendre Auguste (suppression ou intégration des armées locales) pour mettre fin à l'éclatement du maintien de l'ordre. La détention d'armes étant générale, le gouverneur s'en tire difficilement : de quelle insécurité s'agit-il et qui va réagir ? (Chap. 1-2.) Chap. 3 : L'organisation de forces de police est laissée à la discrétion des mag. (agoranomes, liménarques, certains stratèges et archontes, mais des inscriptions manquent de clarté ; parfois des mag. spécialisés : irénarques pour la répression et paraphylaques pour la surveillance), qui disposent des *ministeria publica* (personnel public subalterne) et des éphébies traditionnelles (dont la vocation reste militaire, à l'opposé des *collegia* occidentaux : contra Ginestet 1991). Fait figure d'exception la Lycie (service de sécurité fédéral). Les civils (colons et indigènes) peuvent être mobilisés, et certaines initiatives privées sont tolérées (on élimine un brigand ; l'« infra-judiciaire », de tous les temps). Chap. 4 : Rome (administration provinciale et armée), dont les forces sur place sont réduites et dont la tendance est au désengagement, intervient lorsque ses intérêts majeurs sont en jeu (axes routiers, douanes...), quand une province est déstabilisée et en matière de juridiction pénale suprême. La thèse de l'A. est explicitée au chap. 5 qui examine des situations concrètes permettant de préciser les conditions de l'intervention directe de Rome, quand le *latro* devient *hostis*, ce qui justifie le *bellum* : Rome envoie des troupes. On appréciera le long appendice critique consacré aux inscriptions, ainsi que les index, dont l'index thématique, enfin la bibliographie détaillée. — L'A. dispose d'un corpus large de textes, qu'il examine avec minutie pour aboutir à la conclusion d'un partage, en matière de sécurité publique, entre Rome et les municipalités. Terminons en soulignant l'esprit serein de l'A. dans ce domaine sensible, bien loin de l'interprétation réductrice et fautive de la lutte des classes. Un souhait, enfin : rechercher la concision. — B. STENUIT.

Stephen MITCHELL, *A History of the Later Roman Empire, AD 284-641: The Transformation of the Ancient World* (Blackwell History of the Ancient World), Malden, MA, Blackwell, 2006, 17 x 24.5, XV + 469 p., br. £ 19.99 / US \$ 84.95, ISBN 1-4051-0856-8, rel. £ 60, US \$ 84.95, ISBN 1-4051-0857-6.

Questo libro di Stephen Mitchell rappresenta un valido profilo di storia tardoimperiale. Converrà subito sottolineare come la periodizzazione scelta dall'Autore (284-641) sia sostanzialmente quella consueta salvo il fatto che, come termine finale della Tarda Antichità, è stata scelta la morte di Eraclio e la presa di Alessandria da parte degli Arabi anziché la morte di Giustiniano. In realtà tutto il libro sembra essere stato concepito in termini relativamente tradizionali, cosa che oggi deve essere considerata come un merito. Come già risultava dalla pubblicazione dei due volumi della recente edizione della Cambridge Ancient History dedicati all'età tardoantica, tra gli studiosi più avvertiti del mondo anglosassone si assiste a un deciso ritorno di interesse per la storia politico-militare ed economica dei secoli finali dell'Impero romano. M. ha il merito di disegnare una sintesi efficace di vicende complesse e di affrontare le delicate questioni che sono alla loro base uscendo dal dibattito, ormai in parte ripetitivo, se sia accettabile o meno l'idea di decadenza per l'età tardoantica. L'opinione che M. ha dell'organizzazione politica dell'Impero nato dalle riforme di Diocleziano e Costantino appare invero ottimistica : *In the time of Constantine the late Roman Empire was the most highly developed imperial system of the ancient world* (p. 155). — Il libro è organizzato in dodici capitoli, di cui due, rispettivamente dedicati alla Tarda Antichità come problema storiografico e alla natura delle fonti, hanno un carattere introduttivo. I capitoli 3 e 4 contengono una rapida ma adeguata esposizione storico-eventuale. Nel capitolo 5 si può leggere una presentazione dei caratteri essenziali dell'organizzazione politico-amministrativa dello Stato tardoimperiale. Il capitolo successivo, il sesto, è dedicato ai regni romano-barbarici. In proposito merita di

sottolineare come M. dia evidenza all'importanza della collaborazione fornita dagli aristocratici gallo-romani a Visigoti e a Burgundi in campo amministrativo e legale. Il caso di Siagrio, pronipote di un console e uomo di grande cultura, che si era impadronito della lingua germanica, come ci informa Sidonio, a un punto tale da essere in grado di correggere gli stessi Burgundi, appare oltremodo significativo. Quanto alla controversa questione delle modalità di insediamento dei barbari all'interno dell'Impero romano, riaperta da una tesi di Walter Goffart che, pur in presenza di fonti assai problematiche, ha sostenuto che questi ricevessero quote fiscali anziché terre, M. si esprime in modo esplicito a favore dell'opinione tradizionale. I capitoli 7 e 8 trattano della conversione dal paganesimo al cristianesimo e della questione, assai delicata, dell'identità religiosa. I capitoli 8 e 9 sono dedicati a problemi di storia economica, rispetto ai quali il rifornimento alimentare di Roma e Costantinopoli gioca un ruolo fondamentale. M. ha considerazioni, rapide ma condivisibili, sulle differenze regionali che vanno presupposte quando si affronta il tema del passaggio dal mondo romano (o « post-romano ») a quello altomedievale. I capitoli 11 e 12, infine, sono dedicati all'Impero d'Oriente e alle sfide decisive che questo dovette affrontare per la sua sopravvivenza a fronte del rinnovato conflitto con i Persiani e all'espansionismo degli Arabi. – A. MARCONE.

Peter EICH, *Zur Metamorphose des politischen Systems in der römischen Kaiserzeit Die Entstehung einer « personalen Bürokratie » im langen dritten Jahrhundert* (Klio. Beiträge zur Alten Geschichte, 9), Berlin, Akademie Verlag, 2005, 17.5 x 24.5, 467 p., rel. EUR 69.80, ISBN 3-05-004110-2.

Questo libro, che scaturisce dalla rielaborazione di un' dissertazione redatta a Colonia sotto la guida di Werner Eck, rappresenta un serio e articolato contributo allo studio delle modalità con le quali si venne organizzando un apparato burocratico nell'Impero romano nel corso del III secolo. Come è chiarito nell'introduzione, esso prende le mosse dalla questione delle gerarchie all'interno dell'amministrazione romana. L'affrontare una problematica di questo genere significa necessariamente trattare quella più ampia dei suoi caratteri di fondo e, in ultima analisi, quella del modo in cui l'Impero fu concretamente governato. E. è consapevole delle difficoltà metodologiche che si frappongono a una ricerca come la sua e si preoccupa di precisare il senso e il limite dell'utilizzazione di un approccio comparativo spiegando lo scopo e il senso del ricorso al concetto idealtipico di « burocrazia personale ». Merita di segnalare qualche punto specifico, a cominciare dal convincente tentativo di individuare una prefigurazione di un sistema procuratorio in età repubblicana (cap. 4.1) : è in particolare nell'età cesariana che si registrano in misura evidente un certo numero di elementi che consentono di parlare di una, peraltro ancora rudimentale, « amministrazione centrale ». Quanto alla questione della subordinazione o meno dei procuratori finanziari ai legati in età imperiale, secondo E. le fonti letterarie, soprattutto Cassio Dione e Strabone, forniscono un quadro coerente con quelle epigrafiche dal quale si può dedurre che i primi agissero in modo sostanzialmente autonomo rispetto ai secondi. Il ricorso ai procuratori rappresenta senza dubbio una *Intensivierung* dell'amministrazione statale e l'introduzione della funzione a *rationibus* segna una trasformazione qualitativa dell'amministrazione romana rispetto all'età repubblicana, dal momento che questa, centralizzando la gestione delle entrate del *princeps*, era in grado di disporre di informazioni assai più attendibili sulle finanze statali di quelle accessibili per l'*aerarium*. Nel corso del III secolo, allorché si realizza l'ampia sostituzione di magistrati senatori con funzionari equestri, il tipo di governo inaugurato da Augusto conobbe indubbiamente una notevole trasformazione. Alla sua origine c'è senza dubbio la crescita di importanza dell'esercito. E. è molto attento a valutare in che misura le funzioni del gabinetto imperiale fossero sempre più coordinate tra loro e delimitate le une rispetto alle altre. Ci sono indizi attendibili che dopo Marco Aurelio e quindi, soprattutto in età severiana, sia iniziata una crescita del

coordinamento e della gerarchizzazione delle funzioni a livello di governo centrale pur senza decisive modifiche nel sistema di reclutamento degli amministratori. Verso la metà del III secolo anche i governorati provinciali risentirono di tali trasformazioni sino al superamento dei tradizionali ambiti di competenza della *res publica*. Peraltro, come E. è ben consapevole, ogni tentativo di spiegazione e di interpretazione di queste trasformazioni è reso difficile dal fatto che, in proposito, non abbiamo alcuna presa di posizione da parte delle fonti contemporanee. – A. MARCONE.

R. Malcolm ERRINGTON, *Roman Imperial Policy from Julian to Theodosius* (Studies in the History of Greece and Rome), Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006, 14.5 x 22, XII + 336 p., rel. US \$ 45, ISBN 0-8078-3038-0.

Questo libro di Malcom Errington rappresenta una riflessione di grande impegno e di notevole qualità sul periodo che va dalla morte di Giuliano in Persia nel 363 a quella di Teodosio nel 395. Si tratta di un arco di tempo relativamente ristretto – poco più di trent'anni – ma decisivo per l'organizzazione politica e per il destino stesso dell'Impero. Tra i meriti di E., che non a caso si rifà, come precedente storiografico, al *The Later Roman Empire* di A.H.M. Jones, c'è quello di aver saputo mettere a fuoco con chiarezza i nodi problematici fondamentali di questo periodo e di averli affrontati in modo conseguente e convincente. Il libro è convenientemente organizzato in tre parti, precedute da un'introduzione: (1) « Actors & Events »; (2) « East & West »; (3) « Religion & the State », cui segue un epilogo. In questa sede basterà solo sottolineare i presupposti fondamentali da cui E. muove nella sua analisi. La decisione di fondare una nuova capitale da parte di Costantino compromise l'idea di centralità rappresentata dal principio, da lui ribadito, dopo l'insuccesso della riforma tetrarchica di Diocleziano, che l'Impero dovesse essere appannaggio di una dinastia. La proclamazione imperiale di Valentiniano nel 364, quando le truppe pretesero che si scegliesse un coreggente, creò le condizioni per una modifica definitiva del carattere stesso dell'Impero, minando alla base il presupposto della sua unità. La divisione di eserciti e di apparati amministrativi avvenuta lo stesso anno a Sirmium tra Valentiniano e Valente è un passo decisivo verso la separazione in due parti, autonome una rispetto all'altra, dell'Impero. La divisione, che per certi aspetti è esemplificata dalla lunga e complessa vicenda dell'Illirico definitivamente spartito tra Oriente e Occidente alla fine del regno di Teodosio, fu poi consolidata da diversi fattori, a cominciare da quello della sicurezza tanto verso i nemici esterni, quanto verso quelli interni. Le vicende stesse di Roma e Costantinopoli, cui E. dedica due importanti capitoli, possono essere lette come prove del distacco crescente, economico e culturale, oltre che politico, di Oriente e Occidente. Indubbiamente la lunga presenza dell'imperatore e della sua famiglia a Costantinopoli offrì alla popolazione urbana, come E. opportunamente ricorda, un'opportunità unica per esercitare una forma di influenza o, almeno, di controllo, sulle decisioni di governo di cui Roma era priva. Quanto alle questioni di natura religiosa, che giocano nel corso del IV secolo un ruolo sempre più importante, merita di essere ripresa una considerazione di E. a proposito del fatto che gli imperatori successivi a Giuliano non sembrano aver adottato un atteggiamento programmatico rispetto ai problemi religiosi. Una tale prudenza può essere spiegata forse in termini di pragmatismo anche alla luce delle difficoltà create dall'interventismo in questo campo di Costantino e dei suoi successori sino a Giuliano. Quanto all'estendibilità o meno alla realtà tardoantica del modello proposto da Fergus Millar per il modo di operare dell'imperatore dell'Alto Impero secondo cui questo più che governare « reagisce », E. ha importanti e condivisibili considerazioni. Malgrado i limiti e le critiche cui ogni modello inevitabilmente può andare incontro esso sembra trovare plausibili punti di sostegno anche nella Tarda Antichità. A fronte di innegabili e notevoli cambiamenti in vari ambiti, infatti, non si manifesta un vero mutamento di indirizzo nella filosofia generale di governo. In particolare in un campo tanto decisivo come quello della strategia militare non si registrano nuove concezioni di fondo. In

questo senso il massiccio ingresso dei Goti all'interno delle frontiere imperiali autorizzato da Teodosio nel 382 dopo il disastro di Adrianopoli rappresenta un evento di drammatica importanza. La loro presenza sul suolo romano, e in condizioni di irriducibile separazione etnica e religiosa, pose al potere romano un problema di ordine strategico che alla fine si sarebbe rivelato insolubile. – A. MARCONE.

J. H. W. G. LIEBESCHUETZ, *Decline and Change in Late Antiquity. Religion, Barbarians and their Historiography* (Variorum Collected Studies Series, 846), Aldershot, Ashgate, 2006, 15.5 x 23, 368 p., rel. £ 60, ISBN 0-86078-990-X.

In questo volume sono convenientemente raccolti diciassette saggi di J. H. W. G. Liebeschuetz articolati in quattro sezioni: (1) storiografia: classica e tardoantica; (2) religione; (3) insediamento dei barbari; (4) Tarda Antichità. A prescindere da questa suddivisione si deve dire a chiare lettere che il libro merita un posto di rilievo nell'attuale storiografia sul mondo antico soprattutto perché ripropone le prese di posizione di L. a proposito del dibattito in corso sulla Tarda Antichità in generale e su questioni specifiche, ma decisive, come quella dell'insediamento dei barbari all'interno dell'Impero romano. L. aveva già dato a un altro suo libro un titolo dalle assonanze deliberatamente gibboniane: *Decline and Fall of the Roman City* (Oxford, 2001) e aveva reso esplicito il suo modo di vedere in un saggio in cui dichiarava il proprio disagio nel constatare che il concetto di « declino » sia oggi da evitare essendo giudicato addirittura *slightly immoral*. In questa sede sono da leggersi soprattutto i saggi XV (« The birth of Late Antiquity ») e XVII (« Late Antiquity, the rejection of "decline" and multiculturalism ») che rappresentano una delle risposte più severamente lucide e intellettualmente spregiudicate rispetto a una tendenza, diffusa specialmente nella storiografia nordamericana, a una dilatazione sempre più ampia dell'ambito cronologico della Tarda Antichità. Il saggio XIII (« Cities, taxes and accommodation of the Barbarians: the theories of Durliat and Goffart ») è una riconsiderazione aggiornata e puntuale della questione dell'insediamento dei barbari all'interno dell'Impero romano alla luce della teoria avanzata da Walter Goffart e successivamente estremizzata da Jean Durliat. Quanto scrive L. può valere come una lezione di metodo, soprattutto per il modo con il quale dimostra i limiti entro i quali si possono utilizzare in modo non arbitrario le fonti antiche e i problemi che pongono quando le si combinano tra loro. In questa sede può essere sufficiente ricordare l'argomento degli altri saggi: nella prima sezione, oltre a un contributo su Tuciddide e la spedizione ateniese in Sicilia, sono riprodotti studi sugli storici ecclesiastici e il loro tempo, la storiografia pagana e il declino dell'Impero, sull'Anonymus *de rebus bellicis*, su Malala e Antiochia. Nella seconda è riproposto il contributo di L. all'XI volume della nuova edizione della *Cambridge Ancient History* sulla religione romana tra il 68 e il 196 d.C. Altri saggi riguardano l'influenza del Giudaismo tra i non-Ebrei in età imperiale, l'espansione del mitraismo tra le religioni del II secolo e, infine, il significato del discorso di Pretestato. Nella terza sezione sono riprodotti, oltre allo studio già ricordato (XIII), ricerche sulla fine dell'esercito romano nell'Impero d'Occidente, sulla guerra greco-gotica, sullo status dei cittadini nell'Impero romano e nel regno visigotico e, infine, sul regno vandalico. Merita infine di segnalare il saggio XVI in cui si delinea un profilo intellettuale di prim'ordine sulla figura del maestro di L., A. H. M. Jones, e una lucida valutazione in chiave storiografica della sua fondamentale *History of the Later Roman Empire*. – A. MARCONE.

Daria DE BERNARDI FERRERO (éd.), *Saggi in onore di Paolo Verzone. Hierapolis, Scavi e Ricerche IV* (Archaeologica, 137), Roma, G. Bretschneider, 2002, 22.5 x 30, 283 p., br., ISBN 88-7689-201-X.

Le volume IV des *Scavi e Ricerche* sur Hiérapolis de Phrygie est un *Festschrift* consacré au centenaire du feu Paolo Verzone, professeur à l'École Polytechnique de Turin et chef de la première mission italienne à Hiérapolis, qui commença les fouilles en 1957. Les vol. I et II ont été publiés en 1985 et le vol. III (les statues), en 1991. Ayant une vocation d'historien de l'architecture et versé dans la conservation des monuments architectoniques, Paolo Verzone a constitué autour de lui une équipe qui s'est surtout intéressée à l'étude des imposants restes architecturaux de l'Hiérapolis phrygienne. L'éditrice du volume, Daria De Bernardi Ferrero (plus connue par le monumental *Teatri classici in Asia Minore*, en quatre volumes), lui succéda en 1981 et jusqu'à 1999. Assez commodément, le présent volume est presque entièrement consacré à l'étude des monuments architectoniques de la ville d'Hiérapolis, qui s'éleva au rang des cités de premier ordre à l'époque romaine impériale. À l'exception de l'étude de H. Vanhaverbeke et de M. Waelkens (qui est en anglais), toutes les contributions au volume sont en italien, avec un résumé en turc. — Le premier essai est une synthèse de l'éditrice du volume sur l'architecture de l'époque de la renaissance flavienne. Après la destruction par un tremblement de terre vers 60 apr. J.-C., Hiérapolis fut littéralement reconstruite. Le *cardo*, la grande artère qui commençait par l'extrémité de la *plateia* hellénistique, s'est prolongé au Sud et au Nord, afin de créer deux nouveaux quartiers d'habitation. Les deux extrémités de la rue aboutissent à un système de portes à triples arches et tours, d'où partent les grandes routes qui unissent Hiérapolis aux autres centres importants de la région. La porte nord fait l'objet d'une analyse minutieuse, qui dégage les similarités avec d'autres portes de ville de la région, à savoir Attaleia et Laodicée. Ensuite, on étudie les portiques qui flanquent la route jusqu'à la *plateia* hellénistique. La rue longe une longue latrine publique. Une section de la colonnade dorique du portique est surmontée d'une galerie à fenêtres, mode de construction qui rappelle la façade de la tombe de Tiberius Claudius Thalamus dans la nécropole sud. Sur la *plateia* hellénistique, le monument le plus imposant est le temple d'Apollon, à l'est. Le temple — d'ordre ionique — et son péribole furent entièrement reconstruits pendant la période flavienne. À l'extrémité sud-ouest du péribole, il y a un portique à pilastres et demi-colonnes doriques. Le type des chapiteaux fait penser au Sébasteion d'Aphrodisias de Carie. Le troisième grand projet de la période fut la construction du théâtre. Le monument fait l'objet d'importants travaux d'étude et de restauration de la part de la mission italienne. Les trois articles suivants en relatent les résultats. — La première étude (H. Bejor, p. 45-50), présente la stratigraphie de la fouille de 1983 et 1984 sous l'*hyposcaenium*. La construction du mur de fondation trouvé sous le dallage confirme la datation de l'époque flavienne. Pendant la période des Sévères (vers 204-211), le théâtre fut reconstruit. En 352, on a transformé l'orchestra pour représenter des jeux aquatiques. Le séisme du V^e s. a détruit le bâtiment, qui a fait par la suite l'objet d'une mutilation systématique, jusqu'en 627, date de l'abandon définitif de la ville. — L'étude de F. Ceresa (p. 51-68) est à la fois une contribution théorique et une présentation des travaux effectués entre 1993 et 1997. Faisant usage des méthodes de géométrie formelle, Ceresa procède à une comparaison détaillée entre le plan du théâtre établi lors du relevé qu'elle a pu effectuer récemment, et le tracé théorique du théâtre par Vitruve. L'analyse détaillée du monument permet de conclure que la construction du théâtre flavien suivait de manière plus ou moins fidèle les normes théoriques de l'architecture romaine : le logeion de la période flavienne correspond exactement à l'alignement théorique de la *frons pulpiti*, alors que la *cavea*, construite suivant une série de tracés géométriques (modèle des carrés inscrits dans le cercle), a une courbure légèrement plus évasée, qui ne correspond pas à la géométrie stricte des schémas théoriques. De ce léger décalage résulte le placement des diazomas à l'ouest des tracés régulateurs. — La troisième étude sur le théâtre est une analyse de la provenance des marbres employés dans la *frons scaenae*. Ayant recours à la fois aux méthodes de laboratoire et à l'analyse historique des fonds littéraires et épigraphiques, D. Attanasio et P. Pensabene (p. 69-85) arrivent à la conclusion que la grande majorité des marbres utilisés provenaient des deux sources situées à proximité de la ville, Aphrodisias et Thiountas, tandis que les colonnes de brèche mauve sont issues des célèbres carrières

de Dokiméion en Phrygie. — Suivent ensuite deux études épigraphiques : T. Ritti étudie les miliaria trouvés à proximité de la ville (87-107) et E. Miranda présente des inscriptions acclamatoires en l'honneur de Justinien (p. 109-118). Le matériel épigraphique publié dans ce volume n'est pas très intéressant, malgré ses implications pour l'histoire et la géographie politiques du Bas Empire. — H. Vanhaverbeke et M. Waelkens (p. 119-145) étudient les sarcophages de travertin de la nécropole Nord-Ouest. Il y a mille quatre cent soixante-quatorze sarcophages en forme de maison catalogués, dont la majorité écrasante (86 %) totalement dépourvus de décoration. Plusieurs (36,4 %) portent des inscriptions (en grec) révélant l'identité des défunts. Seuls deux cent six sarcophages sont décorés ; ce groupe permet une typologie d'ordre stylistique qui amène à un système d'évolution chronologique précis : le matériel se situe entre 100 et 250 apr. J.-C. La conclusion qui s'impose après l'étude typologique du matériel est que les sarcophages étaient utilisés comme un signe de prospérité familiale et de statut civique. — Un groupe d'études est consacré aux principaux monuments chrétiens, dont le *martyrion* (147-177), la cathédrale (179-201) et la basilique du théâtre (203-216). Le *martyrion* de Saint Philippe, premier bâtiment d'Hiéropolis étudié par P. Verzone, est un imposant édifice à coupole centrale et chapelles rayonnantes, entouré d'un péribole carré. A. di Bernardi retrouve dans son plan l'application des schémas de la géométrie euclidienne. La cathédrale de la ville est une basilique datant de la deuxième moitié du IV^e s. apr. J.-C., à laquelle furent adossés au V^e un baptistère et une cour d'entrée. G. Giotta et L. Palmucci Quaglino en offrent une étude détaillée : l'édifice est proche de la basilique de l'acropole de Xanthos en Lycie ; les deux exemples sont les plus anciens connus de ce type en Asie Mineure et témoignent de l'influence de l'Acheiropoiétos de Thessalonique. Le complexe basilique/baptistère rappelle, par son plan d'organisation, le complexe analogue de Nea Anchialos en Thessalie. Par contre, la basilique au-dessus du théâtre, étudiée par N. Gullino (p. 203-216) est un bâtiment qui dénote l'influence des églises syriennes. — L'étude suivante est une utile mise au point sur l'état de la recherche concernant les phases byzantine et ottomane d'Hiéropolis (P. Arthur, p. 217-231). La ville, toujours prospère au VI^e siècle et dans le premier tiers du VII^e, fut sévèrement touchée par un séisme que les découvertes monétaires permettent de situer dans la seconde moitié du VII^e s. Des traces d'occupation apparaissent de nouveau au X^e s. Vers la fin du XI^e et dans la première moitié du XII^e s., la région se trouve entre deux puissances rivales, les Byzantins et les Turcs Seldjoukides. Hiéropolis passe définitivement sous contrôle turc après la prise de Constantinople par les Croisés en 1204. Les deux édifices importants de la période sont l'église de l'Agora (X^e/XI^e s.) et la forteresse turcomane des XII^e/XIII^e s. Les travaux géologiques et topographiques de l'équipe italienne sont analysés dans un rapport détaillé d'A. Spano (p. 233-263). La dernière étude (p. 265-281) reprend l'analyse d'un bâtiment relativement connu des voyageurs des XVIII^e-XIX^e s., l'église installée dans les thermes au Nord de la ville. Après avoir présenté l'histoire des travaux sur le bâtiment (notamment ceux respectivement réalisés par K. Humann et P. Verzone), M. L. de Bernardi montre comment la salle chaude, décorée de piliers, de l'établissement thermal fut transformée en église par l'installation de coupoles et de chapelles latérales. — Le niveau de couverture graphique et photographique est excellent. Les anciennes photographies sont très claires, les nouvelles sont dans la plupart des cas en couleurs, les relevés architectoniques et les restitutions graphiques (surtout dans les trois études sur le théâtre et dans la série d'études concernant les monuments proto-byzantins) sont remarquables. Le volume s'achève par un plan photogrammétrique, indiquant toutes les données nouvelles que la fouille des vingt dernières années a permis de mettre en lumière. Il est dommage que les éditeurs du volume n'aient pas ajouté un résumé en anglais (comme l'ont fait leurs collègues travaillant à Elaioussa Sebaste : cf. E. EQUINI SCHNEIDER [éd.], *Elaioussa Sebaste* I, Rome, 1999 et II, Rome, 2003). — D. PALEOTHODOROS.

Christina RIGGS, *The Beautiful Burial in Roman Egypt. Art, Identity, and Funerary Religion* (Oxford Studies in Ancient Culture and

Representation), Oxford, University Press, 2005, 19.5 x 25, XXI + 334 p., rel. £ 80, ISBN 0-19-927665-X.

Voici un livre magnifiquement présenté et richement illustré qui ravira les amateurs de l'Antique Égypte. Christina Riggs, conservatrice au musée de Manchester et chargée de cours à l'Université de cette ville, connaît admirablement sa matière et a voulu apporter du neuf à ceux que délecte l'art égyptien. — Ce livre examine la transition entre deux cultures anciennes à travers leur art. Comment les artistes ont-ils combiné deux iconographies et deux traditions visuelles et pourquoi ? La période considérée va de 50 av. J.-C. à 300 apr. J.-C. et concerne le mélange des formes artistiques funéraires grecques et égyptiennes. Les savants et le grand public se sont surtout attachés aux portraits naturalistes de cette époque, qui nous permettent d'avoir une certaine connaissance de l'ancienne peinture grecque avec ses formes familières à des occidentaux. Mais Ch. Riggs a préféré favoriser les formes artistiques égyptiennes qui utilisent des caractéristiques grecques, mais en les combinant autrement. Ces représentations ont été négligées par les savants qui les jugeaient grossières, anormales ou excentriques, alors qu'elles manifestent des inventions intéressantes de la part des artisans qui les ont créées. Un examen poussé de cet art révèle beaucoup de détails concrets sur les défunts : nom, profession, relations, âge, sexe et situation sociale. L'A. rappelle à propos la réflexion d'O. Pöchl disant que chaque époque requiert des critères de valeur différents et que de prétendues incapacités manifestent souvent la volonté de faire quelque chose de différent ou de faire différemment les mêmes choses. C'est pourquoi Ch. Riggs s'efforce de voir l'art funéraire égyptien de l'époque romaine avec les yeux des gens auxquels il était destiné et cherche à comprendre pourquoi on a combiné des formes grecques naturalistes avec des modes égyptiens de présentation. C'est dans cet esprit qu'elle analyse finement cent vingt-six reproductions en noir et blanc ainsi que douze autres en couleurs. Dans l'art funéraire égyptien, l'image du défunt, son masque, son linceul, son cercueil, sa tombe reflétaient le souci de préserver le cadavre, de rappeler la personne du défunt en centrant tout le pouvoir et la protection possibles sur le corps réel ou représenté. L'art transfigurait le défunt en un être parfait, selon les dires des textes religieux. Alors que les canons de beauté des humains évoluaient, la représentation des dieux demeurait traditionnelle. — Sous les Ptolémées (II^e-I^{er} s. av. J.-C.), l'art grec a profondément influencé l'art égyptien. Les Grecs ont apporté plus de réalisme dans les représentations des personnes. Depuis Auguste, les Romains, pour leur part, avaient placé des portraits impériaux un peu partout, si bien que l'art du portrait réaliste devint une mode. Mais, dans les tombes, les peintures grecques furent associées aux textes et représentations traditionnels. Les modes vestimentaires et celles des coiffures évoluèrent et nous permettent de situer les tombes dans le temps. On façonna les couvercles des cercueils pour en faire des portraits en relief des défunts, tandis que les parois des tombes étaient décorées de scènes concernant la vie et l'au-delà des défunts, avec des représentations classiques des dieux et des inscriptions pour en préciser le sens. — Même sous la domination romaine, c'est le grec et l'hellénisme qui marquèrent davantage les Égyptiens. L'hellénisme unifiait alors le monde méditerranéen et Alexandrie avait pratiquement plus d'influence intellectuelle qu'Athènes. Mais les Égyptiens ne prirent dans leur art mortuaire que certaines caractéristiques de l'art grec. Les scènes mortuaires de style ancien servaient principalement à glorifier les défunts, mais aussi à garder des liens avec le passé religieux et national. — Dans un domaine si souvent exploité, les amoureux de l'Égypte trouveront du neuf dans ce beau livre, au texte clair. — B. CLAROT, s.j.

Dominique TALLEUX, *Corpus Vasorum Antiquorum. France*. Fascicule 40. Lille. Fascicule unique. Palais des Beaux-Arts. Université Charles-de-Gaulle, Paris, Diffusion De Boccard, 2005, 24 x 32, 138 p. + 55 pl., rel. EUR. 75.00, ISBN 2-87754-157-6.

Le quarantième fascicule français publie deux collections, celle du Palais des Beaux-Arts de Lille, et celle de l'Université Charles-de-Gaule de la même ville. L'auteur, Dominique Talleux, a travaillé avec minutie pour mettre en évidence l'origine des deux collections qui contiennent un grand nombre de vases de qualité médiocre (p. 9-11). La majorité des pièces (81 sur 139) du Palais provient du démembrement du Musée Campana en 1863. Ensuite, la collection fut enrichie par des legs du Louvre, visant à la construction d'une collection provinciale avec des pièces caractéristiques des principales classes de la céramique grecque, étrusque et chypriote. La collection universitaire a été formée à partir de trois legs du Musée du Louvre à la fin du XIX^e s. Un grand nombre de ces vases ont été perdus, le reste étant toujours conservé dans les locaux du petit musée d'Égyptologie. Je me demande pourquoi l'A. n'a pas pris la peine d'aller chercher dans le catalogue de vente de la deuxième collection Durand (catalogue rédigé par J. De Witte, Paris, 1836), si les vases ayant abouti à Lille avaient fait partie de la première ou de la deuxième collection du chevalier Edme-Antoine Durand. Sans avoir fait l'enquête moi-même, j'ai l'impression que les vases proviennent de la première collection Durand, puisque la deuxième collection était surtout formée par des vases achetés au Prince de Canino et provenant vraisemblablement de Vulci. — Sans atteindre le niveau de perfection des collections allemandes et des plus prestigieuses musées américains (ce qui constituerait sans doute un excès, vu le niveau vraiment médiocre de la collection), le CVA de Lille est très réussi. Toutes les pièces, même les moins intéressantes, sont décrites et commentées en détail. La qualité de la pâte et de la cuisson, ainsi que l'état exact de conservation sont indiqués. Des dessins des profils (malheureusement de taille réduite) sont donnés pour les formes les plus notables. Les rapprochements d'ordre stylistique sont exacts, et parfois très complets (comme par exemple pour le plus important vase corinthien du Palais, l'aryballe piriforme du style de transition, p. 14-15 et pl. 1). Ailleurs, l'A. ne prend pas le soin de présenter des parallèles, surtout quand il s'agit de vases non figurés. Cette omission est à regretter, surtout si l'on tient compte du fait qu'un grand nombre de vases des deux collections de Lille proviennent de la collection Campana, et donc de la région de Cerveteri. Dans certains cas, l'A. cite des comparaisons avec des vases qui ne sont pas signalés autrement que par un renvoi à une liste apparaissant dans un ouvrage de référence (p. ex. pour le cratère laconien de la pl. 37). Cette démarche ne facilite pas la tâche du lecteur, évidemment. — On remarque une certaine hésitation à trancher parmi les divers systèmes chronologiques disponibles pour les céramiques proto-corinthienne et corinthienne (l'aryballe piriforme transitionnel déjà mentionné est daté de 630-615, tandis qu'un alabastre du corinthien ancien est daté du dernier quart du VI^e s.), y compris dans la terminologie (p. ex. quand on utilise aussi bien le terme Corinthien Récent 1 que le terme Corinthien Récent, pour des vases de la même période). Le vase le plus connu de la collection du Palais est le « vase tripode » attique à figures noires. Malheureusement, le vase ayant été acheté dans le commerce d'art, son lieu de provenance n'est pas connu. L'A. avance l'hypothèse légitime qu'il a été trouvé en Béotie, comme la majorité des exemples attiques de cette forme. L'A. consacre un commentaire détaillé à cette pièce remarquable (la seule qui est illustrée en trois planches en couleurs), même s'il évite de prendre parti sur l'identité du peintre (le Peintre C selon von Bothmer, ou celui de Cassandre selon H. A. G. Brijder). Une autre pièce intéressante, également de provenance inconnue, est l'œnochoé de forme I b (« Ring Collar ») représentant des cômastes. À la bibliographie relative aux κώμοι, ajouter T. J. SMITH, « Travestism or Travesty ? Dance, Dress and Gender in Greek Vase-Painting », dans L. LLEWELLYN-JONES (éd.), *Women's Dress in the Ancient World*, London, 2002, p. 33-53 ; *ead.*, « Festival ? What Festival ? Reading Dance Imagery as Evidence », dans D. G. DAVIES, M. S. BELL (éd.), *Games and Festivals in Classical Antiquity. Proceedings of the Conference Held in Edinburgh 10-12 July 2000* (British Archaeological Reports, S1220), Archaeopress, Oxford, 2004, p. 9-23. Le reste de la collection se compose surtout des vases attiques à figures noires de qualité moyenne, voire faible, de deux vases à figures rouges notables (une skyphos du Peintre de Lewis et une péliké du Peintre de la Villa Giulia, avec une version unique du rapt de Tithonos par Éôs), de

vases attiques à vernis noir, d'une amphore paestane de l'atelier de Python/Assteas, de quelques autres vases de l'Italie du Sud, sans intérêt quelconque, d'aryballes étrusco-corinthiens, d'un pithos à estampilles à impasto rouge étrusque complet provenant sans doute des fouilles de Cerveteri (il reste à faire un inventaire détaillé de cette importante classe céramique), à l'instar de ses pairs toujours conservés au Louvre, de vases de bucchero (dont deux calices à caryatides, pl. 36), de vases laconiens ou d'imitation, d'une série de vases étrusques à figures rouges ou à couleur superposée, issus d'ateliers de second rang, et, finalement, d'un nombre restreint de vases campaniens à vernis noir. La collection universitaire est plus variée : il y a deux tessons mycéniens, un fragment de cratère du Peintre de Dipylon (pl. 47.1), des vases laconiens, ioniens, corinthiens, attiques à figures noires (une coupe à bandes et trois coupes à yeux, fragmentaires et tardives), un fragment de coupe du groupe du Peintre de Penthésilée, intéressant à cause de la représentation très rare de rideaux dans une scène d'intérieur, et quelques vases italiotes et étrusques à figures rouges tout à fait comparables aux exemples conservés au Palais des Beaux-Arts, et appartenant sans doute aux mêmes contextes archéologiques, les tombes céretaines pillées par le Marquis Campana. — Suivent quelques notes de détail et quelques compléments bibliographiques, concernant surtout des parallèles provenant des tombes de Cerveteri ou de ses environs. P. 31 et pl. 10.1-2 : sur le sujet de l'amphore Inv. Ant. 100 (le char de Dionysos), voir E. MANAKIDOU, *Παραστάσεις με Άρματα* (8^{ος}-5^{ος} αι. π.Χ.). *Παρατηρήσεις στην Εικονογραφία τους*, Thessalonique, 1994, p. 178-193 ; p. 31-32, pl. 10.3-4, 11.1-3 ; p. 37-38, pl. 13.1-3 : l'étude de M.-C. Villaneuva-Puig, encore inédite quand le texte du CVA a été terminé, est maintenant publiée dans le *Journal des Savants* (2004), p. 3-20. Par ailleurs, il y a de très nombreux parallèles iconographiques du motif du satyre ou de Dionysos monté sur un cheval, notamment dans le répertoire des « Peintres des Coupes Tardives » : cf., par exemple, J. D. BEAZLEY, *Attic Black-Figure Vase-Painters*, Oxford, 1956, 629.5, 629.1, 630.2 ; p. 38, pl. 13.4 : fond de coupe. Je pense qu'il doit être attribué au *Leafless Group*. Cf. *CVA Marathon*, pl. 23 (inv. Marathon K 28) ; pl. 14.1, lécythe Inv. Ant. 42 : à comparer avec un exemple provenant de Ferrone (M. RENDELLI, *La necropoli del Ferrone*, Rome, 1995, pl. LII, n° 15.2), qui est attribué au Groupe de Corchiano (ABV 516) ; la même attribution s'impose pour l'exemplaire de Lille. Voir aussi un exemplaire provenant de la tombe 41 de la nécropole de la *Riserva del Ferrone*, publié par P. BROCATO, *La necropoli etrusca della riserva del Ferrone*, Rome, 1999, p. 406, fig. 410 (proche du Groupe du Petit Lion) ; p. 46, pl. 15.5-7 : sur l'alabastré, voir maintenant P. BADINOU, *La laine et le parfum : épinetra et alabastrés. Forme, iconographie et fonction : recherche de céramique attique féminine*, Leuven, 2003 ; p. 46-47, pl. 17 : sur les lécythes à fond blanc, voir J. OAKLEY, *Picturing Death*, Cambridge, 2004 ; pl. 31.6, alabastré étrusco-corinthien inv. Ant. 732 : cf. un exemple provenant du sanctuaire de Portonaccio à Veii (G. COLONNA, *Il santuario di Portonaccio a Veio*, Rome, 2002, pl. XLVII, n° 414) et un autre de la tombe 1 de Castellino del Ferrone (M. RENDELLI, *op. cit.*, pl. 1, n° 1, 6) ; pl. 31.10, aryballe globulaire étrusco-corinthien inv. Ant. 721 : à comparer avec Colonna, *op. cit.*, pl. XLVI, n° 405 ; pl. 37.1, cratère laconien SPB Ant 39 : à comparer pour la décoration du col avec un cratère de Ferrone, M. RENDELLI, *op. cit.*, pl. 10, 19 ; cratère étrusque d'inspiration laconienne : à comparer avec des exemples trouvés à Cerveteri (et considérés comme laconiens) illustrés dans G. BAGNASCO GIANNI (éd.), *Cerveteri. Importazioni e contesti nelle necropoli* (Università di Studi di Milano. Facoltà di Lettere e Filosofia, Quaderni di Acme, 52), Milan, 2002, pl. X-XI ; amphore à bandes de la Grèce de l'Est, inv. Ant. Gr. 5, pl. 47.6 : voir aussi les amphores illustrées dans G. BAGNASCO GIANNI, *op. cit.*, pl. VI.1-2 (d'un type moins pansu) et l'exemplaire fragmentaire de Ferrone (M. RENDELLI, *op. cit.*, pl. XXXIII, n° 10.11).

D. PALEOTHODOROS.